









L'HERMITE EN PROVINCE,

OU

OBSERVATIONS

SUR LES MŒURS ET LES USAGES FRANÇAIS AU COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.

PAR M. DE JOUY,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME ÉDITION, ORNÉE DE GRAVURES ET VIGNETTES.

Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.
Boil., *Art Poét.*

TOME DEUXIÈME.



A PARIS,

CHEZ PILLET AINÉ, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,

ÉDIT. DE LA COLL. DES MŒURS FRANÇAISES,

RUE CHRISTINE, N° 5.

1819.


LIBRARY
MAY 18 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

PQ
2311
J75H52
1819
t.2

Longitude du Méridien de Paris

ITINÉRAIRE
— de —
L'HERMITE

Dessiné et Gravé par Ambroise Tardieu rue du Jardinet N° 12.

L'HERMITE EN PROVINCE.

N° XXIII. — 15 *novembre* 1817.

MONTAUBAN.

It greatly concerns the shepherds of the people
To know the prognostics of weather.

BACON, *Essais.*

Il importe beaucoup aux pasteurs des peuples de chercher, dans l'état actuel de l'atmosphère, les pronostics du tems qu'il fera.

J'ATTACHE une grande importance au choix de mes compagnons de voyage, et je fais en sorte, en me rendant d'une ville à une autre, de pouvoir tirer quelque parti de la personne avec qui je me mets en route. Jusqu'ici j'ai été fort heureusement servi par les circonstances; si j'ai moins à m'applaudir cette fois de l'heureuse

rencontre que j'ai faite, c'est qu'il vient un tems où les plaisirs ne se pèsent plus qu'au poids des regrets qu'ils vous laissent. Pour me faire mieux entendre, je dirai que j'ai voyagé, d'Agen à Montauban, avec une jeune et jolie femme que j'appellerai Mme d'Ettivale, pour me rapprocher de son nom sans la nommer : c'est une Française dans toute la force, dans toute l'étendue, dans toute la grâce du terme; on aurait inventé pour elle les mots de charme et d'entraînement : je ne crois pas qu'il existe un cœur qui batte plus vîte aux idées de gloire, de malheur, de patrie, et j'ose assurer que si l'on compte en France cent mille hommes comme cette femme-là, on peut être sans inquiétude sur l'avenir. Je ne sais ni ce que cette dame pense de l'amour, ni comment elle en parle (c'est une question où l'on ne s'entend pas aux deux extrémités de la vie); mais je ne balance pas à l'offrir comme une réfutation vivante du reproche que Montaigne, la Rochefoucault et Beaumarchais font aux femmes, de ne point connaître entre elles la véritable amitié. Mme d'Ettivale a une amie de son âge, dont elle m'a montré plusieurs lettres. Si

quelque jour elles sont rendues publiques, je ne répondrais pas qu'elles ne dépossédassent Mme de Sévigné du sceptre épistolaire qu'une vieille admiration lui conserve; mais je suis certain qu'on y reconnaîtra des sentimens vrais, naturels, jusque dans leur exaltation même, et l'expression d'une ame de feu qui s'épanche dans le sein d'une amie, sans penser au jugement des salons, pour lesquels de pareilles lettres ne sont pas écrites. L'histoire de ces deux dames, qui se lie aux principaux événemens de l'époque actuelle, fournirait un excellent chapitre de mœurs; mais indépendamment du secret que l'on doit à des confidences, cette narration me rejetterait dans le tourbillon de la capitale, dont je suis sorti pour quelque tems. Je me borne à citer l'accident de voyage qui a donné naissance à une amitié dont on trouverait bien peu d'exemples parmi les hommes de tous les tems et de tous les pays. Mme Eléonore de Montis * (c'est le nom de l'amie de Mme d'Ettivale.) n'était encore liée avec cette

* Je ne peins point des mœurs de convention, et c'est sur-tout quand je rapporte des actions généreuses qu'on peut compter sur la fidélité de mes récits.

dernière que par de simples relations de société, lorsqu'elles firent ensemble, il y a quelques années, le voyage de Bagnères, où elles allaient prendre les eaux. Mme d'Ettivale emmenait avec elle sa fille, âgée de huit ans, d'une beauté que l'on commence à citer dans le monde. Un rapport singulier de goûts, d'opinions (qui n'étaient alors que des sentimens), et qu'une intimité de quelques jours leur avait fait connaître, avait déjà commencé entre ces deux jeunes dames une liaison que devait bientôt cimenter un événement bien funeste.

A quelques lieues de Bagnères-de-Luchon, à l'aspect d'un chemin escarpé qui obligeait à enrayer les roues de leur voiture, madame de Montis proposa à sa compagne de descendre la montagne à pied ; celle-ci, craignant encore plus la fatigue que le danger de la route, confia sa fille aux soins d'une femme de chambre, et resta seule dans la voiture. La route se prolongeait dans l'espace d'une centaine de toises entre deux précipices dont la profondeur était masquée par les halliers et les broussailles qui en couvraient l'escarpement. La petite fille

marchait, en tenant la main de sa gouvernante, dans un sentier étroit frayé au bord du chemin; Mme de Montis, qui avait pris l'autre côté de la route, les devançait de quelques pas: tout-à-coup un cri aigu se fait entendre; elle se retourne et voit la femme de chambre étendue par terre, où elle s'agite dans les convulsions du désespoir. Elle accourt....... ; l'enfant roule encore dans un précipice de plus de cent pieds de profondeur. Sans hésiter un moment, sans penser au péril épouvantable qu'elle brave, une femme jeune, faible, délicate, descend ou plutôt se précipite dans cet abîme, et se dirige, dans sa chute, sur les gémissemens de la malheureuse petite fille, que les branches d'un vieux saule tiennent suspendue sur les roches aiguës qui tapissent cette fondrière. L'héroïque Eléonore, à qui la nature, en ce moment, donne une force qu'elle ne retrouvera peut-être jamais, détache l'enfant, la saisit avec les dents par le collet de sa robe, la fait monter devant elle, et s'attachant aux ronces, aux épines qui lui déchirent vainement la figure et les mains, elle parvient après une demi-heure d'efforts surnaturels, à remettre l'enfant à sa mère, que le

postillon, qui la tenait fortement dans ses bras, avait seul empêché de s'élancer dans le gouffre. Je ne dirai rien de la scène douloureuse et ravissante qui fut la suite d'une réunion inespérée ; je n'en ai pas été témoin, et il y a d'ailleurs des situations dans la vie qu'il suffit d'indiquer pour les décrire. J'ai quitté Mme d'Ettivale à *Moissac*. « Ah! si je n'avais que soixante ans! » comme disait Fontenelle.......

En arrivant à *Montauban*, j'ai passé près d'une magnifique promenade d'où l'on découvre les riantes et fertiles plaines du Tarn et les pics sourcilleux des Pyrénées. On doit cette promenade, que l'on nomme *le Cours*, à l'intendant *Foucault*, qui en fit percer la grande avenue sur le quai, malgré les fortes oppositions des capucins, sur le jardin desquels il fallut empiéter. Après avoir traversé un quai étroit, encombré de briques et de pierres, qui conduit à l'une des rues les plus sales et les plus obscures de la ville, j'ai été loger à *l'hôtel de France*, où j'espérais trouver un très-bon et très-spirituel confrère, que je ne connais encore que sous le nom du *vieil Hermite de Tarn-et-Garonne*, et qui m'avait donné, par écrit, rendez-vous à cette

auberge. Je le vis effectivement arriver le lendemain de très-bonne heure, et nous fîmes connaissance en arrosant d'une bouteille de vieux vin de Cahors *les cuisses d'oie* que l'on nous servit à déjeûner.

On a remarqué que la confiance s'établit aussi vîte entre les vieillards qu'entre les jeunes gens; c'est peut-être parce que les uns ayant encore toutes les illusions dont les autres sont détrompés, il leur est également facile de s'entendre sur les choses et sur les hommes, qu'ils envisagent d'un même point de vue. Quoi qu'il en soit, le déjeûner n'était point fini que chacun de nous était en état de faire, au besoin, la notice nécrologique de l'autre. Nous traitâmes d'abord, et comme de raison, le chapitre des affaires publiques; nous arrivâmes ensemble à la même conclusion : un gouvernement représentatif bien et solidement établi, une charte que l'on observe, une armée que l'on honore, des tribunaux que l'on respecte, des ministres en qui l'on ait toute confiance, des institutions en harmonie avec les lumières du siècles, les hommes à grands talens, les braves et les honnêtes gens à leur poste, et tout est sauvé; sinon, non.

Passant ensuite du tout à la partie, j'interrogeai mon confrère sur l'état physique et moral de la province et de la ville qu'il habite depuis une cinquantaine d'années.

« Montauban, m'a-t-il dit, ne peut se vanter d'une origine ni bien ancienne, ni bien illustre. Vous avez pu voir dans beaucoup d'ouvrages littéraires, entre autres dans la *Description de la France* par Delaure, et dans l'*Histoire de France* de l'abbé Velly, que nos anciens seigneurs jouissaient du droit fieffé de passer, avec les filles de leurs vassaux, la première heure de la première nuit de leurs noces; que les moines, successeurs de saint Théodore, fondateur du monastère et du bourg de *Montauriol* (que les plaisans de ce tems-là appelaient *Montauviol*), usèrent un peu trop largement de ce droit de *prélibation*, et que les habitans, peut-être même aussi les habitantes, réclamèrent, à ce sujet, la protection d'Alphonse, comte de Toulouse, qui leur permit de se soustraire à la prérogative monacale en s'établissant au bas d'un de ses châteaux. Ils y formèrent, vers l'an 1144, un bourg qui reçut le nom de *Mons-Albanus* (Mont-Alba), des saules qui croissaient en grand nombre aux

environs. Une bonne excommunication, fulminée par le pape Grégoire VII, sur la plainte des *prélibateurs*, fit justice de cette violation de la propriété féodale, et le successeur d'Alphonse, Raymond V, se vit obligé de transiger avec les seigneurs-moines et de leur céder la moitié de la souveraineté de Montauban, sans aucune réserve de fait ni de droit.

» En 1560, la réforme s'introduisit et fit de grands progrès dans cette ville, où avaient pris naissance un grand nombre des braves compagnons du grand Henri. En plusieurs circonstances, les Montalbanais déployèrent autant de courage que de fermeté. Sous Louis XIII, lorsqu'il fut question d'annuller leurs priviléges, ils soutinrent des sièges mémorables. Le duc de *Rohan*, *Jacques Caumont-Nompare de la Force*, *Dupuy*, et d'autres guerriers, se signalèrent par des prodiges de valeur en secourant et en défendant la ville « où les femmes (dit le marquis de » Puységur dans ses *Mémoires*) firent aussi bien » que les soldats. »

» Après le dernier de ces siéges, les fortifications furent rasées; on fit perdre aux protes-

tans (le duc de la Force excepté) * une partie de leurs droits civils, et dès-lors ils cherchèrent, dans le commerce et l'industrie, à se consoler de la perte de leurs rangs et de leur dignités. Les descendans des *Dupuy*, des *Gavrissole*, des *Devic*, des *Rouxfios*, des *Riupereux*, devinrent d'habiles manufacturiers, d'estimables négocians.

» On sait trop que la fin du règne de Louis XIV, livré dans sa vieillesse à d'odieux conseils, fut marquée par la persécution de ces mêmes protestans dont le sang avait coulé pour son illustre aïeul, et auxquels la France était en partie redevable de Henri IV. Les historiens ont tant parlé de ces affreuses dragonnades, de ces procédures iniques, de ces confiscations de biens, de ces enlèvemens d'enfans, de toutes ces mesures abominables que l'on employa contre les religionnaires, que de nouveaux détails recueillis dans une ville qui fut un des principaux théâtres de ces forfaits, n'ajouteraient rien à l'horreur

* Il fut fait maréchal de France, *et reçut* 200 *mille écus pour prix de sa soumission, que les protestans ont qualifiée de trahison.*

qu'ils inspirent. Je ne m'arrêterai qu'à une seule observation, qui rentre dans l'examen des mœurs, dont je m'occupe plus particulièrement. Les étrangers que l'on appela dans la ville de Montauban, pour y occuper tous les emplois civils et militaires, secondèrent les intendans avec un zèle féroce dont le souvenir se perpétua dans les familles, et c'est à ce germe de haine qu'il faut attribuer l'éloignement que témoignent encore les Montalbanais pour les magistrats et pour les employés étrangers à leur ville.

» Le vertueux et infortuné Louis XVI, qui commença tout le bien qu'il voulait faire, et qu'une déplorable catastrophe ne lui permit pas d'achever, travailla au soulagement des maux qu'avait produits à Montauban la révocation de l'édit de Nantes. Il rendit aux habitans leurs droits civils, et, pour la millième fois, on put se convaincre que la tolérance fait plus de prosélytes que la persécution. Le nombre des protestans diminua beaucoup dans les dernières années qui précédèrent la révolution.

» La terreur révolutionnaire, durant laquelle les plus riches furent les premiers proscrits, fut plus funeste encore aux protestans qu'aux

catholiques. La plupart d'entre eux se refugièrent dans les armées pour échapper à l'échafaud.

» On pouvait croire que, sous un prince tolérant et protecteur du faible, les hommes également dévoués à leur pays et à leur roi, que la gloire nationale avait également couverts, que les malheurs des tems avaient également atteints, vivraient en paix en s'aidant à rassembler les débris d'un commun naufrage. La vérité tout entière serait trop pénible à connaître ; je me borne à dire qu'elle est enfin parvenue aux oreilles du monarque, si digne de l'entendre ; qu'il n'existera bientôt plus de *comité secret ;* que les emplois ne seront plus distribués à ses créatures ; que les descendans de ceux qui ont reconquis le trône de Henri IV ne seront plus regardés comme les ennemis du roi ; que les armes seront remises aux citoyens les plus intéressés au maintien de l'ordre public ; qu'on a déjà déchiré ces listes de proscription où l'on a vu figurer, par la seule raison qu'ils étaient protestans, des militaires couverts d'honorables blessures, des officiers de volontaires royaux qui avaient marché, au 20 mars, contre Bonaparte, et qu'un décret avait mis en surveillance pendant l'interrègne ; que l'on frémit en se rappelant ces

jours de terreur où un escadron de lanciers..... Cette crise affreuse est passée ; « la force du gouvernement, la sagesse des dépositaires de son pouvoir, l'établissement du régime constitutionnel, nous sont un sûr garant qu'elle ne se renouvellera plus. »

Après ce premier entretien, dont j'ai cru devoir *oublier* la plus grande partie, nous allâmes faire un tour dans la ville. La *Place-Royale* attira d'abord mon attention par son architecture singulière ; du milieu du *Pont du Tarn*, ma vue se porta avec délices sur ces belles rives, sur ces nombreux bateaux qui sillonnent la rivière, sur cette foule d'ouvriers employés à réparer les quais et les piles du pont.

Mon vieux confrère m'a fait remarquer, au bout de la promenade *des Carmes*, où se trouve un des temples des protestans, un séminaire des catholiques et une école d'enseignement mutuel où les enfans des calvinistes pauvres reçoivent une instruction gratuite.

L'église cathédrale, qu'il m'avait vantée comme un des plus beaux monumens du Midi, ne m'a paru remarquable que par la noble simplicité de sa façade. Près du *café Royal*, je me suis arrêté sur une place bien triste, au bout de

laquelle s'élève une tour carrée où l'on a placé une horloge. C'est tout ce qui reste d'un magnifique temple protestant qui fut détruit sous Louis XIII. La ville m'a paru propre, bien bâtie et bien percée.

Le lendemain, l'Hermite gascon me conduisit au *cercle Puligneux*, que l'on appelle aussi *salon des Nobles*. Attendu que les citoyens de cette classe sont ici en trop petit nombre pour former seuls une société, ils se sont associés quelques bourgeois et quelques joueurs de profession qui vont de pair avec tout le monde. Parmi les originaux qui ont plus particulièrement arrêté mon attention, j'ai été sur-tout frappé de l'air de dignité d'un gros employé à l'octroi, qui va jaugeant des barriques une croix de Malte à la boutonnière, et de l'intarissable babil du plus intrépide bavard que j'aie rencontré de ma vie. Une demi-douzaine d'idées, qu'il emploie avec une extrême économie, suffisent, depuis vingt ans, à un déluge de paroles auquel on ne conçoit pas qu'une langue humaine puisse suffire. Il faut que cette faculté loquace ne soit pas un moyen de fortune, car il a fait, m'a-t-on dit, des spéculations de tous les genres, sans avoir pu réussir à rien; il est néan-

moins probable qu'une dernière affaire sur les bons de l'emprunt de cent millions fera mentir sa mauvaise étoile.

Je m'étais mis à une table de bouillotte pour me donner un maintien : je me dépêchai de me faire décaver pour écouter un monsieur en habit noir de *cadis de Montauban* * , coiffé d'un petit chapeau à trois cornes , qui arrivait, tout essoufflé , du spectacle où il avait , disait-il , entendu applaudir , à deux reprises , des vers de Molière très-*mal-intentionnés*. « Nous avons sifflé , comme de raison , continua-t-il : qu'ont fait ces coquins-là ? Ils se sont mis à rire , et la pièce a continué comme si de rien n'était. — Que ne les appeliez-vous en duel , reprit gravement le chevalier jaugeur ? — Ils auraient ri bien davantage , dit un officier de chasseurs de la légion de l'Isère. — Oh ! mon Dieu , oui (ajouta naïvement l'homme au chapeau à trois cornes), ils étaient en train. »

Nous sortîmes pour nous rendre à un autre cercle. En passant sur *la place d'Armes*, j'aperçus , au clair de la lune , des femmes et quelques vieillards au pied de la grande croix que

* Gros drap.

les missionnaires y ont plantée. J'observai que ces personnages étaient agenouillés à différentes distances de la croix. J'en demandai la raison. « Ils sont rangés, me répondit mon guide, dans l'ordre des péchés qu'ils ont commis ; les plus éloignés sont les plus coupables ; il est fâcheux, ajouta-t-il, que la place ne soit pas plus grande. »

Nous entrâmes au *salon Belissen* (le cercle du commerce). Je n'y trouvai que quelques vieillards dispersés dans deux ou trois salles obscures; je passai dans celle où on lit les journaux et où l'on sert des rafraîchissemens ; j'y étais à peine arrivé, que cinq ou six jeunes gens y accoururent en criant, en se poussant, en renversant les meubles; je témoignai quelque inquiétude sur le motif de ce tapage. « Ce n'est rien, me dit mon introducteur, ces messieurs s'amusent. Tout en s'amusant ils s'approchèrent de notre table, et charmés de savoir que j'étais étranger, ils appelèrent à grands cris le garçon et nous invitèrent à prendre un bol de punch avec eux. Tous alors se mirent à parler ensemble de la beauté de leur ville, des grâces de leurs dames, de la bravoure des Français, des ridicules de la province (Montauban est à

leurs yeux Paris en miniature), et peu-à-peu s'esquivant un à un, riant toujours du dernier qui sortait, répondant eux-mêmes aux cent questions qu'ils m'avaient faites, ils nous laissèrent enchantés de leur politesse, mais un peu étourdis de leur ramage.

Cette circonstance fournit à l'*Hermite de Tarn-et-Garonne* l'occasion de me parler du caractère général des Montalbanais. « Sauf les exceptions, qui sont ici tout aussi nombreuses que partout ailleurs, les hommes de ce pays, me dit-il, sont vains, légers, braves, ignorans, spirituels, et tout aussi francs qu'on peut l'être à une aussi petite distance de la Garonne ; l'égoïsme qu'on leur reproche n'empêche pas qu'ils ne soient amis sincères.....de ceux qui partagent leurs opinions ou leurs préjugés (la nuance entre ces deux mots n'est pas ici très-sensible). Il faut quelque tems pour s'apercevoir de l'ignorance profonde où sont plongés les habitans de cette ville, et que dissimulent au premier abord l'originalité de leurs manières et la vivacité d'un esprit naturel qu'un défaut total de goût rend peut-être encore plus piquant.

» Le travail et la vanité se partagent la journée d'un Montalbanais. Le riche lui-même ne

dédaigne pas d'en consacrer la plus grande partie au labeur du simple *minotier* *, vêtu comme lui d'une petite veste blanche : mais à quatre heures précises la scène change : hommes et femmes, tout le monde s'habille et court étaler, à l'*allée des Carmes*, sur les quais, dans la superbe *avenue de Coussade*, le luxe ou du moins la recherche d'une toilette du soir, à laquelle il est rare que le bon goût préside. De simples ouvrières s'y montrent vêtues comme les grandes dames, dont elles ne se distinguent souvent que par une plus jolie figure : *cet affront fait à la qualité* est plus commun à Montauban que partout ailleurs.

» Le défaut d'instruction, sensible dans la classe des négocians, l'est davantage dans celle des nobles. Les jeunes gens passent leur vie au café, dans les promenades et au spectacle, où ils s'abonnent, quand la pauvre troupe de *Chevalier* vient s'établir dans cette ville.

» La population se compose de catholiques et de protestans; ceux-ci en forment un peu plus de la moitié, et sont presque tous commerçans ou manufacturiers.

* Fabricant de farine de froment, appelée *minot*.

» Peut-être n'existe-t-il aucune ville en France plus étrangère à l'amour et à la culture des lettres et des arts. Les libraires ne connaissent de commerce que celui des romans ; les peintres qui voyagent trouvent à peine deux ou trois maisons où on les accueille, et il est rare que les plus célèbres virtuoses fassent les frais des concerts qu'ils se hasardent à donner. »



N° XXIV. — 29 *novembre* 1817.

ÉLOGE ET CENSURE.

Ætatem aliam, aliud factum convenit.
PLAUTE, le Marchand, acte V.

Il faut se conduire selon les tems.

Après avoir passé, avec moi, trois jours à Montauban, mon vieux confrère m'a conduit dans son hermitage, à quelque distance de la ville.

Au moment de partir, pendant que je comptais avec mon hôte de l'*hôtel de France*, une jeune fille vint me remettre un billet de mon aimable compagne de voyage que j'avais quittée à Moissac. Je fus distrait de l'attention que je donnais à la lecture de cette lettre, par l'accueil que fit l'*Hermite de Tarn-et-Garonne* à celle qui me l'apportait, et qu'il embrassait avec une tendresse toute paternelle. « Ma pauvre *Joséphine* (lui disait-il avec une effusion

de sentiment qui me faisait sourire avant que j'en connusse la cause), que je suis aise de te voir! — Monsieur, continua-t-il en m'adressant la parole), regardez cette excellente fille, et vantez-vous de connaître une des meilleures créatures qui soit au monde..... » Elle sortit pour aller faire quelqu'autre commission dans la ville, et l'Hermite continua: « Je n'ai pas trop conçu pourquoi, dans votre premier Discours sur Montauban, dont vous m'avez communiqué le manuscrit, vous avez cru devoir déguiser, sous le nom de *Mme d'Ettivalle*, celui de Mme la marquise de la Vallette. Je vous passerais cette précaution oratoire, si cette dame, compromise dans un procès dont il ne vous était pas permis de préjuger l'issue, attendait encore la justice qu'elle vient d'obtenir; mais aujourd'hui qu'elle est rendue à la société, par quels singuliers égards pour le malheur, ou par quelle injuste défiance envers une autorité protectrice, craignez-vous de nommer une femme qui honore son sexe par le dévouement le plus héroïque aux objets de son affection, et par un courage dont la source est dans une ame ardente qui s'est fait une passion de ses devoirs

d'amie, d'épouse et de mère? Mais j'oublie que c'est de la *servante* et non de la maîtresse qu'il est question dans ce moment. C'est encore une des prérogatives de cette femme extraordinaire que l'attachement qu'elle inspire à tous ceux qui l'approchent. Elle avait, depuis deux ans, pour femme de chambre, cette même Joséphine que vous venez de voir. Jeune, jolie, cette pauvre fille n'eût pas manqué d'amans; mais aussi sage que bonne, elle voulait un époux.

» Il était trouvé; le jour du mariage approchait, et sa part dans la communauté devait se composer de ses petites économies; c'était tout son avoir: cependant les juges d'instruction près la cour prévotale notifient à Mme de la Vallette, arrêtée depuis quelque tems, et détenue aux *Madelonettes*, l'ordonnance de prise de corps, et l'ordre à la gendarmerie de la transférer à Lyon. Mme de la Vallette avait défendu à Joséphine de la suivre. Celle-ci n'insiste point, et va se jeter aux pieds de l'officier de gendarmerie chargé d'escorter sa maîtresse: il s'oppose également à ce qu'elle l'accompagne, en objectant que le gouvernement ne pourvoit qu'aux frais de voyage de la seule pri-

sonnière. « Je le sais, répond Joséphine : j'allais me marier, voici ma dot; elle suffira à mes propres dépenses; je vous prie seulement de vous charger de payer pour moi sur la route, et de laisser croire à ma maîtresse que je voyage, comme elle, aux frais du gouvernement : sans cela, elle me fera mourir en me forçant de l'abandonner. » L'officier de gendarmerie céda aux instances de cette excellente fille, et Joséphine n'a point quitté Mme de la Valette. Si vous doutez du fait, je vous citerai des autorités que vous ne récuserez pas.

Cette petite digression, et le plaisir que nous eûmes à causer avec cette bonne Joséphine, qui nous fit le récit le plus touchant des malheurs de sa maîtresse à Lyon, retarda notre départ de quelques heures.

Nous sortîmes par le magnifique faubourg de *Ville-Bourbon*, sur la rive gauche du Tarn; il est presque entièrement occupé par des négocians, des fabricans d'étoffes, de minots, et par des teinturiers, la plus grande partie protestans : la rive droite (proprement la ville) est le séjour de la noblesse et des membres des anciennes cours des aides et sénéchaussée.

Nous nous arrêtâmes en passant devant une église de peu d'apparence : « Ne perdons pas, me dit mon guide l'occasion de parler d'un homme de bien ; on ne la retrouve pas quand on veut. Cette petite succursale était naguère desservie par un prêtre, vrai modèle de charité, de piété, de modestie, de toutes les vertus évangéliques. Je l'ai, non pas vu, mais surpris, après avoir épuisé sa bourse à soulager de pauvres malades, vendant sa montre pour leur en envoyer le montant, au nom du comité de bienfaisance. Sa tolérance rendit à l'église catholique plus de protestans que les terribles persécutions des conseillers de Louis XIV. Il était l'ami des calvinistes dont il était chéri, révéré, à l'égal du meilleur des pasteurs de leur église. Ce modeste abbé Delmas, dont la mémoire est si chère aux gens de bien qui l'ont connu, eût acquis beaucoup de célébrité dans les lettres s'il n'eût pas mis autant de soins à cacher de grands talens que d'autres en mettent à faire parade du peu qu'ils en ont. Je doute que, depuis la décadence des lettres romaines, on ait rien écrit de plus remarquable pour l'élégance, la hauteur et la pureté du style, qu'un

poëme en vers latins sur les *Merveilles de la Création*, dont le manuscrit est entre les mains d'un honnête héritier qui le croit écrit en espagnol. »

Autre station devant la caserne des *chasseurs de l'Isère*, dont l'anachorète m'a fait un éloge qui n'est point suspect dans la bouche d'un homme qui associe toujours ensemble les mots de paix et de gloire. Il m'a parlé avec une affection toute particulière du brave lieutenant-colonel de ce régiment, dont les nombreuses blessures et les souffrances qui en sont trop souvent la suite n'ont pu ralentir le zèle et l'activité. J'ai su en même tems que cette caserne avait été occupée, l'année précédente, par les cuirassiers d'Angoulême, et que le souvenir du comte d'Adelaw, leur colonel, est particulièrement cher aux habitans de cette ville, qui l'estiment et le révèrent.

Nous faisons route à pied; et, tout en côtoyant les bords charmans du Tarn, mon vieux compagnon continuait à me communiquer sur ce pays des renseignemens d'autant plus précieux qu'ils sont le fruit d'une longue et studieuse expérience.

« Le département de *Tarn-et-Garonne*, me dit-il, a été formé, en 1808, de deux arrondissemens du département du *Lot*, d'un arrondissement de la *Haute-Garonne*, et de quelques cantons détachés de *Lot-et-Garonne*. Ce département est un des plus fertiles du royaume ; on y cultive, en grand et avec beaucoup de succès et de profit, le millet et le blé ; le vin est de mauvaise qualité ; c'est moins à la culture qu'à la fabrication qu'il faut s'en prendre : on y élève d'excellentes volailles, principalement à *Caussade*.

» Les principales ou plutôt les seules villes sont : *Montauban*, *Castel-Sarrasin*, *Moissac*, *Négrepelisse*, *Caussade*, *Saint-Antonin*, *Montech*, *Caylus* et *Lauzerte*. »

A peu de distance de Montauban, nous avons passé devant une maison de campagne d'assez belle apparence, où je ne pus m'empêcher de rire en comparant l'élévation prodigieuse des pins dont le jardin est couvert avec les ridicules proportions des taupinières amoncelées çà et là sous la burlesque dénomination de montagnes. Le propriétaire, fabricant de minot, a la réputation de se connaître très-bien en farines ; il

est probable qu'il se fût exercé avec moins de succès dans l'art de *la Quintinie*.

Un autre bien de campagne arrêta mon attention avec plus d'intérêt: il y a trois ans qu'on y chérissait, qu'on y admirait encore un descendant du premier grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, de ce célèbre *Raymond Dupuy*, compagnon d'armes de Baudouin, roi de Jérusalem; les vertus, les grandes qualités de l'héritier d'un si beau nom l'avaient placé dans la plus haute estime de ses concitoyens; une mort précoce a fermé la carrière brillante qui s'ouvrait devant lui.

Dans cette longue promenade, j'ai eu occasion de remarquer qu'aux environs de Montauban les moindres bourgs ressemblent à de petites villes; les communes rurales ne s'y divisent point en plusieurs hameaux comme dans les autres départemens; les habitans, plus rapprochés, y sont continuellement sous l'œil du curé ou du pasteur, du maire ou du juge de paix; il résulte de là que l'administration est plus facile, que les délits correctionnels sont plus rares, mais peut-être y perd-on en indépendance ce que l'on y gagne en tranquillité. L'opinion du maire y fait celle de la commune, et

il suffit de changer l'un pour opérer dans l'autre une révolution complète. Chaque village a ses cafés, ses traiteurs, ses promenades publiques d'été et d'hiver, ses coteries, ses cercles des amis du roi et de la patrie, qui, malheureusement, ne sont pas toujours les mêmes. Dans chacune de ces bourgades il y a un ton, un accent, des manières, des habitudes qui en distinguent les habitans ; on saura dans un moment si vous êtes de Moissac, de Nègrepelisse ou de Lauzerte, à la manière dont vous marchez, dont vous saluez, dont vous prononcez certains mots patois. Mon guide m'assure que les nuances de ce patois indiquent avec assez de certitude, dans les diverses provinces où on le parle, les nuances du caractère des habitans : à Montauban, où l'on est plus poli, où les femmes sont plus délicates qu'à Rodez et à Cahors, le patois est aussi plus doux ; les A y remplacent plus souvent les O ; j'en citerai un exemple entre mille : *Marguerite* se dit, à Cahors, *Morgorido* ; à Montauban, *Margarida*. Dans le Rouergue, l'Auvergne, le Limosin, le Périgord, le patois et les mœurs sont beaucoup plus rudes que dans le Quercy, où ils sont moins polis qu'à Nérac et à Agen. En général, le patois s'a-

doucit vers l'est et le sud, et devient plus grossier en s'avançant dans le nord et dans l'ouest, c'est-à-dire vers les montagnes. L'histoire de cet idiome, s'il faut en croire mon confrère, jetterait une grande clarté sur les mœurs des provinces du midi de la France.

Une nombreuse compagnie de gens de campagne qui vint à passer près de nous, munie du plus singulier attirail, me fit connaître une des cérémonies en usage à la campagne dans les noces des protestans ; les conviés étaient tous armés de fusils et de pistolets ; quelques-uns portaient des rameaux auxquels étaient suspendus des fruits, des gâteaux appelés *fouaches*, des pièces de boucherie, de la volaille et des œufs, le tout orné de rubans et de fleurs. Ce cortége se rendait chez le ministre, lequel devait bénir ces offrandes, que l'on doit porter ensuite chez la mariée. Dans les mariages entre catholiques et protestans qui deviennent chaque jour moins rares, ce cortége se rend à la mairie, à moins que le conjoint catholique ne consente à faire bénir son union par le pasteur. Les noces se font avec une profusion extraordinaire ; les riches paysans, que l'on appelle ici *pagès*, n'épargnent ni le vin du cellier, ni

même celui du caveau; deux feuillettes du premier sont placées aux deux bouts de la table, dressée pour l'ordinaire dans le champ voisin. Le repas dure jusqu'à la nuit, et l'on danse jusqu'au lendemain; mais, deux heures après que le couple amoureux s'est dérobé à la foule importune, il est d'usage d'aller enfoncer la porte de la chambre nuptiale, et de présenter aux nouveaux mariés la soupe à l'ail perfidement assaisonnée de poivre et de gingembre.

Dans le département de Tarn-et-Garonne, comme dans celui du Lot, les neuvaines et les anniversaires de décès sont, dans les campagnes et même dans quelques villes, de véritables fêtes de famille; on y invite de préférence les voisins connus pour boire beaucoup et pleurer facilement: on m'a cité, dans ce genre, des amateurs de première force qui ont fini par se faire un métier de ce double talent.

Les jeunes gens des deux sexes, d'un caractère ardent et passionné, loin d'être divisés, comme leurs parens, par la différence des religions, y puisent quelquefois l'énergie d'un sentiment qui s'accroît pour l'ordinaire de toute la force de l'obstacle qu'on lui oppose. *Nègrepelisse*, où les plus jolies filles sont protestantes,

a vu se renouveler les histoires de *Clarice* et de *Lovelace ;* de *Célestine* et de *Faldoni :* on m'a parlé d'un M. de B***, qui a poursuivi, dans toute la France, le ravisseur de sa jeune et charmante sœur, et qui l'a forcé de ramener, aux pieds de son père, la victime et le gage d'une passion fatale.

Dans ce pays, l'hymen n'a souvent besoin que d'un prétexte; on est convenu, par exemple (sauf le chapitre des accidens qui forcent assez souvent à renoncer à l'usage), de regarder, comme unis d'avance par le ciel, ceux qui figurent ensemble dans une cérémonie publique ou religieuse ; rien de plus commun que de voir se marier le parrain avec la marraine, le *donzeau* avec la *donzelle* * ; la demoiselle qui, dans les processions solennelles, porte la bannière de la Vierge, avec le jeune homme qui porte la croix : dans ces dernières fonctions, il est rare que le bouquet virginal que reçoit la jeune fille des mains du galant porte-croix ne soit pas considéré comme le bouquet des fiançailles.

Quelque plaisir que je puisse trouver à dé-

* Les deux personnes qui tiennent le poële sur la tête des nouveaux époux.

crire l'habitation charmante que l'*Anachorète de Tarn-et-Garonne* appelle son hermitage; quelque envie que j'aie de le faire mieux connaître lui-même, et de montrer dans sa personne le modèle des vieillards aimables, des hommes savans sans pédanterie, philosophes sans orgueil, tolérans sans indifférence, et patriotes sans exagération, je suis obligé de respecter le secret dont sa modestie et peut-être sa prudence m'ont fait une loi : parmi les hommes distingués de ce département, dont il me reste à parler, c'est le seul envers qui la reconnaissance m'impose l'obligation d'un éloge pseudonyme.

Montauban n'a vu naître qu'un très-petit nombre de littérateurs et de savans. Le premier, ou du moins le plus ancien, est *Garrissoles*, ministre du saint Evangile, auteur d'un poëme latin (l'*Adolphine*) en l'honneur de Gustave-Adolphe; peut-être faudrait-il remonter jusqu'au tems de Virgile et d'Horace pour trouver des vers latins à comparer à ceux de ce beau poëme, dont les exemplaires sont devenus très-rares.

Vient ensuite, par ordre chronologique, *Charles Ballet*, littérateur recommandable, et *du Belloi*, savant jurisconsulte.

Il suffit de nommer *Cahusac* et M. *le Franc de Pompignan*, dont on connaît *les cantiques sacrés*, bien qu'on ne les *touche* pas plus que du tems de Voltaire.

Montauban possède une *Société des sciences, agriculture et belles-lettres*, qui fut fondée en 1740, par M. de Verthamon, évêque ; elle a joui, pendant quelque tems, d'une sorte de célébrité, et le recueil de ses Mémoires n'est point sans intérêt. On remarque, avec peine, que cette Société, qui n'a jamais compté parmi ses membres un aussi grand nombre d'hommes de mérite, a presque entièrement suspendu ses travaux ; des dégoûts politiques paraissent être la véritable cause de cette paresse.

Les principaux membres de cette Académie sont, pour les sciences, M. *Duc Lachapelle*, correspondant de l'Institut, habile astronome, qui publia, en 1807, un ouvrage très-utile, intitulé *Application du système décimal aux mesures en usage dans le département du Lot*, dont Montauban dépendait alors.

M. *Combedounous*, savant helléniste, ancien membre du conseil des cinq cents, et traducteur des *Œuvres de Platon*.

Un jeune médecin, zélé sectateur de Jenner, qui plie sous le faix des médailles d'encouragement, et dont l'estime publique récompense le zèle infatigable et les soins véritablement pieux qu'il donne à ses malades de toutes les classes.

On compte, dans la classe d'agriculture, plusieurs propriétaires modestes qui s'efforcent d'introduire dans les cantons où ils ont leurs biens les méthodes agricoles les plus avantageuses ; l'un d'eux vient de faire construire, à ses frais, plusieurs moulins à râper les pommes de terre, aussi ingénieux que commodes ; il les prête aux cultivateurs les moins aisés, et pour mieux leur enseigner l'usage qu'ils peuvent en faire, il fournit souvent aux plus pauvres et le moulin et l'aliment qu'il sert à préparer. Homme généreux et modeste, vous vous cachez vainement pour faire le bien, vous n'échapperez pas à la reconnaissance publique !

Parmi les littérateurs, M. *Poncet Delpech* fils est auteur d'un poëme intitulé : *les Quatre Ages de l'homme*, dont voici le premier vers :

Je vais chanter un homme, et cet homme c'est moi.

On aurait tort d'en inférer que, comme je l'avais

d'abord fait moi-même, que l'auteur se soit pris lui-même, pour le sujet et l'ame de son ouvrage.

M. Auguste de la Bouysse, si connu par ses élégies conjugales, est une des colonnes poétiques de l'académie de Montauban, conjointement et solidairement avec M. Poncet Delpech.

M. l'*abbé Aillaud*, professeur de rhétorique au collége royal, dans un poëme de l'*Egyptiade*, où il avait d'abord comparé son héros (qu'il ne compare plus à rien) à Jupiter, à Mars, passait avec beaucoup de goût de la mythologie à la Bible, et s'écriait, en s'adressant au mont Thabor :

O Thabor ! ébloui de ta gloire suprême,
Tu vis sur ton sommet triompher Dieu lui-même ;
Tu devais voir encor, pour combler tes destins,
Triompher à tes pieds le plus grand des humains.

Pendez-vous, M. le baron de L***, votre fameuse apostrophe : *Dieu* vous *fit et se reposa*, ne vaut pas ce triomphe du Mont-Thabor, qui, après avoir contemplé Dieu dans sa gloire, a vu *pour combler ses destins*, triompher à ses pieds le plus grand *des humains* : voilà ce qui s'appelle de la louange délicate !

M. *de Puntis* a donné au théâtre de l'Odéon une comédie (*l'Entremetteur de Mariages*), qui a obtenu du succès.

Il serait ingrat et injuste d'oublier, dans cette liste de littérateurs de Montauban, M. *Roques*, aveugle de naissance, dont *le Mercure* a publié dernièrement une lettre, sur l'éducation des aveugles, qui ne fait pas moins d'honneur à son cœur qu'à son esprit.

M. *Funck*, professeur de musique à Montauban, mérite également une mention particulière : à un talent d'exécution de première force sur le violon, la basse, la flûte et le hautbois, cet artiste, vraiment prodigieux, unit la science de la composition, et (ce qui n'est peut-être pas moins extraordinaire), sûr de briller à Paris au premier rang des musiciens les plus célèbres, il préfère l'existence heureuse et modeste qu'il s'est faite dans une ville de province, où son caractère n'est pas moins apprécié que son admirable talent.

Les principales maisons de commerce sont celles de MM. *Delmas*, *d'Escorbiac*, *Garisson*, *Bigail-Romagnac*, *Sartre-de-Salit*, *Malleville-Condat* et *Mariette* ; ces trois derniers ont des propriétés immenses dans ce département ; tous, à l'exception de MM. Malleville-Condat, sont, je crois, protestans.

Un des hommes qui ont porté le plus d'esprit

et de lumières dans la science du commerce, M. *Portal*, aujourd'hui conseiller-d'état, appartient à une ancienne et respectable famille de Montauban.

La petite ville de Moissac, sur le Tarn, est très-commerçante ; elle possède un moulin pour les minots, de la construction la plus vaste et la plus ingénieuse : M. le baron *Detours* en est propriétaire.

Le barreau de Montauban s'honore des talens de M. *Mallet* fils, aussi profond jurisconsulte qu'orateur distingué.

Les environs de Réalville ont vu naître le fameux orateur *Cazalès*, dont on voit le château sur la route de Caussade à Montauban.

Cette dernière ville est la patrie du conventionnel *Jean-Bon-Saint-André*, qui se fit plus d'honneur dans sa préfecture de Mayence, où il déploya les talens d'un grand administrateur, qu'à bord du vaisseau *la Montagne*, où il fut en partie cause de la perte de la bataille navale du 13 prairial an 2, que le célèbre amiral Villaret-Joyeuse aurait infailliblement gagnée sans lui.

On ne s'étonnera pas qu'une ville qui vit naître plusieurs des plus braves compagnons du grand Béarnais, ait donné le jour à ce vaillant

général *Doumerc*, qui commanda le premier corps de cavalerie en l'an 13; qui fit, avec tant de gloire, les campagnes du Nord, du Rhin et d'Italie; qui entra deux fois à Vienne et à Berlin, et dont le nom s'associe à presque toutes les actions héroïques qui ont illustré nos armes; à cet autre duc de la *Force*, aujourd'hui pair de France et maréchal-de-camp, qui a soutenu dans nos rangs l'éclat d'une gloire héréditaire; enfin à ce général Bessières à qui un nom moins illustre, mais plus fameux, impose encore de plus grandes obligations.



N° XXV. — 13 *décembre* 1817.

LE VOITURIN.

—

Maxima pars morem hunc homines habent.
PLAUTE, les Captifs.

La plupart des hommes sont ainsi faits.

On a pu remarquer jusqu'ici avec quelle douceur j'exerce la censure dont je me suis imposé la tâche, avec quel ménagement je fronde les ridicules, avec quelles précautions j'attaque les préjugés : à mon tribunal, jamais de peines afflictives, de simples réprimandes, et tout au plus, dans les cas les plus graves, des châtimens correctionnels infligés à l'effigie des délinquans. Autant j'apporte d'indulgence dans la poursuite et dans la punition des délits moraux qui sont de mon ressort, autant je montre de zèle dans la recherche de tout ce qui est bien, de tout ce qui peut faire honneur aux

habitans des différentes provinces que je parcours. Convaincu, comme je le suis, que partout la vertu n'a qu'à se montrer pour faire des prosélytes, je la poursuis dans la retraite la plus obscure ; et sans égard à la modestie qui garde sa porte, j'en force l'entrée, et je la signale aux hommages de la multitude. On se tromperait en croyant que j'ai trouvé par-là le moyen de concilier à mes écrits une bienveillance générale : une foule de gens, à qui je n'ai jamais pensé, dont je trace, malgré moi, le portrait, en l'affublant de défauts et de ridicules qu'ils regardent probablement comme une propriété exclusive, s'obstinent à se reconnaître, et veulent me prouver que c'est nommer et calomnier un homme que de l'appeler par son vice ou par son ridicule ; s'il y a là matière à procès, je mets d'avance en réquisition tous les tribunaux de la France. Ce mot de procès me rappelle que M. Selves est de Montauban.

On est étonné de l'inconséquence des hommes, et moi je suis surpris, au contraire, en m'examinant moi-même, que ce défaut de cohérence qu'on remarque assez souvent dans leurs

principes, dans leurs goûts et dans leurs actions, ne soit pas plus commun qu'il ne l'est. Combien de gens peuvent faire à la nature le même reproche que je suis en droit de lui adresser ! En me douant d'une organisation physique à l'épreuve, pendant soixante-quinze ans, de toutes les fatigues, de tous les climats, elle a fort généreusement pourvu à cette inquiétude de caractère qui m'a fait un besoin des voyages; mais à quoi pensait-elle en me donnant en même tems une disposition toute particulière à m'attacher aux lieux et aux personnes qui me plaisent au premier coup-d'œil, de manière à me faire, de chaque séparation, un véritable tourment? Je me suis fait souvent cette question, que je m'adresse encore en me séparant de ce bon et spirituel confrère de *Tarn-et-Garonne*; dont j'ai quitté ce matin l'hermitage pour aller prendre à Montauban le *voiturin* qui va me conduire à Toulouse.

J'ai pris le tems du trajet que j'ai fait à pied de l'hermitage à la ville, pour lire une lettre qui m'a été adressée, poste restante à Montauban, et que mes lecteurs me sauront gré de leur communiquer.

« Votre itinéraire, monsieur l'Hermite voyageur, vous éloigne de Villeneuve, et m'oblige à vous demander par écrit, pour notre ville, une réparation dont je me proposais de vous démontrer verbalement l'importance.

» Placé sous l'influence agénoise, vous avez appelé notre cité *Villeneuve d'Agen ;* cette dénomination, que mes compatriotes prennent pour une véritable injure, est du moins une erreur, et je me propose de vous en faire convenir.

» Dès le tems des Gaulois, nous faisions partie de cette nation des *Nitiobriges* dont Agen était la capitale, et qui ne laissa pas de faire acheter sa défaite aux lieutenans de César. Sa gloire ne fut pourtant pas aussi brillante que celle de la nation voisine des *Sotiates*, que le grand Jules fut obligé de combattre en personne. Je ne vous dirai pas ce que ceux-ci sont devenus, et mon respect pour nos savans ne va pas jusqu'à vous affirmer, d'après eux, que les habitans du petit village de *Sos*, dans l'arrondissement de Nérac, soient les descendans légitimes des *Sotiates*. Vous êtes tout-à-fait le maître d'én croire ce que vous voudrez.

» Quoi qu'il en soit, la ville d'*Eysses*, patrie

de nos ancêtres les *itiobriges* était située sur la rive droite du Lot, à un quart de lieue de ses bords, sur une éminence d'où elle dominait une riche vallée; les bords de la rivière et la basse plaine étaient alors couverts d'une vaste forêt. Il est probable que les druïdes n'y avaient pas établi leur culte, car on n'y sacrifiait pas de victimes humaines : l'Aquitaine n'a jamais eu à se défendre de ce reproche; le fanatisme s'y réservait une autre époque.

» Cette heureuse position fixa le choix des moines, qui, dans le partage des terres, se sont toujours arrangés pour avoir les meilleures ; une abbaye fut construite, et nos ancêtres devinrent les vassaux des moines. Cette ancienne abbaye sert aujourd'hui de maison de détention pour seize départemens, et des travaux vont s'ouvrir pour augmenter l'édifice : il suffisait autrefois, la population ne s'est pas accrue ; croit-on que les crimes soient plus fréquens, ou veut-on que les prisons soient plus commodes ?

» Le duc Alphonse, frère de saint Louis, acquit cette forêt de l'abbé Jordanus, en 1224, l'abattit, et construisit la nouvelle ville d'*Eysses*,

sur les deux rivières du Lot, au sud-ouest de l'ancienne ; il l'a fit ceindre d'une muraille, d'un fossé profond et d'un rempart en terre ; chaque porte fut surmontée d'une haute tour ; les deux principales existent encore ; il joignit les deux rives du Lot par un pont à cinq arches ; la plus voisine de la rive droite ayant été emportée par un débordement, on en a réuni deux en une seule, et cet ouvrage est un des plus hardis de l'époque à laquelle il appartient.

» Peu-à-peu la ville nouvelle se peupla aux dépens de l'ancienne, et les moines restèrent seuls; ce qui leur est souvent arrivé. Cet abandon était le résultat des franchises attachées à la nouvelle ville ; son sol relevait des domaines du roi, et les nouveaux habitans y trouvèrent un abri contre les vexations de la féodalité.

» Villeneuve alors fut désignée sous le nom de la province ; elle s'appela *Villeneuve d'Agénois*, d'où, par une abréviation injurieuse, nos seigneurs de la capitale ont fait *Villeneuve d'Agen*.

» Je réclame, et nous réclamons tous contre cette prétention inconstitutionnelle, puisqu'elle rappelle le servage, en nous plaçant dans une

sorte de dépendance à laquelle les villes et les particuliers se sont également soustraits : cette vanité suzeraine de MM. les Agénois est un ridicule qui mérite de trouver place dans le tableau fidèle des mœurs provinciales que vous peignez avec autant de force que de vérité.

» Qu'avons-nous donc à envier à cette ville d'Agen, qui veut bien étendre sa burlesque protection sur Villeneuve et sur *Valence*, autre ville voisine? Notre rivière, moins grande que son fleuve, a cependant, sur ce dernier, l'avantage d'avoir été chantée par Voltaire, par cet immortel écrivain, la gloire des lettres et de la philosophie, l'honneur de son siècle et de la France, quoi qu'en disent nos *catéchiseurs* ambulans.

» Une plaine fertile, enfermée dans un vaste bocage, de riches coteaux, des vignes, des bois, de nombreux villages, des terres fécondes, une population considérable, nous permettent, je pense, de rivaliser de tous points avec nos suzerains des bords de la Garonne.

» Je dois vous dire encore que ces vins de *Thézac*, de *Perricard*, que vous avez comparés aux vins des meilleurs crus, se recueillent au

bord du Lot; que ces *pruneaux* si renommés en Europe et en Amérique, sont encore nôtres, et que c'est une usurpation évidente, de la part de la ville d'Agen, de leur donner son nom et de les revendiquer pour son territoire.

» Nos eaux-de-vie rivalisent avec celles de l'Armagnac, et sont recherchées par les nations du Nord.

» S'agit-il de glorieux souvenirs, je m'empresse de vous apprendre ou de vous rappeler que les rois d'Aquitaine, enfans et descendans de Charlemagne, préféraient à toute autre cette riante contrée; que *Louis-le-Débonnaire* (qui ne l'était pourtant pas trop), naquit à *Casseneuil,* à une lieue et demie de Villeneuve; qu'étant devenu roi d'Aquitaine, pendant la vie du héros auquel il succéda sans le remplacer, il fit construire des barques de haut bord pour suivre les côtes, et exporter les productions de notre sol.

» Si Agen se rappelle que le château d'*Estillac* appartenait à Montluc, nous n'avons pas oublié que notre pays fut le théâtre de ses affreux exploits contre les protestans; qu'il assiégea *Penne*, petite ville à une lieue de

Villeneuve, en remontant le Lot: forte et vaillamment défendue, elle succomba néanmoins, et sans égard pour l'âge, le sexe et la valeur malheureuse, ce guerrier, d'exécrable mémoire, fit combler, avec des hommes vivans, un puits d'une grande profondeur, dont il fit ensuite murer l'ouverture; le reste des citoyens de Penne devint la proie d'une soldatesque effrénée, que son chef encourageait au carnage.

» Mais oublions, s'il est possible, ces crimes enfantés par le démon des guerres religieuses. Villeneuve, plus heureuse que les villes voisines, n'en ressentit pas les effets; ses habitans coururent au-devant de Henri IV, et leur récompense fut d'être gouvernés quelque tems par l'illustre ami du bon roi, par l'irréprochable Sully. Villeneuve continuant à jouir de la franchise que lui avait assurée son fondateur, vit sans effroi s'élever autour d'elle les grands fiefs, les duchés de *Biron*, de *Lauzun*, d'*Aiguillon;* se multiplier les comtés, les baronnies, les forteresses; et loin de s'alarmer à l'aspect de cet appareil féodal, elle combla ses fossés, aplanit ses remparts, les transforma en promenade publique, et devint un asile agréable où

se réfugièrent l'urbanité, le goût, l'instruction et la gaîté qui distinguent encore ses habitans.

» Je voudrais, M. l'Hermite, que vous eussiez pu venir vous en assurer par vos yeux ; je n'oserais cependant vous répondre que vous n'y eussiez pas encore trouvé quelque reste de ce venin d'esprit de parti, dont nous n'avons pas été plus exempts que le reste de la France ; mais vous y auriez remarqué du moins les bons effets de l'excellente ordonnance du 5 septembre, et j'ai dans l'idée qu'en nous jugeant par comparaison, vous n'eussiez pas été mécontent de nous ; en récompense du bon accueil que nous avions l'intention de vous faire, nous vous demandons, non pas la faveur, mais la justice de désigner notre ville par le nom de *Villeneuve-sur-Lot*, qui lui appartient de fait et de droit ; et ce faisant, vous obligerez ses habitans, et particulièrement celui qui a l'honneur d'être, etc.

» Votre affectionné lecteur,

A. M.,

Associé correspondant de la Société d'agriculture, sciences et arts d'Agen. »

J'ai été si agréablement occupé des person-

nes avec lesquelles j'ai fait route de Montauban à Toulouse, qu'il ne m'est pas arrivé de mettre une fois la tête à la portière, et que je serais bien embarrassé de dire si la petite ville de *Grisolles,* où nous nous sommes arrêtés pour dîner, est située dans une forêt ou dans une plaine. Je n'ai vu que mes compagnons de voyage; mais je les ai observés de manière à pouvoir leur donner place dans une galerie où les portraits servent, en quelque sorte, à personnifier les mœurs.

Je me trouvais assis dans la voiture en face d'un gros homme à la face rubiconde, sur qui se portèrent naturellement mes premières observations. Il était bénédictin autrefois, et n'a conservé de son premier état qu'un appétit très-distingué et une connaissance parfaite des cantons les plus renommés pour la qualité de leurs vins. Il s'est fait un vocabulaire à son usage; il ne demande point à un mari comment se porte sa femme, mais *comment va la propriété; il va se jeter dans le Course* (au lieu d'aller se promener au Cours), et cent autres locutions tout aussi neuves. Depuis une vingtaine d'années qu'il habite Montauban, on n'a point fait une

noce, un enterrement, un baptême, qui n'ait été pour lui l'occasion d'une visite; on ne peut pas dire qu'il ait précisément de l'esprit et du caractère, mais il a un talent particulier pour découvrir, au premier coup-d'œil, le beau côté de tout gouvernement en exercice, et il ne voit et ne parle que de celui-là; ce qui donne à sa conversation, sinon beaucoup de crédit, du moins beaucoup d'assurance. Dans toutes les discussions, *il est également pénétré de respect pour les opinions des uns et des autres;* et s'il garde la *sienne, c'est qu'il ne voit pas encore la raison d'en changer.* Il ne sait, il n'apprend jamais que de bonnes nouvelles, et ne dédaigne pas d'aller les recueillir jusque dans les cuisines d'auberges, où il se trouve toujours au débotté des voyageurs; il est d'ailleurs très-poli, très-galant: aussi l'appelle-t-on l'*ami* ***.

A côté de ce moine inoffensif se trouvait un vieil enfant d'Esculape, Parisien, qui ne pardonnera jamais à la révolution d'avoir révélé le secret de sa profonde ignorance, et d'avoir dissipé quelques préjugés dont il se faisait un fort joli revenu; aussi n'ai-je pas été surpris d'apprendre qu'au sortir d'un *comité secret*, au re-

tour d'une procession, il aurait volontiers fait pendre, il y a deux ans, quelques-uns de ces libéraux incorrigibles qui vont prêchant les bienfaits de la vaccine et l'enseignement mutuel, dont il ne parle pas sans grincer les dents. Son aversion pour les religionnaires est encore plus forte, attendu que celui de ses confrères en Hippocrate qui a le plus contribué, par ses talens, à discréditer ses travaux mortuaires, professe la religion protestante : quand la sottise, la jalousie et le fanatisme combinent ensemble leurs poisons, on conçoit la force d'une pareille thériaque.

Je m'arrêtai avec plus de complaisance à examiner et à écouter un Gascon de la vieille roche, placé dans l'autre coin, sur le devant de la voiture, coiffé d'un petit chapeau à trois cornes, portant, sous un habit moitié bourgeois, moitié militaire, et boutonné dans toute sa longueur, une épée dont on ne voyait que la pointe, décoré d'un ruban jaune moiré, qui s'étendait dans la longuenr de quatre boutonnières; peut-être en attachant quelque idée de gloire militaire à la balafre qui sillonne une de ses joues, aurait-on pu le regarder sans rire;

mais en l'écoutant, l'effort devenait impossible : à l'agrément de l'accent natif qu'il possède dans toute sa pureté, il joint un bégaiement d'affectation sur la lettre *v* qu'il prononce comme une *f*, et dont il prolonge le son d'une manière quelquefois très-scandaleuse.

J'ai connu jadis à l'Ile-de-France un M. de Mervin qui s'est fait une réputation dans l'art d'estropier les mots ou de les détourner de leur signification. Ce M. de Mervin; qui avait été obligé de faire faire la *ponctuation* à sa gouvernante hydropique; qui avait fait graver sur ses fusils de chasse, rangés dans une espèce d'arsenal, *ex libris Mervin*, était un puriste, comparé à ce monsieur au ruban jaune. Dans une demi-heure de conversation, il a trouvé l'occasion de nous dire « qu'un de ses parens avait fait un testament *ortographe* en sa faveur, mais qu'il y avait ajouté un *crocodile* qui lui ôtait une partie de ses biens; que sa femme l'avait forcé, après la mort de ce parent, d'avoir recours aux huissiers, aux avocats, aux avoués, enfin à toute la *pharmacie* de la justice; qu'on le ménage si peu dans la distribution des faveurs municipales, qu'on loge chez lui, tout à-la-fois

des présidens de la cour d'assises et des militaires, *et qué par là touté la corvete il lui tombe dessus.* Ce brave homme nous raconta qu'il avait été malade pendant l'hiver *expiré*, et qu'il était resté quatre mois sans passer le *cercueil* de sa porte, continuellement *transvasé* d'un lit dans un autre. D'ailleurs il est très-fier de son neveu, qui est un grand *botanique*, à qui l'on doit la découverte de la *pimprenelle.* » Je me hâte d'ajouter que les bonnes qualités dont ce brave homme est pourvu obtiennent bientôt grâce pour des ridicules, à tout prendre, plus amusans que les prétentions du grand *botanique* son neveu, auprès duquel j'avais le malheur d'être placé, l'un des sots les plus insupportables qui existent à cinquante lieues à la ronde, si j'en dois croire mon autre voisin, espèce d'*homme gris*, dont la franchise un peu brutale m'a beaucoup aidé dans mes observations.

Cet homme, qui nous connaissait tous, et que personne ne connaissait, a trouvé le moyen de mettre les différens caractères en évidence en les frottant l'un contre l'autre. Etranger à la ville, et je crois même aux départemens du Midi, qu'il n'habite que depuis quelques mois,

personne n'est plus avant que lui dans le secret de la société et même des familles de Montauban. Il est au fait de toutes les liaisons, de toutes les intrigues, de tous les projets de mariage. Sur des choses aussi importantes, je ne dois pas l'en croire sur parole, mais je puis, sans indiscrétion, parler, d'après lui, de la comédie bourgeoise de cette ville.

Là troupe dont elle se compose, a, comme toutes celles du même genre, son *premier tragique*, qui n'a de rival que Talma; son grand *amoureux*, dont toutes les dames raffolent; ses *jeunes premiers*, qui font les rôles de femmes avec une voix rauque et des favoris qui leur couvrent les joues; ses spectateurs, qui se moquent habituellement des comédiens; mais ce qui n'est pas aussi commun, c'est le talent des comédiens bourgeois de Montauban pour se moquer de tems à autre de leurs spectateurs; la dernière preuve qu'ils en ont donnée mérite qu'on en fasse mention : ne voulant pas faire les frais de décorations nouvelles, ils avaient obtenu que leurs plus fidèles habitués se cotisassent pour subvenir à cette dépense. Le jour de la clôture de ce théâtre de société,

les acteurs, en examinant l'état de la caisse, s'aperçurent qu'ils avaient des fonds de reste; mais au lieu de faire la répartition de cet excédant aux souscripteurs, ils trouvèrent plus plaisant de composer et de représenter un vaudeville intitulé le *Bon Souper*, et d'employer au repas qui faisait le nœud de la pièce la totalité de la somme qu'ils avaient encore entre les mains. Le souper, très-gai pour les acteurs, la plupart gens d'esprit, parut un peu long aux spectateurs qui le payaient, et qui ne s'aperçurent de la mistification dont ils étaient dupes qu'au refrain du vaudeville final, accompagné d'un dernier verre de vin que l'on buvait à leur santé.

Les anteurs de cette *gasconnade* répondirent par de grands éclats de rire aux sifflets d'un parterre qui ne sentit pas d'abord tout le sel de cette plaisanterie.



N° XXVI. — 27 *décembre* 1817.

LA DINÉE.

Hec est conditio vivendi.
HOR., sat.

Telles sont les conditions de la vie.

On ne sait pas tout ce qu'on peut dire et entendre, en deux heures, de choses amusantes, absurdes, ingénieuses, ridicules, sages et bouffonnes, quand on n'a pas dîné à une table d'hôte de vingt personnes, parmi lesquelles se trouvaient dix-huit Gascons : c'est ce qui m'est arrivé à Grisolles. Mes compagnons de *voiturin*, dont j'ai parlé dans mon précédent Discours, n'étaient pas, à beaucoup près, d'une originalité aussi piquante que plusieurs des personnages avec lesquels le hasard me mit pour quelques momens en rapport dans une petite ville du Languedoc qui n'a d'autre renommée que celle des excellens ciseaux qui s'y fabriquent. Dans

le nombre des originaux fortuitement rassemblés à la même table, un monsieur, que j'appellerai *Dartiguette*, s'empara d'abord de mon attention en annonçant publiquement le motif et le but de son voyage.

« Je suis las, disait-il, d'être dupe de certaines gens en les prenant de confiance pour ce qu'ils se donnent : j'ai voulu avoir le cœur net de quelques réputations à la mode, et pour cela je remonte à leur source. Me suis-je bien convaincu que tel homme, par son esprit, par ses talens, ou seulement par sa position, doive influer en bien ou en mal, directement ou indirectement sur les destinées de la France ? je vais prendre mes informations sur son compte, non pas aux lieux qu'il habite, mais aux lieux qu'il a habités ; non pas auprès de ses collègues actuels, mais auprès de ses confrères, ou même de ses compagnons d'autrefois : c'est dans les petites communes qu'on apprend à connaître les grands personnages, et je pourrais indiquer tel registre de mairie qui jetterait un grand jour sur les délibérations du conseil-d'état. Vous ne sauriez croire combien de renseignemens précieux j'ai déjà trouvés à Cadillac, à Villefranche, à

Bazas, etc., etc. » Comme je ne veux point enlever à ce *défaiseur* de réputations le mérite et le profit de ses découvertes, je n'extrairai rien du singulier recueil de pièces officielles qu'il nous a communiqué, et qui ne m'a d'ailleurs rien appris : je savais depuis long-tems que la peur n'a pas de mesure, et que l'ambition n'a pas de mémoire.

Un voyageur, moins dangereux et plus amusant, était un M. de Pérouzet, qui, depuis quinze ans, court après sa femme qu'on lui a enlevée dans un bal à Paris, où il l'avait amenée trois mois après son mariage. Il a obtenu un jugement solennel contre le ravisseur ; mais il est d'autant plus embarrassé de le faire mettre à exécution, que chaque fois qu'il atteint son infidèle, la présence d'un nouveau complice l'oblige à un nouveau procès. « Je n'en aurai pas le démenti, continua-t-il ; car, dans la dernière sentence que j'ai obtenue, on a laissé en blanc le nom du séducteur ; celui que j'atteindrai paiera pour tous. —Vous en serez pour les frais, lui répondit M. *Dartiguette* avec une gravité très-comique ; votre femme est désormais sous la garantie des biens nationaux. »

Il entrait plus que de la curiosité dans le dé-

sir que j'avais de savoir à quoi m'en tenir sur le compte d'un jeune homme et d'une jeune personne placés à l'une des extrémités de la table comme un de ces beaux vases de fleurs qui embellissent et parfument aux jours de fête la salle de festin. Mon voisin me mit au fait.

« Vous voyez, me dit-il, un *troubadour et sa mie*, un vivant épisode de roman de chevalerie, mis en action au dix-neuvième siècle. Ce jeune homme, que la nature a créé poète au sein de ses montagnes, en est descendu une lyre à la main; cette lyre était celle de Tyrthée; elle respirait les combats; il céda à son inspiration, et courut, presque au sortir de l'enfance, chercher de glorieux périls au milieu desquels la fortune, cette fois, trahit nos armes et trompa la victoire. Blessé sous les murs de Dresde, le guerrier troubadour trouva un asile et de tendres soins dans la maison d'une jeune orpheline; à force de pitié d'une part, et de reconnaissance de l'autre, ils arrivèrent à s'aimer comme on s'aime à vingt ans, avec un cœur brûlant et une tête poétique. Comme il est plus facile en tout pays, et principalement en Allemagne, de fuir avec son amant que de l'épouser, la jeune fille ne jugea

pas à propos de consulter son tuteur sur le dessein qu'elle méditait, et qu'elle exécuta par des moyens qui feraient honneur à l'imagination d'Auguste Lafontaine. Réunis en France, après une séparation de quelques mois, ces deux jeunes gens, qui se sont fait une existence à part dans la société, n'ont pas encore songé à donner à leurs sermens d'autre garantie que celle d'un amour qu'alimente et ennoblit la passion des arts. Ce couple charmant, retiré, pendant l'hiver, dans une maisonnette de la vallée d'H..., en sort au printems pour parcourir les lieux les plus favorables aux grandes inspirations de la peinture et de la poésie qu'ils cultivent avec un égal succès. Dans ce moment, le poète et sa jolie compagne achèvent un voyage vraiment sentimental qui avait pour but de visiter le berceau des héros français morts pour leur pays, et à la mémoire desquels ils élèvent un monument également honorable pour ceux qui l'ont mérité et pour ceux qui l'exécutent. »

Je profitai de ces renseignemens pour faire tomber la conversation sur l'état de la poésie en France, sur le grand caractère que pouvait lui imprimer la cause patriotique, dont quelques jeunes gens paraissent déjà ressentir l'in-

fluence. Cet éloge indirect reçut aussitôt une application personnelle; et quelques personnes de la connaissance du barde occitanien le prièrent de nous réciter quelques strophes de son ode *à la mémoire des braves*. Il céda à nos instances et choisit les vers qu'il venait de composer sur les bords du Lot, au lieu même où naquit le célèbre maréchal Bessières. On me saura gré sans doute de les consigner ici. Rien de ce qui honore la France et les Français n'est étranger à mon voyage.

. . . .

. . . . . Rival d'Homère aux sources d'Hypocrène,
Comme lui des héros consacrant les destins,
Je peindrai dans mes vers, sur la sanglante arène,
Ou Bessière, ou Turenne,
D'un pareil foudre atteints.
Où courez-vous? Quel deuil vous environne?
Pourquoi ces longs regards de pleurs appesantis?
N'êtes-vous point la nymphe de l'Ottis,
Qui s'unissant au deuil de la Garonne,
Va raconter sa perte au palais de Thétis?

— « O ma mère! il n'est plus le vaillant capitaine,
» La palme de mes bords, et la fleur des guerriers,
» Lui dont le bras terrible, orgueil de l'Aquitaine,
» Du Nil au Borysthène
» Cueillit tant de lauriers.
» Le cruel Mars, trop jaloux de sa gloire,

» Trop blessé de l'éclat dont brillait sa valeur,
» D'un trait soudain l'arrache à ma douleur,
» Et maintenant, pleuré de la victoire,
» Il dort, et le clairon n'éveille plus son cœur.

— » Il n'est plus, mais sa gloire à jamais est vivante,
» Mais son nom du trépas n'a point subi les lois,
» Mais son ombre aux combats porte encor l'épouvante,
» Et la harpe savante
» Redira ses exploits.
» En vain, parés de triomphes funèbres,
» Les siècles envieux voudraient au noir Léthé
» Plonger un nom par la lyre adopté.
» Du tems vaincu repoussant les ténèbres,
» Il vit, riche d'encens et d'immortalité. »

Elle dit : tout-à-coup quittant la rive heureuse,
Où Béthune a rejoint les mânes de Henri,
Attentive à mes chants, de mon luth amoureuse,
Une ombre valeureuse
Dans les airs m'a souri.
Ce n'était plus cette image sanglante,
Ce front décoloré, ce corps pâle et mourant,
Triste jouet du foudre dévorant;
C'était l'éclat, l'image étincelante
De l'ardent météore au sein des nuits errant.

Telle au ciel nébuleux de la Calédonie,
Non loin des vastes flots du bruyant Océan,
Des mânes de Morven la troupe réunie,
Avide d'harmonie,
Ecoutait Ossian.
Quoique affranchis des liens de la terre,
Du récit des combats nourrissant leur loisir,

Ils s'enflammaient d'un belliqueux désir,
Et dans leurs mains le large cimeterre,
A la voix d'Ossian frémissait de plaisir.
. . . .

Ces vers furent accueillis avec des témoignages de satifaction plus ou moins vifs de la part des auditeurs, à l'exception pourtant d'un homme à cheveux blancs, dont les continuels hochemens de tête trahissaient le mécontentement; je l'amenai à rompre le silence qu'il s'imposait visiblement par politesse. « Que voulez-vous, dit-il, je n'aime pas les héros, et l'aversion que j'ai pour cesillustres dévastateurs me rend insensible aux éloges poétiques qu'on leur prodigue; en un mot, je n'entends rien à cette vertu féroce que l'on appelle la gloire. »

Je me contentai de lui répondre par ces vers de la Tactique:

Eh quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre!
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moissons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
. . . .

— » Je sais, interrompit le vieillard, la distinction qu'il est juste de faire entre le guerrier qui défend son pays et celui qui ravage le pays

des autres ; mais jusqu'ici je n'ai trouvé de ces héros-là que dans l'histoire fabuleuse des *Troglodites*, et s'il faut dire toute ma pensée, j'admire, j'honore, je révère cent fois plus un Voltaire, un Elie de Baumont, un Dupaty, réhabilitant la mémoire de Calas, renversant l'échafaud de Sirven, arrachant au supplice de la roue les condamnés de Chaumont, que nos Turenne qui embrasent le Palatinat, que nos Condé qui font la guerre dans les rangs espagnols, que nos Bessières qui font des 18 *brumaire* au profit d'un seul homme. Telle n'est pas, je le sais, la disposition générale de l'esprit humain ; c'est du bruit, de l'éclat qu'il faut, et dès long-tems j'ai remarqué que l'héroïsme de la vertu était le seúl qui ne produisît jamais d'enthousiasme.

» Je me suis souvent arrêté à considérer quels étaient les événemens sur lesquels se fixait exclusivement la curiosité publique, et j'ai toujours vu, à la honte de mes compatriotes, qu'entre deux objets, dont l'un présentait la nature humaine dans ce qu'elle a de plus noble et de plus touchant, et l'autre dans ce qu'elle a de plus odieux, tous les regards se dirigeaient à-la-fois sur ce dernier.

» En voulez-vous un exemple récent ? Deux

procès épouvantables se plaident en ce moment aux deux extrémités de la France : dans l'un, il ne s'agit plus que de savoir si quelque coupable n'a pas échappé à la justice ; si le crime le plus lâche, le plus atroce n'a pas eu plus de complices que la loi n'en a encore atteint ; dans l'autre, si le glaive de la loi n'est pas suspendu sur la tête d'un innocent déjà condamné. Sans rien préjuger sur de pareilles questions, il est permis de dire que l'obscurité qui voile encore la première ne peut cacher que de nouvelles horreurs, et que le jour près de se répandre sur la seconde peut éclairer le triomphe de l'innocence. Comment se fait-il donc que le crime irréparable qui a coûté la vie au malheureux Fualdès, mette en mouvement la France entière, et que la condamnation qui menace les jours de l'infortuné Wilfrid Regnault ne puisse distraire un moment l'attention publique qui se porte tout entière sur la cour d'Albi ? Comment se fait-il que les colonnes de vingt journaux soient remplies, depuis six mois, des horribles détails de l'assassinat de Rodez, des réclamations des accusés, des lettres, des dépositions d'un témoin mystérieux, et que l'excellent, le courageux mémoire de M. Odilon-

Barrot, avocat au conseil du roi, pour Wilfrid Regnault et sa malheureuse famille, n'ait encore obtenu, dans aucune feuille publique, la faveur d'une simple mention? C'est que vous êtes tous des enfans cruels, sur qui la terreur agit plus fortement que la pitié; c'est que des aventures romanesques, des situations théâtrales vous intéressent plus que le désespoir d'un père et d'une mère octogénaires, dont les derniers regards voient s'élever l'échafaud où va périr un fils qu'ils croient innocent; c'est que celui qui consacre ses talens et ses veilles à la défense d'un citoyen obscur que l'erreur poursuit, que l'intrigue environne, que la calomnie accable, ne parle qu'à ce petit nombre d'hommes justes, éclairés et véritablement sensibles, qui pensent avec un philosophe grec *, que la société doit une statue au véritable héros de l'humanité, au vertueux avocat qui parvient à confondre le faux témoin et à sauver l'innocent. »

Le discours de ce vieillard fit d'autant plus d'impression sur son auditoire qu'il parlait avec toute l'autorité que donnent un grand âge, une

* Callisthènes.

figure respectable, une raison supérieure et une émotion profonde. Je ne me permettrai cependant pas de le suivre dans le touchant commentaire qu'il nous fit du Mémoire de M. Odilon-Barrot ; je craindrais de communiquer à d'autres, avec le sentiment d'une indignation stérile, la douloureuse anxiété qu'a laissée au fond de mon cœur l'examen d'une affaire qu'il compare énergiquement à « l'enfer du Dante, » où le spectacle devient d'autant plus révol- » tant, la scène d'autant plus hideuse, qu'on » s'y enfonce davantage. »

Je regrettai que les deux voiturins qui s'étaient rencontrés à Grisolles ne fissent pas route ensemble. Nous nous séparâmes sans que j'aie pu savoir quel était ce vieillard vénérable que j'avais écouté avec tant de plaisir.

Je suis arrivé à Toulouse par une belle route bordée d'arbres. L'étendue de cette ville, le nombre de ses basiliques et de ses clochers, la couleur de ses maisons, presque toutes en brique, et principalement sa belle situation sur la Garonne, offrent un ensemble curieux et imposant.

J'ai d'abord remarqué un pont, ouvrage de Mansard, et des quais magnifiques dont cette

ville est redevable à la magnificence de son ancien archevêque, ce cardinal de Loménie dont la fortune fut si rapide et la fin si déplorable.

L'hôtel-de-ville a de l'élégance, même de la grandeur, sans toutefois justifier le titre fastueux de Capitole que lui conservent les Toulousains, et d'où ses magistrats ont pris celui de *capitouls*, aux dépens duquel Piron s'est permis de rire dans sa *Métromanie*.

Je commencerai demain mon cours d'observations dans cette ville célèbre à toutes les époques par de grandes vertus, de grandes erreurs et de grands crimes.



N° XXVII. — 10 *janvier* 1818.

TOULOUSE.

. . . . . *Palladiæ non inficienda Tolosa*
Gloria quam genuit pacis alumna quies.
MART., Epig.

Toulouse *palladienne* cultive les lettres, doux enfans de la paix.

Je me suis souvenu, en arrivant à Toulouse, que j'avais autrefois passé dans cette ville, et que j'avais logé dans un hôtel qu'on appelait alors le *Soleil d'Or.* Informé que cette auberge subsistait encore à la même enseigne, et qu'elle était encore tenue par madame Daumont, dont je me rappelais avec reconnaisance les aimables soins, j'ai cru devoir donner la préférence à l'*hôtel du Soleil d'Or* sur l'*hôtel de France*, aujourd'hui plus en vogue. Un de mes compagnons de voiturin, qui croyait me décider sans doute en faveur du dernier, m'apprit qu'à certaine époque un étranger fa-

meux y avait gracieusement élu son domicile. J'ai pris en hâte le chemin de mon ancien *Soleil*.

Il y a des rencontres dans ce monde qui ne sont faites que pour moi. Tandis que j'attendais, dans une salle de la maison où le voiturin s'était arrêté, qu'on y déchargeât mes effets, je remarquai, à l'extrémité de la chambre, quelque chose approchant d'une figure humaine, aux trois quarts enseveli dans un énorme fauteuil à roulettes. Je m'approchai; c'était un homme, en effet, mais un homme si gros, si court, si vieux, qu'il fallait faire une sorte de travail d'esprit pour retrouver et rajuster les parties constitutives de cet énorme mannequin. Avec une voix qui paraissait sortir d'une caverne obstruée, ce personnage, physiologiquement inexplicable, m'adressa la parole, et me demanda, en ajustant devant ses yeux une loupe de la largeur d'un miroir à barbe, « si je venais de Paris, et si j'étais janséniste. » Je lui fis observer qu'il y avait à peu près un siècle d'une question à l'autre, et que c'était tout au plus si je savais moi-même ce que signifiait la seconde. « Dans ce cas, continua-t-il, j'espère que vous n'êtes pas député, ou du moins qu'on ne vous

chargera pas du rapport sur le concordat. » Je ne remplirai pas les lacunes qui séparent ces idées disparates, et je ne dirai pas par quelles étranges transitions ce docteur impotent en vint à me démontrer, à sa manière, que la révolution n'était que la conséquence de la grande querelle du jansénisme et du molinisme déguisés sous d'autres noms, et que l'on serait bien étonné un jour d'apprendre que tout le mal qui s'était fait depuis trente ans, et qui se faisait encore, était l'ouvrage des jansénistes. Je suis pressé d'en venir à la singulière reconnaissance que cet entretien amena. « Monsieur, lui dis-je, je dois convenir avec vous que je suis moins frappé de la justesse d'une pareille proposition que du souvenir qu'elle réveille dans mon esprit : vous me rappelez qu'il y a, je ne sais plus combien de vingtaines d'années, j'ai connu, dans cette même ville, chez un M. Chaunou, aux soins duquel j'avais été particulièrement recommandé, un petit prestolet qui faisait les délices de la bonne compagnie de Toulouse, et qui professait exactement dans les mêmes termes une doctrine tout-à-fait semblable à la vôtre. » A ces noms de *Chaunou* et d'*abbé*, la tête de ce per-

sonnage s'éleva comme par ressort du milieu de ses deux épaules où elle était encaissée jusqu'aux oreilles, et braquant de nouveau sa loupe sur mon visage : « Votre nom (me dit-il en forçant sa voix)? — Je me nommais alors Pageville. — Pageville! un bambin de quinze à seize ans, qui faisait de mauvais vers et de méchantes caricatures où figuraient d'ordinaire Mme Chaunou et l'abbé *Saturin*. — Saturin! C'est cela même. — Eh bien! Monsieur, cet abbé Saturin, ce petit prestolet, c'est moi-même. — Impossible! — Pas plus impossible que vous; on me reconnaît du moins à mes principes, et j'espère que le tems et l'expérience auront opéré dans les vôtres une révolution complète. »

J'interromps un entretien qui demande des explications antérieures; et après avoir promis à mon vieil abbé de le revoir souvent pendant mon séjour à Toulouse, je vais prendre possession de mon logement au *Soleil d'Or*, où toutes les circonstances de mon ancienne liaison avec l'abbé Saturin se retracent à mon esprit.

Quand je vins, pour la première fois, à Toulouse, au sortir du collège, j'avais été recommandé à un négociant nommé Chaunou, qui

demeurait rue des Salins, dans la maison qu'avait occupée l'infortuné Calas, laquelle était restée plusieurs années vacante à défaut de locataires qui voulussent habiter des lieux également en horreur aux persécuteurs fanatiques et aux amis de l'humanité. Ce M. Chaunou, qu'on avait surnommé *le grand*, sans flatterie et tout simplement à cause de sa haute taille, n'avait obtenu qu'avec beaucoup de peine la faveur d'épouser sa maîtresse, excellente femme d'ailleurs, mais infatuée de sa noblesse au point de croire qu'elle avait pu, sans déroger, donner cinq enfans à un roturier, mais qu'elle compromettait son honneur et celui de ses aïeux en épousant leur père. L'abbé Saturin, ami de la maison, qui l'avait maintenue dans ces nobles dispositions pendant quelques années, crut devoir la décider à se relâcher de ses principes, et Mlle de....., de... et autres lieux, était depuis six mois Mme Chaunou, lorsque j'eus l'honneur de lui être présenté.

Ce qu'il y avait de singulier dans ce ménage, c'est que le mari avait autant d'aversion pour la noblesse que la femme pour la bourgeoisie, et qu'il avait été convenu entre eux que chacun au-

rait sa société distincte qu'il réunirait à des jours différens. Mon âge ne tirait point à conséquence. Je fus admis dans toutes les deux. L'abbé Saturin jouissait du même avantage à plus juste titre peut-être, mais moins explicitement reconnu. Cet abbé, que le tems s'est amusé à défigurer d'une si étrange manière, était alors brillant de jeunesse, de vivacité et d'esprit. Elevé chez les jésuites, il en avait conservé l'esprit et les maximes, et croyait fermement que cette société religieuse, dispersée mais non pas détruite, devait ressaisir un jour le sceptre du monde, et régner de nouveau par la grâce de Molina. Je ne dirai pas de quels argumens il se sert pour prouver que nous touchons à l'accomplissement de cette prophétie. Quand je lui parle des progrès toujours croissans de la philosophie et des lumières, il me répond que les voies de Dieu sont grandes, et que les jésuites sont vivaces......

Je viens de l'hôtel-de-ville. En entrant dans la cour, j'ai bien examiné la place que l'on m'avait indiquée sur la muraille, et je n'y ai reconnu qu'en idée les traces du sang de ce brave et infortuné duc de Montmorency, que l'implacable cardinal fit décapiter dans cette cour le 30

octobre 1632, à l'âge de trente-sept ans, au pied de la statue de Henri IV ! Son corps était couvert de quinze blessures, et l'on conserve encore dans sa famille les cinq balles qui en furent extraites et que les ennemis y avait logées.

Dans la salle appelée *des Illustres*, j'ai remarqué les bustes de *Cujas*, le célèbre jurisconsulte, qui répondait si sagement à ceux qui lui parlaient des progrès du calvinisme : « Cela ne regarde point l'édit du préteur »;* de *Pibrac*, l'auteur des quatrains; du poète *Mainard*, qui ressembla trop, dit Voltaire, « à ces mendians qui appellent les passans *monseigneur*, et qui les maudissent s'ils n'en reçoivent pas l'aumône; » de *Goudouly*, l'Homère des Gascons ; du président *Duranty*, digne d'être mis en parallèle avec l'illustre président Molé, et de plusieurs autres grands hommes à qui Toulouse se glorifie d'avoir donné le jour, et sur lesquels je me propose de revenir. Une notice des hommes célèbres est, en tout pays, le chapitre le plus important de l'*histoire des mœurs*.

Dans une autre pièce, je me suis arrêté avec intérêt devant la statue en marbre blanc de l'ins-

* *Nihil hoc ad edictum prætoris.*

titutrice de l'Académie des Jeux Floraux, de la célèbre *Clémence Isaure*. Cette noble protectrice des arts semble avoir hérité des honneurs que l'on rendait autrefois dans cette ville à la déesse *Pallas*, comme l'indique le surnom de *Palladienne* que lui donne Martial dans les vers que j'ai cités en tête de ce Discours.

S'il est rare que l'amour des lettres soit une source de fortune pour les individus, l'exemple de Toulouse semble prouver que les villes n'y trouvent pas mieux leur compte, quand cette passion des lettres, unie dans les mœurs des habitans aux préjugés que l'orgueil enfante, leur fait perdre de vue les avantages qu'ils pourraient retirer de la culture des arts industriels : de là vient que Toulouse, une des plus grandes villes de France et des mieux situées pour le commerce, est peut-être encore aujourd'hui l'une des plus pauvres et des plus dépeuplées. Fiers autrefois de posséder dans leurs murs une Académie des Jeux Floraux, une université, un présidial, une sénéchaussée, un hôtel des monnaies, une généralité, un parlement et un Capitole, les habitans de Toulouse ne voyaient rien au-dessus d'une charge de robe ou de capi-

toul qui donnait la noblesse, et dédaignaient l'industrie commerciale et manufacturière, où ils ne voyaient que de l'argent à gagner. Il est plus facile de faire une révolution dans les lois d'un pays que dans ses mœurs. Les modifications que celles des Toulousains ont subies n'en ont point effacé ce caractère distinctif.

Je n'ai point encore acquis la preuve qu'ils aient conservé pour la beauté ce sentiment d'enthousiasme dont la tradition leur fait honneur. Les registres de l'hôtel-de-ville, que je n'ai point consultés, renferment, m'a-t-on dit, une ordonnance des magistrats, en vertu de laquelle une dame, connue sous le nom de la *belle Paulo*, était obligée de se montrer, deux fois par semaine, à sa fenêtre, afin que le peuple eût le plaisir de la contempler. Loin de se plaindre de cette exposition publique, à laquelle on l'avait en quelque sorte condamnée, on assure que cette dame la vit, avec beaucoup de peine, tomber en désuétude. Vers le milieu du siècle dernier, on montrait encore aux curieux (qui n'y mettaient pourtant pas autant d'empressement que leurs devanciers), le corps de la *belle Paulo*, déposé dans un caveau de l'église des Cordeliers,

lequel avait la propriété de dessécher les chairs sans altérer sensiblement les traits de la figure. Les gens qui expliquent pourquoi la *dent est d'or,* avant de s'être assuré qu'elle soit d'or, avaient découvert que cette propriété conservatrice du caveau des cordeliers venait de la chaux dont il avait été saturé lorsqu'on bâtissait cette vaste église.

Je n'ai point quitté l'hôtel-de-ville sans voir la salle des *armoires de fer*, où l'on conservait les *annales de Toulouse*, et dans laquelle s'assemblaient les capitouls. On y lit encore cette ancienne formule romaine : *Videant consules ne quid detrimenti respublica capiat.* Ces maudits Romains ont laissé partout des traces de gloire et de liberté.

Cette ville célèbre n'a conservé aucun des grands monumens de son ancienne splendeur; les édifices y manquent de noblesse, les rues y sont tortueuses et les places irrégulières. En traversant la rue *Croix-Baragnon*, j'ai regretté de n'y plus voir cette croix destinée à perpétuer le souvenir d'une de ces erreurs si fatales de la justice, dont l'histoire de Toulouse offre malheureusement plus d'un exemple. Racontons en

peu de mots l'épouvantable aventure de *Baragnon*, ne fût-ce que pour inspirer une crainte salutaire aux juges de Wilfrid Regnault, s'il en est tems encore.

Baragnon était un cordonnier très-honnête homme; un de ses amis fut assassiné devant sa porte: celui-ci avait appelé Baragnon à son secours. Des témoins, plus irrécusables qu'un *Ménil-Bêtat*, attestèrent devant les juges qu'ils avaient entendu la victime crier, en expirant: *Baragnon me tue!* Cette preuve parut suffisante; le malheureux cordonnier fut roué vif. Très-peu de tems après, un malfaiteur condamné à mort, et près de subir sa sentence, déclara qu'il était l'auteur du meurtre pour lequel Baragnon avait été condamné. L'erreur venait des témoins, qui croyaient avoir entendu distinctement *Baragnon me tue*, tandis que le malheureux que l'on assassinait appelait son ami à son secours, en criant: *Baragnon*, ON *me tue*. En réparation d'un malheur irréparable, le nom de cet infortuné fut donné à la rue qu'il habitait; une croix fut dressée à côté de sa demeure, et d'autres fondations pieuses furent provoquées par les juges eux-mêmes. Des agens révolutionnaires

se montrèrent assez stupides pour faire disparaître, en changeant le nom de cette rue, les traces de la barbarie de notre ancienne législation, qu'ils avaient tant d'intérêt à conserver, ne fût-ce que pour servir de prétexte à d'odieuses persécutions que nous avons vu se renouveler au même lieu, sous d'autres couleurs.

La même inconséquence avait, selon moi, présidé au changement du nom de la rue de l'*Inquisition*. Les vestiges d'une ancienne porte rappelaient aux Toulousains que l'inquisition, par la malheureuse influence du voisinage de l'Espagne, s'était un moment introduite dans leur ville : ce souvenir, perpétué avec le nom de la rue, était une espèce d'expiation; les inquisiteurs révolutionnaires en firent un monument dérisoire, lorsqu'ils donnèrent le nom de la *Tolérance* à cette même rue, où ils entassaient dans des cachots, en attendant qu'ils les envoyassent au supplice, ceux qui ne partageaient pas leurs opinions inhumaines.

A défaut de ses monumens, cette ville peut citer ses promenades publiques; l'*Esplanade* est la plus belle et la plus fréquentée; les vastes allées qui l'ombragent sont peuplées, dans la

belle saison, de femmes assez généralement remarquables par leur beauté, l'élégance de leur taille, et le bon goût de leur parure.

Le *Cours de Dillon*, situé sur la rive gauche de la Garonne, est la promenade à la mode dans les soirées d'été; la petite bourgeoisie paraît s'y plaire davantage, sur-tout après le coucher du soleil; je ne prétends pas expliquer cette prédilection, en ajoutant que l'*affront fait à la qualité* est plus rare à Toulouse qu'à Montauban; que les *grisettes*, moins jolies que les *dames*, passent pour avoir des mœurs assez faciles; et que les jeunes étudians, en grand nombre dans cette ville, aiment beaucoup la promenade du soir.

Les allées qui commencent au pont de *Montendron*, et longent le canal des deux mers jusqu'à son embouchure dans la Garonne, forment, sur un espace de plus de deux mille toises, une promenade recherchée des voyageurs, pour la variété des sites qu'elle présente. Le bosquet de l'embouchure, et les avenues qui bordent le canal de Brienne jusqu'aux remparts de l'arsenal composent une autre promenade également pittoresque: les Pyrénées se montrent au fond du tableau, et l'on aperçoit les dernières rami-

fications de ces montagnes, qui se terminent à l'extrémité du faubourg nommé *Saint-Michel*.

J'ai parcouru le champ de bataille où, dans la mémorable journée *du* 10 *avril* 1814, vingt-cinq mille Français, sous les ordres du maréchal Soult, disputèrent la victoire, pendant quatorze heures, à une armée de cent mille hommes, Anglais, Portugais et Espagnols, commandés par le duc Wellington. Si le gain d'une bataille doit être assigné à celui qui en retire les avantages, l'armée française, obligée d'évacuer la ville, vingt-quatre heures après la bataille de Toulouse, doit s'avouer vaincue; s'il appartient à celui qui enlève les positions de son ennemi et reste maître du champ de bataille, aucune des deux armées n'a obtenu cet honneur; mais si le nombre des blessés et des morts décide de la victoire, si les succès balancés, dans une lutte si inégale, s'estiment en raison des efforts de courage qu'ils ont dû coûter à l'un des deux partis, la bataille de Toulouse sera inscrite, dans les fastes militaires de la nation française, au nombre des victoires les plus glorieuses. L'affaire a commencé à la pointe du jour par l'incendie de quelques maisons éparses dans la

campagne, et ne s'est terminée qu'à la nuit. Attaqués successivement dans toutes leurs positions par des forces infiniment supérieures à celles qu'ils pouvaient opposer, les Français se maintinrent partout, et sur quelques points prirent l'offensive avec tant de valeur et d'audace, que l'ennemi eût été forcé à la retraite, si QUATRE régimens de cavalerie, que multipliait cependant l'habileté du général qui les commandait,* avaient pu suffire pour déterminer le mouvement rétrograde de l'armée anglaise. On s'étonnera moins des prodiges de nos soldats dans cette journée mémorable, en se rappelant qu'ils avaient pour chef le vainqueur d'*Oporto*, les généraux Drouet, Reille, Soult, Clausel, Harispe, Gazan et Berton. Les Français perdirent trois mille hommes dans cette journée, où l'ennemi évalua lui-même la sienne à six mille morts et douze mille blessés.

Je suis loin d'adopter une opinion que des espérances cruellement déçues ont sans doute accréditée; j'entends dire journellement que si les divisions aux ordres du maréchal Suchet eussent marché sur Toulouse et se fussent jointes

* Le général Soult, frère du maréchal.

à la petite armée du maréchal Soult, une victoire décisive eût été, pour l'armée francaise, la récompense d'une aussi glorieuse journée. Pour ôter tout fondement à ce reproche, il suft de savoir que les troupes sous les ordres du duc d'Albufera, réduites à moins de vingt mille hommes, et ayant en face une armée espagnole, se trouvaient alors à plus de soixante lieues de Toulouse, sur l'extrême frontière; que le duc de Dalmatie n'avait pas réclamé l'intervention du maréchal Suchet, et que ce dernier ne fut prévenu de la bataille que la surveille du jour où elle a été livrée.

Du haut des remparts et des monumens publics, les habitans de Toulouse purent assister aux manœuvres et suivre les mouvemens des deux armées : les étudians en droit et en médecine se distinguèrent par leur zèle à travailler aux redoutes et aux têtes de pont; plusieurs périrent sur le champ de bataille, où ils allaient relever les blessés, en partageant leur péril : des femmes (je ne dirai pas à quelle classe de la société le plus grand nombre appartenait) couraient de rang en rang, sous la mitraille ennemie, portant des rafraîchissemens et des secours aux

soldats, déchirant leurs propres vêtemens pour étancher leur sang, et couvrir leurs blessures. La garde nationale de Toulouse s'acquitta de tous ses devoirs dans cette grande journée, en maintenant l'ordre au sein d'une cité où s'agitaient les passions les plus funestes, au milieu des horreurs de la guerre. Je me prive du plaisir de citer des traits d'héroïsme, de dévouement et de générosité, auxquels je ne pourrais payer le tribut d'admiration qu'ils méritent qu'en les mettant en opposition avec des faits d'une autre nature, sur lesquels un Français doit jeter, d'une main pudique, le manteau du patriarche.



N° XXVIII. — 24 *janvier* 1818.

BIEN ET MAL.

En combien de façons, hélas!
Le genre humain se fait à soi-même la guerre.

LA FONTAINE, *Voyage en Limousin.*

« JE ne me fâche pas du portrait que vous faites de moi (me disait mon vieil abbé, à qui je montrais mon dernier Discours avant de l'envoyer à Paris); la forme du corps, les préjugés de l'esprit ne sont rien au terme où je suis parvenu, et vers lequel vous vous acheminez à grands pas, soit dit sans vous déplaire : un vieillard a cela d'heureux, qu'on ne peut plus médire que de son cœur; mais aussi, malheur à l'homme à cheveux blancs que peut atteindre le reproche de méchanceté! c'est incontestablement de toutes les créatures humaines la plus odieuse; cela se démontre aussi clairement qu'une proposition de mathématiques. Toute mauvaise action est un mau-

vais calcul : rien ne calcule plus mal que la passion ; les passions sont le partage de la jeunesse ; donc le vice ne peut trouver d'excuse que dans l'âge des passions : le bonheur, qui se présente sous vingt formes différentes aux yeux d'un jeune homme, peut l'égarer à sa poursuite : son imagination et ses sens, qui ne lui montrent que des plaisirs, ont sans cesse à lutter contre le devoir, qui lui impose des privations ; mais un vieillard qui touche aux bornes de sa carrière, qu'aucune illusion ne saurait tromper, qu'aucune espérance ne peut séduire, qui ne vit plus que dans ceux qui doivent lui survivre, en un mot, qui n'a plus d'intérêts personnels à défendre de ce côté du tombeau ; un vieillard, dis-je, est un monstre dans toute la force du mot, si l'idée d'une mauvaise action, dont il ne saurait recueillir que la honte, peut encore entrer dans son cœur. — Je suis entièrement de votre avis, lui répondis-je, et j'en tire une conséquence bien peu favorable à l'époque où nous vivons. Ce n'est point l'envie de soutenir un paradoxe, mais bien le résultat de mes observations, qui me porte à poser comme une règle (dans les exceptions de laquelle je me hâte de vous placer), que cette espèce de mons-

tres caducs est malheureusement trop commune de nos jours : ma consolation est de croire qu'elle est soumise à la loi générale, et qu'elle ne laissera pas de postérité. Je tiens registre à deux colonnes des bonnes et des mauvaises actions publiques qui se sont faites en France depuis mon retour, et, je rougis de le dire, les barbes grises n'y figurent qu'en très-petit nombre du bon côté. — Cela ne m'étonne pas, la France est encore pleine de vieux jansénistes. »

Je vis le moment où ce mot de *janséniste* (qui produit sur la cervelle du bon abbé le même effet que celui de *chevalier errant* sur la raison de Don Quichotte) allait faire déraisonner complètement un homme éminemment sage sur tout autre point : cette fois, j'en fus quitte pour la peur ; il continua très-sensément.

« J'attends à déjeûner un de mes neveux, jouvenceau de votre âge à peu près ; vous l'inscrirez, j'en suis sûr, en lettres rouges dans votre calendrier, quand je vous l'aurai fait connaître, et quelques mots suffiront pour cela. Au commencement de notre révolution, deux de ses frères et plusieurs de ses amis, dont il ne partageait pas les opinions politiques, émigrèrent après s'être

brouillés ouvertement avec lui; le malheur ne tarda pas à les atteindre sur la terre étrangère où ils s'étaient réfugiés : ce fut le moment d'une réconciliation dont mon neveu fit bien noblement les avances ; il était riche et garçon; renonçant pour toujours au mariage, il consacra, pendant vingt-cinq ans, sa fortune à secourir, au péril de sa vie, ses amis et ses parens exilés, en faveur desquels il avait ouvert chez lui une caisse où il versait annuellement les deux tiers de ses revenus. La fortune, en un tour de roue (qu'elle mit un quart de siècle à achever), a replacé la France où elle l'avait prise ; cette nouvelle évolution ne s'est pas opérée sans une forte secousse en sens contraire, dont le résultat devait être de rendre quelques enfans à la patrie, et d'en rejeter quelques autres sur la terre de l'exil : mon neveu Bertrand rouvrit sa caisse, qu'il avait fermée pendant cent jours, et se déclara une seconde fois banquier de l'infortune : ses fonds ne sont malheureusement pas assez considérables pour faire honneur à toutes les traites qu'elle pourrait tirer sur lui, mais il s'occupe en ce moment de grossir ses capitaux, en augmentant le nombre de ses co-associés. »

L'abbé parlait encore, lorsque le neveu Bertrand arriva, et confirma, par des discours pleins de la plus douce philosophie, du patriotisme le plus sage et de la vertu la plus modeste, l'éloge bien rare que l'on venait d'en faire. M. Bertrand G... avait amené avec lui un jeune homme dont le nom seul, dans cette ville de Toulouse, suffisait pour attirer mon attention. Je l'entendis nommer *Duvoisin-Calas*.

Pendant le déjeûner, j'appris que ce jeune homme, aussi recommandable par ses talens que par les malheurs de sa famille, était le petit-fils de l'infortuné Calas, et que le produit de son travail était destiné à soutenir une mère, très-avancée en âge, dernière fille vivante d'un homme dont le portrait devrait être placé dans la salle d'audience de tous les tribunaux criminels. M. Calas, en me remettant un exemplaire des *stances élégiaques* qu'il a composées *sur la mort de la princesse Charlotte d'Angleterre*, crut devoir me faire observer que, protestant et rejeton d'une famille dont les malheurs ont été spécialement honorés de l'intérêt de la maison régnante d'Angleterre, il n'avait cru manquer en rien à sa qualité de Français en payant ce tribut poé-

tique à la cendre d'une jeune princesse digne, par ses vertus et ses qualités, de l'estime et des regrets des honnêtes gens de toutes les nations. On trouve dans quelques strophes du mouvement et de la chaleur.

M. Duvoisin-Calas partait le lendemain pour Paris, j'ai cru pouvoir lui faire espérer que ses talens y trouveraient un honorable emploi.

Mon vieux jésuite, auprès de qui j'ai recueilli, sur tout ce qui a rapport à l'histoire littéraire de ce pays, des lumières dont je saurai profiter dans mon prochain Discours, n'a pu m'être d'aucune utilité dans l'examen des mœurs sociales, auxquelles il est étranger depuis si long-tems. Je me trouve réduit, dans cette ville, où je ne connais personne, à mes seules observations; c'est une raison pour moi de les exposer avec réserve; je parle avec plus de confiance quand je puis m'aider de l'expérience locale de quelque ancien de la contrée.

J'ai déjà dit que l'amour des distinctions était le trait le plus caractéristique de la physionomie des habitans de Toulouse; cette vanité native, d'où peut-être découlent tous les défauts qu'on leur reproche, est aussi la source des qualités qui

les distinguent. Les Toulousains sont, en général, polis, affables, affectueux même, et ce n'est pas dans les simples relations de société que l'on peut découvrir en eux un fond d'égoïsme, caché sous les dehors de la plus aimable bienveillance. Je n'ai remarqué chez aucun peuple une plus grande aptitude aux lettres et aux sciences, un esprit plus prompt, une imagination plus facile à exalter : on aurait beaucoup de peine à concilier ces dispositions d'un naturel ardent et passionné, avec un caractère souple jusqu'à la faiblesse, si l'on ne découvrait le principe de cette inconséquence dans le ressort de l'ambition, qui seul met en mouvement toutes les facultés des hommes de ce pays : capables des efforts les plus violens aussi long-tems que ce mobile détermine et soutient leur action, ils s'affaissent pour ainsi dire sur eux-mêmes, et n'ont plus la moindre énergie du moment qu'il s'arrête.

La beauté déroge ici moins fréquemment que partout ailleurs ; c'est dans les classes élevées que se trouvent les femmes les plus belles ; je voudrais pouvoir ajouter qu'à d'autres égards elles conservent tous leurs avantages, mais *je suis juste, et ne suis pas galant*. Je dirai donc que

la bonne compagnie, où se trouvent tous les élémens qui la constituent ailleurs, la beauté, l'esprit et les talens, est trop souvent, à Toulouse, le rendez-vous des prétentions et de l'ennui; que les femmes y manquent d'abandon et de gaîté; qu'elles y sont, plus que partout ailleurs, tourmentées de petites passions haineuses qui les isolent jusque dans leur réunion. On ne sait pas tout ce qu'une marchande de modes de Paris qui expédie à Mme de N*** une toque d'un goût nouveau que n'ont point encore reçue Mmes de L...., de B...., de R...., amasse de charbons ardens sur la tête de celle qui se montrera la première avec cette coiffure élégante au cercle de Mme la baronne de C.... On cite ici des haines de famille aussi vigoureuses que celle des *Montaigu* pour les *Capulets*, qui n'ont pas eu de fondement plus solide.

Dans les classes inférieures, les mœurs, avec plus de facilité, ont moins de bienséance; à population égale, aucune autre ville de France ne compte un aussi grand nombre de filles publiques. La paresse se fait une ressource des vices qu'elle engendre.

L'amour du luxe et des amusemens publics,

quelque violent qu'il soit dans cette ville, y lutte avec désavantage contre l'esprit d'économie, qu'on peut appeler l'industrie des gens paresseux. Cette qualité, très-commune parmi les habitans de Toulouse, y dégénère facilement en avarice, et trouve le moyen, à l'aide des sacrifices qu'elle commande dans l'intérieur des familles, de s'allier, avec une sorte d'ostentation, dans les habitudes extérieures, dont la vanité se contente plus facilement que le plaisir.

Toulouse est la première ville du monde pour les processions, et l'on peut, en ce genre de cérémonies, offrir, pour modèle à l'univers, la procession du lundi de Pâques, où les quatre confréries de pénitens *noirs, gris, bleus* et *blancs* figurent en première ligne, et dont le développement sur l'esplanade est, à ce qu'on assure, d'un effet merveilleux : on y promène, m'a-t-on dit, les précieuses reliques de quelques saints qui se sont miraculeusement conservées pendant huit ou dix siècles dans les caveaux de l'église de Saint-Saturnin, que l'on dit être bâtie sur un lac.

Quel que soit mon goût pour ces solennités, je pardonne néanmoins de grand cœur à la révolu-

tion d'avoir aboli la procession des *quarante cadavres*, établie à Toulouse en commémoration du supplice de quatre mille *igounaous* (*huguenots*),* qui furent précipités, du haut de la porte *Matabian*, dans les fossés de la place. Je ne regrette même pas celle du *grand Suisse d'osier*, que l'on promenait jadis à Paris, et que l'on finissait par brûler en réparation de l'outrage fait à la madone de la rue aux Ours ; en tout, je ne vois pas très-clairement quel bien peut résulter pour

* On a nié insolemment ce fait dans quelques journaux ; je le prouve par l'extrait suivant des *Annales de la ville de Toulouse*, tome III, page 515, édition in-4°, chez Duchêne, rue Saint-Jacques, année 1772 :

« De tous les maux que l'on avait faits jusqu'alors, l'arrêt du parlement de Toulouse (du 20 août 1562) était le plus grand et le plus irremédiable ; appuyé de ce jugement, il n'était point de cœur vindicatif qui n'assouvît sa haine. *Trois ou quatre mille citoyens* avaient péri dans la sédition élevée à Toulouse. On institua, en mémoire du triomphe des catholiques, une procession qui, depuis, se célèbre encore chaque année à Toulouse, le 10 mars. Le chancelier de Lhôpital cassa l'arrêt qui ordonnait de perpétuer le souvenir d'un des plus déplorables évènemens dont le faux zèle de religion eût encore été cause ; mais la dévotion du peuple l'a emporté sur la sanction patriotique du sage Lhôpital. »

un peuple de perpétuer des souvenirs déshonorans. La vertu comme l'intérêt des fils est d'oublier les crimes et les sottises des pères ; les célébrer, c'est s'en rendre complice.

Je regrette que le tems qui me reste à passer à Toulouse ne me conduise pas jusqu'à l'époque des *fenetras* (ou fêtes patronales des divers faubourgs). Les plus renommées sont celles de l'*Esplanade*, de *saint Cyprien* et des boulevarts de ce nom, depuis la grille *Muret* jusqu'à la *Patte-d'Oie*. Ces fêtes ont lieu tous les dimanches depuis le jour des Cendres jusqu'à Pâques, et l'on y déploie, comme à *Longchamp*, un grand luxe de chevaux et d'équipages.

C'est dans un but tout contraire que je dirai quelques mots (et seulement à l'acquit de ma conscience d'historien moral) de ces *verdets* qui se chargèrent, pendant quelques mois de 1815, de la police de cette ville. Sans m'arrêter aux indignités de toute espèce que les honnêtes gens eurent à souffrir de cette autre espèce de jacobins, je citerai un fait malheureusement trop connu, dont la honte et l'horreur semblent appartenir aux affreuses journées de septembre. On voit déjà que je veux parler de l'assassinat

du général Ramel. Je ne suis, en ce moment, que l'organe de vingt témoins oculaires.

Le général Ramel voulait que les *verdets* fussent désarmés et incorporés dans la garde nationale ou dans la ligne, à leur choix. On savait qu'il avait écrit au ministre pour faire dissoudre ces dangereuses compagnies. Dès l'avant-veille de l'horrible catastrophe, des cris de rage s'étaient fait entendre jusque sous les fenêtres de son logement : M. de Maralet, maire de Toulouse, également en proie à la haine honorable de ce ramas de factieux, se voit contraint à fuir. Le général connaît toute l'étendue de ses devoirs; il demeure. Le 15 du mois d'août, un repas est préparé dans l'ancien couvent des Minimes pour une de ces bandes, composée d'environ soixante hommes. Le général se met à table à six heures et demie, au retour d'une procession solennelle à laquelle il avait assisté; il reçoit une lettre anonyme, datée de *Saint-Gaudens*, où l'on vante, avec une sorte d'ironie dont il est frappé, *ses travaux, son zèle pour le service du Roi, et la récompense qu'il va bientôt en recevoir*. Cet avertissement effraya les amis du général Ramel, qui le pressèrent en vain de

se dérober à la fureur de ses lâches ennemis. Il achevait de dîner lorsque des hurlemens annoncèrent l'approche des assassins. Le général, aussi grand, aussi malheureux dans cette circonstance que le fut jadis l'amiral Coligny, fait ouvrir la porte de son hôtel et se présente à ces forcenés : « *Voici Ramel*, leur dit-il avec calme, *retirez-vous, séditieux, je vous l'ordonne au nom du Roi qui m'a confié.....* » Il parlait encore, lorsqu'il fut frappé d'une balle qui le renversa auprès du factionnaire, qui périt lui-même en cherchant à le défendre.

On parvient à transporter le général, horriblement blessé, dans une chambre de la maison, où l'on se hâte de lui procurer des secours : deux heures s'écoulent; il était dans son lit, assisté par des médecins et par un ministre du culte. Le premier appareil avait été mis à sa blessure : tout-à-coup les portes sont enfoncées, des cannibales, armés de coutelas, se précipitent dans la chambre, se jettent sur leur victime, qu'ils déchirent et dont ils se disputent les membres palpitans...... Le général Ramel expire en prononçant les noms sacrés que ses bourreaux ne craignent pas d'invoquer dans leur

exécrable délire........ Qu'on rapproche, par la pensée, cette scène épouvantable, de celles dont nous avons gémi à une autre époque, et l'on y reconnaîtra, sous des masques différens, sous des noms également chers au cœur des Français, les mêmes hommes, les mêmes instrumens des passions féroces qu'enfante l'esprit de parti, et contre les excès duquel la France n'a désormais d'autre garantie que la force invincible d'un régime constitutionnel.

L'école de droit, composée de huit ou neuf cents étudians, est une petite république dont les membres sont moins souvent rassemblés sur les bancs de l'école que sur ceux du théâtre; c'est là que se traitent les objets les plus importans; les parties de plaisir, les querelles d'opinion, les intrigues amoureuses et les affaires d'honneur qui en sont trop souvent la suite : c'est là qu'on délibère sur l'admission ou le rejet d'une débutante, qu'on se décide sur le choix d'un nouveau café, sur l'abandon d'une ancienne salle de billard. Les élèves de chaque département nomment leurs députés; on entend des orateurs pour et contre, et l'on vote à haute et intelligible voix depuis qu'on a reconnu les

inconvéniens du scrutin secret. Dans ces séances un peu tumultueuses, les questions de droit sont rarement agitées, et, s'il faut en croire l'abbé Saturin, ce n'est pas tout-à-fait la faute des élèves : à l'entendre, les professeurs ont en général plus de prétentions que de savoir; j'ai su qu'il fallait du moins excepter M. *Rufat*, pour le droit romain, et M. *Furgole* pour le droit français. Ce dernier, vieillard vénérable, est fils du célèbre Furgole, qui fut honoré de l'estime particulière du chancelier d'Aguesseau, et qui ne s'est pas moins illustré par ses *Traités des Donations et des Testamens* que le fameux Pothier d'Orléans par son *Traité des Contrats* et par ses *Pandectes*.

J'ai jeté un coup-d'œil sur l'ensemble de la société toulousaine, il me reste à parler, avec quelques détails, des personnages distingués qui ont honoré et qui honorent encore cette cité célèbre.



N° XXIX. — 12 *février* 1818.

LA CITÉ PALLADIENNE.

Une censure utile a quelquefois l'apparence de la malignité.

N.

Mon hôtesse du *Grand Soleil* n'est, sous aucun rapport, une femme ordinaire; d'abord il n'est pas très-commun d'attendre de pied ferme son dix-septième lustre, et, loin d'avoir à se plaindre des ravages du tems, de s'enrichir, à ses dépens, chaque année, d'un surcroît d'embonpoint qui suffirait à deux chanoines de la plus belle venue; mais ce qui est beaucoup moins commun encore, c'est une réputation octogénaire de probité, d'honnêteté, de soins infatigables, que l'on peut apprécier par le surnom de *mère des voyageurs*, sous lequel madame Daumont est connue dans ce pays à vingt lieues à la ronde. C'est une chose prodigieuse que sa mémoire; non-seulement elle n'a pas oublié le

nom d'un seul des personnages un peu marquans qui ont logé chez elle depuis 1750, mais elle est femme à vous dire la chambre que chaque voyageur occupait, le jour de son arrivée, celui de son départ, l'objet, le but ou même le prétexte de son voyage.

Madame Daumont, dont je suis peut-être la plus vieille connaissance encore vivante, vient me faire une petite visite tous les matins, et sa conversation, fertile en anecdotes, est un plaisir que je me procure le plus souvent possible. Au nombre des empereurs, des rois, des princes, des illustres personnages de toute espèce qu'elle a vu passer, et qui se sont arrêtés au *Grand Soleil*, elle cite de préférence l'empereur Joseph II, auquel il n'a manqué, pour être un grand homme, qu'une ambition plus faible ou une volonté plus forte. Je ne répondrais pas qu'il n'y eût dans le souvenir qu'elle en conserve, dans l'opinion de supériorité qu'elle s'en est faite, quelque chose de cette admiration que madame de Sévigné témoignait pour Louis XIV après avoir dansé avec lui; d'où je ne prétends cependant pas insinuer que Joseph II ait dansé avec la mère Daumont; je connais trop bien les convenances germaniques.

La mode n'a rien changé depuis quarante ans à la toilette de madame Daumont, et l'âge n'a pas même affaibli le goût passionné qu'elle a pour le spectacle : on n'a pas osé m'assurer qu'elle y ait manqué plus de vingt fois dans le cours d'un demi-siècle, et telle est l'habitude qu'on a prise de la voir dans la salle à la place qu'elle y occupe de tems immémorial, que son absence y fait événement et nuit à la représentation, dont on dirait qu'elle fait partie; son privilége, comme spectateur, est si généralement reconnu, qu'un jour où la cabale des étudians défendait l'entrée de la salle de spectacle aux dames de Toulouse, la consigne fut levée en faveur de madame Daumont, qui fut, seule de son sexe, admise à cette orageuse représentation.

Nous causions de l'empereur Joseph dans la chambre même qu'il a occupée au *Grand Soleil*, sous le nom du comte de *Falkenstein*, lorsqu'un bruit extraordinaire, qui se faisait entendre dans la cour de l'hôtel, attira notre attention. La foule se pressait autour d'une berline qui venait d'y entrer; un homme en descendait aux acclamations de la multitude : c'était *Talma*. Ce grand acteur arrivait à Toulouse, où il était impatiemment attendu, et les

habitans de la *cité palladienne*, justes appréciateurs du plus beau talent qui ait encore honoré la scène française, s'empressaient de lui témoigner, par anticipation, le plaisir que leur causait sa présence. Installé dans son appartement, au rez-de-chaussée, il y reçut plusieurs députations de la jeunesse toulousaine, avec lesquelles il se concerta sur le choix des ouvrages et sur le nombre des représentations qu'il se proposait de donner dans cette ville pendant le séjour limité qu'il devait y faire.

C'est comme observation de mœurs et de caractère que je crois devoir faire mention de l'enthousiasme que ce célèbre tragédien a excité dans les villes du Midi de la France, et principalement à Toulouse. La salle, ouverte à sept heures du matin, était pleine avant midi; les affaires étaient suspendues; les commis quittaient leurs bureaux; les clercs désertaient leurs études; on servait à dîner dans les loges, et l'on y faisait de la musique jusqu'à l'heure de la représentation; le désir ou plutôt la fureur d'y assister était telle, qu'il suffisait à une partie des spectateurs de se trouver dans la salle, fussent-ils placés de manière à ne rien voir et même à ne rien entendre. Indépendamment des

trois rangs de gradins qu'on avait élevés des deux côtés du théâtre, et qui interceptaient le passage des coulisses, encombrées de monde, on avait pratiqué une grande quantité d'ouvertures dans la toile du fond, où les curieux encadraient leurs têtes comme le *Cassandre* du *Tableau parlant* : il fallait tout le talent de l'acteur pour soutenir l'illusion tragique sur une scène aussi comiquement disposée.

Des quatre tragédies que Talma a jouées à Toulouse, *Manlius*, *Coriolan*, *Hamlet* et *Britannicus*, c'est cette dernière, la *pièce des connaisseurs*, qui a produit les transports les plus unanimes. Cette preuve de l'excellent goût des Toulousains est d'autant plus remarquable que les beautés sévères de ce chef-d'œuvre sont de nature à frapper moins vivement qu'aucune autre le vulgaire des spectateurs.

Puisque j'ai commencé à parler de théâtre, j'achèverai, en peu de mots, ce que j'ai à dire sur celui de Toulouse. La salle, située sur la place du Capitole, à l'entrée de la rue de la *Pomme*, n'a point de façade extérieure, et, comme monument, ne mérite aucune mention. On en bâtit une autre dans l'enceinte même du

Capitole. A l'exception de *Pontheuil*, de *Berthault* et d'une jeune élève du Conservatoire, aussi remarquable par sa jolie voix que par sa jolie figure, les acteurs dans la comédie et dans l'opéra sont, en général, au-dessous du médiocre. Aucune ville de France cependant ne mériterait mieux un bon spectacle : le théâtre est la passion des Toulousains; ils y portent un goût éclairé qui en éloigne le mélodrame, la farce, et même le vaudeville, que l'on réserve pour les représentations extraordinaires. C'est là que se sont formés plusieurs des comédiens qui ont brillé et qui brillent encore sur la scène française. Un des hommes qui ont le mieux étudié et qui professent avec le plus de succès l'art théâtral, *Baptiste* aîné, a débuté sur le théâtre de Toulouse au sortir de l'enfance. Je ne crois cependant pas qu'il soit né dans cette ville.

Avant de faire connaître les hommes qui cultivent ici avec le plus d'éclat les sciences, les arts et les lettres, je dois dire un mot des établissemens publics qui leur sont consacrés.

L'Académie des sciences et inscriptions, rétablie en 1807; celle des *jeux floraux* (dont je parlerai ailleurs avec quelques détails); la société d'agriculture, celle de médecine et de chirurgie,

donnent à l'esprit des habitans une impulsion qui tournerait plus rapidement au profit des connaissances humaines, si d'aussi nobles efforts ne se trouvaient fréquemment en opposition avec les préjugés superstitieux et les erreurs fanatiques dont le caractère national n'est pas encore affranchi.

On s'occupe principalement, à Toulouse, des diverses branches de l'histoire naturelle, des mathématiques, de la physique et de la chimie. Un seul membre de l'Académie des sciences, M. *du Mège*, y soutient l'étude de l'antiquité; ses voyages nombreux et ses recherches ont fait connaître l'ancien état de la contrée et celui de presque toute la chaîne des Pyrénées. L'histoire naturelle proprement dite a dans M. *Picot de la Peyrouse* un digne et savant interprète.

J'ai visité les deux *bibliothèques publiques;* la collection des soixante mille volumes dont elles se composent est précieuse et bien choisie. Dans la bibliothèque dite du *Collége*, on conserve un Eschyle qui a appartenu à Racine, et sur la marge duquel on trouve quelques notes écrites de sa main.

Le *Musée*, établi dans l'ancienne église des Augustins, est un établissement superbe, où l'on

compte près de trois cents tableaux des trois grandes écoles italienne, flamande et française; il est ouvert tous les dimanches, et devient ce jour-là un lieu de réunion pour la partie la plus brillante de la société. On y forme, en ce moment, une galerie d'antiquités, presque toutes découvertes aux environs de Toulouse ou dans les diverses parties du département de la Haute-Garonne, par les soins infatigables de M. du Mège : on y voit déjà rangés avec beaucoup d'ordre, dans une galerie qui n'a pas moins de trois cents pieds de développement, quantité d'autels votifs, gaulois et romains; de pierres sépulcrales, de colonnes milliaires, d'urnes et de fragmens de toute espèce.

La ville entretient à ses frais une *école spéciale* des sciences et des arts, où l'on professe la physique expérimentale, la chimie, et l'histoire naturelle. J'ai appris avec étonnement que dans une ville qui possède un magnifique observatoire, pourvu des meilleurs instrumens, la science astronomique n'avait point de professeur.

L'*école des arts*, qui se subdivise en cinq classes (*principes du dessin*, *ronde bosse*, *modèle vivant*, *sculpture*, *peinture* et *architecture*), ne compte pas moins de trois cents élèves; elle est jointe

au Musée, en sorte que les disciples peuvent faire, d'après les beaux morceaux d'étude qu'on y conserve, l'application des principes de leurs maîtres, pour la plupart non moins distingués par leur talent que par le désintéressement, dont ils ont fait preuve dans les tems les plus difficiles.

Un général habile dirige l'*école d'artillerie;* le polygone est vaste; l'arsenal occupe un espace immense entre les remparts et des rues à peu près désertes.

Le *jardin botanique*, où l'on entre par un beau portique formé par six colonnes de marbre, est très-vaste et contient la collection complète des plantes pyrénéennes. C'est à la munificence du corps municipal et aux soins éclairés de M. de Caraman que cette ville est redevable du premier jardin botanique qu'elle ait possédé : le dépôt déjà considérable des plantes qu'on y cultivait a été transporté dans un jardin plus vaste, situé sur l'esplanade, en face d'une promenade appelée le *Petit-Rond;* les découvertes de quelques académiciens, et principalement celles de M. Picot la Peyrouse, correspondant de l'Institut, en ont fait un des établissemens les plus utiles et les plus remarquables du royaume.

Il existe deux journaux à Toulouse, l'*Ami du*

Roi et le *Journal politique*. J'ai pu me former une idée de l'esprit dans lequel le premier de ces journaux est rédigé, d'après la défense d'un des assassins du général Ramel, mis en jugement à Pau. Ce n'est pas seulement par le mérite de la rédaction, par le choix et l'importance des nouvelles, mais par une sage impartialité, (plus difficile et par conséquent plus honorable à Toulouse que partout ailleurs) et par un ton de critique avoué par la raison et le goût, que le *Journal politique* s'est placé dans l'opinion fort au-dessus de l'*Ami du Roi*, qui ne se montre pas toujours fidèle à son titre.

J'ai malheureusement peu de chose à dire de l'industrie manufacturière et du commerce de cette ville, et même du département dont elle est le chef-lieu. Avant la révolution, il n'existait à Toulouse aucune espèce d'industrie. L'immense ressort du parlement et le siège des plus fameuses écoles y attiraient un grand nombre de plaideurs et d'étudians, dont le séjour dans cette ville offrait aux habitans, sinon une source de richesses, du moins des moyens d'existence. La destruction du parlement, celle des écoles, et la nécessité, plus forte encore que la paresse et l'habitude, forcèrent les Toulousains à se

créer de nouvelles ressources. Quoique bien faible encore, le commerce, depuis la révolution, a pris quelque accroissement; plusieurs manufactures se sont établies à Toulouse ou dans les environs : c'est à M. Boyer-Fonfrède (dont la superbe filature a été consumée au mois de juin 1814 par l'incendie du fameux moulin du Basacle) que Toulouse est redevable des premiers efforts qui aient eu pour objet le développement de son industrie commerciale. On ne conçoit pas que les progrès en soient aussi peu rapides, quand on observe la situation de cette ville, et que l'on réfléchit aux nombreux avantages que présente au commerce le canal du Languedoc (chef-d'œuvre de l'industrie humaine), qui met en communication les deux mers.

Après tout ce qui a été écrit sur le canal des deux mers, je n'ajouterais rien à l'éloge d'une aussi magnifique entreprise en rendant compte d'un voyage que j'ai fait sur ses bords. Je me contenterai de regretter, avec Vauban, de n'y pas trouver la statue de Riquet, à qui l'on doit ce grand ouvrage, et d'en énumérer tous les avantages en citant quelques lignes de l'*Histoire philosophique* de l'abbé Raynal.

« Un canal, préférable au *Pactole*, verse les

richesses des plus belles des provinces de France dans les deux mers, et les trésors des deux mers dans les plus belles provinces. Elle peut transporter toutes ses productions de l'Océan à la Méditerranée, sans passer sous le canon menaçant de Gibraltar. Aucun peuple navigateur n'a joui d'une communication si prompte et si facile entre ses ports par ses terres, et entre ses terres par ses ports. »

L'exécution d'une semblable entreprise ne pouvait être plus poétiquement célébrée que par ces vers du grand Corneille :

La Garonne et l'Atax, dans leurs grottes profondes,
Soupiraient de tout tems pour voir unir leurs ondes,
Et faire ainsi couler par un heureux penchant
Les trésors de l'aurore aux rives du couchant.
Mais à des vœux si doux, à des flammes si belles,
La nature, attachée à ses lois éternelles,
Pour obstacle invincible opposait fièrement
Des monts et des rochers l'affreux enchaînement.
France, ton grand roi parle, et les rochers se fendent,
La terre ouvre son sein, les plus hauts monts descendent,
Tout cède, et l'eau, qui suit les passages ouverts,
Le fait voir tout-puissant sur la terre et les mers.

Une visite que je me proposais de faire au parent d'un homme célèbre, avec lequel j'avais été intimement lié pendant mon séjour aux Indes

orientales, avait été la première occasion de ce voyage. Je savais que M. de Raymond, frère du célèbre partisan indien auquel l'auteur de la tragédie de *Tipoo-Saëb* fait jouer dans sa pièce un rôle si honorable pour la nation française; je savais, dis-je, que M. Raymond habitait une petite campagne sur le bord du canal, entre Toulouse et Castelnaudary, et je ne voulais pas me refuser le plaisir de connaître la famille d'un homme dont la gloire, exhumée des régions lointaines où elle est ensevelie, révélerait peut-être à l'Europe un crime qui l'étonnerait encore.

J'ai vu M. de Raymond; nous avons parlé du *nabab français* (c'est ainsi que l'on appelait son frère dans les Indes). Je suis vieux; j'aime à raconter, et je suis sûr que l'histoire du brave Raymond intéresserait vivement mes lecteurs, mais elle excéderait les bornes que je dois mettre à ce Discours; d'ailleurs, j'ai une visite à faire, dans le département de l'Aveyron, à un autre de mes vieux camarades des bords du Gange, et je prévois que nous passerons en revue des souvenirs parmi lesquels le nabab ne sera pas oublié. Je me borne, pour le moment, à cette seule remarque que les trois

grands partisans français, dans les Indes, *Lallé*, *Loustanau* et *Raymond*, sont nés dans les provinces du midi de la France. Ce dernier, général des troupes du souba de Décan, est mort à Hyderhabad avec une fortune considérable, dont ses assassins ont probablement hérité; mais, à défaut de ses biens, il a légué du moins ses vertus et ses talens à sa famille. Le fils de M. Raymond, de Toulouse, en ce moment lieutenant d'artillerie, sert avec beaucoup de distinction dans une arme où son oncle, sans rival en Asie, n'avait même en Europe qu'un très-petit nombre de rivaux.



N° XXX. — 28 *février* 1818.

CLÉMENCE ISAURE,

ET SES PLUS CÉLÈBRES COMPATRIOTES.

Hoc agite, ô Juvenes! circumspicit et stimulat vos,
Materiamque sibi ducis indulgentia quærit.

JUV., sat. 7.

Courage, jeunes poètes, elle vous voit, vous excite, et n'attend qu'un prétexte pour vous récompenser.

« COMMENT se fait-il (disais-je à l'abbé Saturin un jour de la semaine dernière qu'il me faisait l'énumération des hommes célèbres auxquels la ville de Toulouse doit sa véritable gloire); comment se fait-il qu'en tout pays on connaisse dans ses moindres détails l'histoire des grands scélérats qui ont été les fléaux de la contrée où ils ont pris naissance, et que ceux qui l'ont honorée par de grandes vertus, par d'éclatans services,

n'y soient le plus souvent connus que par leurs bienfaits ? — C'est que la peur a plus de mémoire que la reconnaissance, me répondit-il; pour peu qu'on souffre, on remonte à la source de son mal ; mais on jouit du bien sans s'occuper de savoir à qui on le doit. — Sans nous écarter du sujet qui nous occupe en ce moment, n'est-il pas inconcevable que l'on mette encore, en question, même à Toulouse, l'existence de cette *Clémence Isaure* à qui votre ville et redevable de la plus noble institution qui ait jamais été fondée en l'honneur des lettres ? — Cette honteuse contestation est enfin terminée, grâce aux recherches d'un des plus savans archéologues de l'Europe, compatriote de Clémence Isaure, et qui pourtant n'est pas membre de l'Académie des jeux floraux. M. du Mège, ingénieur militaire, a découvert deux manuscrits précieux qui ne laissent plus le moindre doute sur un fait contesté jusque là par le corps de ville, mû par le misérable intérêt de la prééminence qu'il a toujours voulu s'arroger dans la solennité des jeux floraux. M. du Mège a prouvé, par le premier de ces manuscrits, qu'en 1496 Clémence distribuait des prix aux poètes ; et par

le second, qu'elle cultivait elle-même avec beaucoup de succès la poésie en langue vulgaire. Je vais plus loin, et bien que ce savant n'ait pas regardé comme assez authentique une vieille tradition que j'ai recueillie sur la vie privée de cette femme célèbre, je ne vous la livre pas moins avec la même confiance que je l'ai reçue de mon père, sans entrer dans l'examen de tous les témoignages dont il l'appuyait.

» Clémence, fille de Ludovic Isaure, naquit en 1464, dans le manoir paternel, aux environs de Toulouse; elle n'avait que cinq ans lorsque son père, entraîné dans des guerres lointaines, l'abandonna aux soins d'une mère plus dévote que sage, s'il faut en croire les *sirventes* * du tems; celle-ci voua sa fille à la vierge, dans un pélerinage qu'elle avait entrepris par un motif tout-à-fait différent.

» La jeune Isaure, croissant en esprit, en grâce, en beauté, approchait de l'âge où elle pourrait apprécier toute l'étendue des engagemens que l'on avait contractés pour elle. Un goût inné pour la musique, la poésie et les fleurs,

* Poésies satiriques des troubadours.

présageait son ame tendre, contre laquelle une mère expérimentée se mit de bonne heure en garde. Dans la solitude où elle était confinée, Clémence ne connaissait d'autres plaisirs que celui de cultiver ses fleurs dans un jardin fermé de hautes murailles. Un jour qu'elle venait remplir son arrosoir à une fontaine enjolivée de coquillages, à l'extrémité du jardin, elle entendit avec une douce surprise les sons d'une harpe auxquels se mêlaient des accens plus doux encore; elle avance; les noms de Raoul et d'Isaure ont frappé son oreille; plus elle approche d'un endroit où le mur est tapissé de lierre, mieux elle entend; elle en écarte les feuilles, et s'aperçoit que le jour pénètre entre les pierres; elle porte un œil curieux sur cette ouverture; quel étonnement nouveau! son regard en rencontre un autre........

» Isaure se retire bien vîte, et ne conçoit rien à l'émotion qu'elle éprouve en regagnant son logis; elle s'était bien promis de ne pas retourner le lendemain à la fontaine; mais ses fleurs ont besoin d'eau; elle a laissé là-bas son arrosoir; elle va le rechercher à l'heure même où elle l'a oublié la veille. Aucun bruit ne se fait

entendre ; elle peut regarder sans crainte ; la lézarde lui semble agrandie ; et cette fois elle découvre distinctement un jeune *varlet*, de la figure la plus aimable ; il est assis sur un banc de gazon, sa harpe est auprès de lui, et ses yeux immobiles sont attachés sur le mur envieux. Isaure, en s'approchant de très-près, a fait tomber de l'autre côté un chalumeau de paille qui n'avait peut-être pas été placé là sans intention ; au même instant le damoisel prend sa harpe et chante avec la plus tendre expression le lai d'amour dont Isaure ne peut plus douter qu'elle ne soit l'objet : il s'avance ensuite lentement ; et, certain qu'elle le voit, il semble la supplier de ne pas le fuir. Il regarde à son tour, et la voit penchée vers la fontaine, les yeux tournés vers lui avec une expression mêlée d'inquiétude, d'intérêt et de pudeur. Il ose l'appeler, en murmurant le nom d'*Isaure*, et le soupir qui lui répond lui renvoie plus faiblement le nom de *Raoul*. Le jeune homme répète, sans y joindre le son de sa harpe, les derniers vers de sa romance :

Vous avez inspiré mes vers,
Qu'une fleur soit ma récompense.

» Clémence rougit, hésite, regarde son bouquet, en détache un brin de violette, le glisse dans la fente de la muraille, et s'enfuit.

» Le soir, retirée dans sa chambre avec la bonne Josrande sa nourrice, elle la questionne, avec une indifférence dont elle sent déjà toute l'adresse, sur les habitans du château.

« C'est un vieux château des comtes de Toulou-
» se, où il revient des esprits, répond Josrande à
» voix basse; heureusement que le chapelain de
» madame a béni la fontaine qui est au bout du
» jardin: cela les empêche de passer. » Isaure demande en souriant à sa nourrice comment sont faits les esprits, et la description effrayante que celle-ci lui en donne achève de la rassurer.

» Clémence, depuis un mois, revenait tous les soirs à la fontaine, une fleur nouvelle à la main; le jeune page chantait chaque jour des airs plus tendres où respirait ce *languir d'amor* qui fait le charme des naïves poésies des anciens troubadours; Isaure s'approchait de si près pour écouter Raoul, que déja ils pouvaient échanger leurs soupirs; elle ne parlait pas; mais sa robe de lin, son chaperon d'hermine, dont jamais aucune nuance n'altérait la blancheur, et le rosaire

symbolique qu'elle portait en forme de collier, expliquaient suffisamment son silence.

» Pour mieux l'interroger, Raoul, dans un de ses chants, prête un langage aux fleurs. La *violette*, le *lis*, l'*amaranthe*, l'*églantine* et le *souci* deviennent les interprètes fidèles de tous les mouvemens de leurs cœurs. En songeant que l'*églantine*, symbole des plus tendres désirs, présidait à leurs derniers entretiens, et que la muraille s'était insensiblement entr'ouverte de manière à permettre à leurs lèvres de se joindre, il eût été permis de craindre que la jeune Isaure ne manquât bientôt au vœu de sa mère; mais l'ange des chastes amours veillait sur elle. Ne pouvait-il sauver sa vertu qu'aux dépens de son bonheur!

» Raoul, fils naturel du comte Raymond, avait suivi son père à l'armée qui marchait au secours de Thérouane, dans la province d'Artois, envahie par l'empereur Maximilien. Tous deux perdirent glorieusement la vie dans cette journée de *Guinegaste*, où la fortune trahit encore une fois la victoire, en la ramenant sous les étendards de nos ennemis déjà vaincus.

» Je vous laisse à penser avec quelle douleur la tendre Isaure reçut cette fatale nouvelle;

le tems semblait en accroître l'amertume ; la religion seule parvint à l'adoucir, et ce fut alors que sa bouche et son cœur confirmèrent au pied des autels un vœu désormais sans péril, et que l'amour lui-même s'empressa de dicter.

» L'existence d'Isaure se bornait aux charmes de ses souvenirs ; elle voulut leur consacrer un monument immortel. Depuis long-tems on ne célébrait plus la fête poétique instituée à Toulouse, au commencement du douzième siècle, par *la très-gaie compagnie des Sept Troubadours.* Clémence la rétablit sous le nom de *Jeux Floraux*, et consacra sa fortune entière à doter magnifiquement une institution qu'elle destinait à perpétuer, sur sa terre natale, le goût et le talent de la poésie, dont elle avait senti l'amour.

» Pour prouver que la belle Isaure était elle-même maîtresse en *gaie science*, il suffit de citer cette ode *au Printems*, que M. du Mège a traduite de la langue vulgaire, et qu'il a publiée peu de jours avant la bataille de Toulouse.

« Belle saison, jeunesse de l'année, vous ramenez les doux jeux de la poésie, et, pour

honorer le fidèle troubadour, votre tête est couronnée de fleurs.

» De l'humble vierge reine des anges chantons l'amoureuse piété, lorsque, oppressée de soupirs et livrée aux angoisses de la douleur, elle vit le prince des cieux expirer sur une croix.

» Cité de mes aïeux! ô belle Toulouse! offre au poète habile l'honorable prix des talens; sois à jamais digne de ses louanges, toujours noble et toujours puissante!

» Souvent l'orgueilleux pense qu'il sera constamment célébré par les poètes; pour moi, je sais que les jeunes troubadours oublieront la renommée de Clémence.

» Telle en nos champs la rose printanière, tourmentée par le souffle rapide du vent de la nuit, meurt, et son souvenir s'efface sur la terre. »

Cette ode, pleine d'une grâce et d'un charme mélancoliques, suffit pour mériter à Isaure le surnom de *Sapho toulousaine*. Si l'on n'y trouve pas la même chaleur que dans les vers qui nous restent de l'amante de Phaon, c'est qu'une vierge de Toulouse ne doit pas s'exprimer comme une fille de Lesbos.

» Je crois inutile, continua l'abbé Saturin, d'entrer avec vous dans d'autres détails historiques sur l'origine et l'institution des *Jeux Floraux*. Tout le monde sait que cette Académie, la plus ancienne de l'Europe, est composée de quarante membres, sous le nom de *Mainteneurs*, et que, parmi ces quarante, ceux qui ont remporté des prix ont le titre de *maîtres;* que les prix qu'ils distribuent chaque année le 1er mai sont une *amaranthe* à l'auteur de la plus belle ode; une *églantine* pour le meilleur discours; une *violette* pour le meilleur poëme de cent vers, un *souci* pour l'idylle, un *lis* pour un sonnet ou une hymne à la Vierge. Mais c'est assez parler de l'ensemble, examinons séparément les figures principales du tableau.

» Dans le lointain on découvre avec de bons yeux un *Copillus*, chef des Tectosages*, qu'il ne faut pas oublier, car s'il fut vaincu par Sylla, ce fut en combattant pour affranchir sa patrie du joug des Romains.

» *Marcus Antonius Primus*, ami du poète Martial, naquit à Toulouse; il ne fut pas moins célèbre par sa valeur que par son éloquence.

* Anciens habitans de Toulouse.

Élevé à la dignité de sénateur sous Néron, il perdit ce titre, fut rétabli sous Galba, obtint le commandement de la septième légion, se déclara pour Vespasien, rassembla une armée, marcha vers Rome, vainquit Vitellius, et, refusant la couronne que ses soldats voulaient lui décerner, il se contenta d'assurer le trône à celui dont il avait embrassé la cause. Pour récompense de ses glorieux services, il mourut dans l'exil. *Tutto il mundo*, etc.

» Ausone parle avec éloge des trois célèbres rhéteurs, *Exuperius*, *Arborius* et *Sedatus*, qui naquirent à Toulouse, où ils professèrent avec beaucoup d'éclat.

» Dom Vaissette, dans son *Histoire générale du Languedoc*, et Tillemont, dans son *Histoire des Empereurs* (règne d'Honorius), font naître dans cette ville *Claudius Rutilius Numatianus*, homme consulaire, gouverneur de Rome, tribun de légion et préfet du prétoire. On a de lui un poëme latin, sous le titre d'*Itinéraire;* cet ouvrage, publié à l'époque où l'Empire était près succomber sous les efforts des barbares, est regardé comme un des derniers monumens de la littérature romaine.

» Dans le moyen âge, je trouverais à vous parler de plusieurs Toulousains illustres, parmi lesquels deux ou trois rois visigoths méritent de trouver place.

» Les comtes de Toulouse viennent ensuite; leur célébrité commence à *Raymond IV*, le premier prince qui ait arboré la croix. Il partit pour la terre-sainte, à la tête d'une armée de cent mille hommes, se distingua par son courage et ses conquêtes, et refusa la couronne de Jérusalem, qui lui fut offerte. Il acheva sa vie dans la Palestine, où il fonda la dynastie des comtes de Tripoli, qui régnèrent en Orient, tandis qu'une autre branche de sa famille conserva le comté de Toulouse. *Bertrand* et *Raymond V*, également distingués par leurs exploits, furent les protecteurs et les émules des troubadours. Raymond VI et Raymond VII éprouvèrent de grandes infortunes, qu'ils supportèrent avec un courage plus grand encore; chassés de leurs vastes Etats, ils surent les reconquérir sans user d'autres moyens, sans faire valoir d'autres droits que la force de leurs armes et l'amour de leur peuple.

» La cour des comtes de Toulouse fut cons-

tamment l'asile des troubadours les plus renommés : ceux-ci furent reconnaissans, et leurs ouvrages sont remplis des témoignages d'un attachement inaltérable à la cause de leurs nobles protecteurs. En parcourant l'*Histoire des Troubadours*, par l'abbé Millot, on peut s'assurer que le Languedoc a fourni un plus grand nombre de ces poètes que les autres provinces méridionales.

» Plus rapprochés de l'époque où nous vivons, vous remarquerez, parmi les illustres Toulousains, *Dufour de Pibrac*, si connu par son éloquence, ses talens diplomatiques et ses *quatrains* : l'un de ses frères se distingua par sa profonde érudition et par ses recherches sur la gymnastique et les jeux des anciens.

» L'un des plus grands mathématiciens qui aient existé, *Pierre Fermat*, suffirait pour l'illustration de la ville de Toulouse, qui l'a vu naître. Sous le régime impérial, on donna le nom de *rue de Fermat* à celle où il avait autrefois son hôtel ; depuis la restauration, on a substitué à ce nom celui de *rue des Nobles* : j'aimais mieux l'autre.

» Cette ville est aussi la patrie de *Caseneuve* ;

auteur de plusieurs traités de politique ; de *Catel*, savant historien ; de *Moussac*, helléniste profond ; de *Cujas*, prince des jurisconsultes. On a prétendu que sa patrie avait méconnu son mérite, et qu'il s'était écrié, en quittant sa ville natale : *Ingrata patria, non habebis ossa mea* ! Si ce fait n'est point prouvé, comme l'assure l'abbé d'Héliot, du moins est-il bien probable aux yeux de ceux qui savent qne Cujas avait la réputation d'être tolérant en matière de religion, dans une ville où le fanatisme déployait déja toutes ses fureurs.

» *D'Olive*, *Catelan*, *Cambolas* et *Furgole* ont aussi honoré la jurisprudence et l'ancien barreau de Toulouse ; leurs écrits sont dans toutes les bibliothèques.

» *Garipuy*, qui a fondé, dans cette ville, la science de l'astronomie, y a construit un magnifique observatoire, où il a fait, ainsi que son fils, d'importantes observations.

» *La Faille* a écrit assez purement les annales de la ville de Toulouse.

» Un grand nombre de littérateurs toulousains ont perfectionné leur talent dans la capitale ; je citerai parmi les plus connus :

» *Campistron, Palaprat, Maynard, Godolin* ou *Goudouly*, poète aimable, qui a su ajouter de nouveaux charmes à l'ancienne langue des Troubadours, et dont les poésies sont traduites en plusieurs langues ; *Cailhava de l'Estandoux*, auteur de l'*Art de la Comédie*, etc., etc.

» Quatre femmes doivent trouver place sur le Parnasse où préside Clémence Isaure ; Mlle *de Pech de Calages*, qui vivait dans le dix-septième siècle, et qui a laissé un poëme intitulé : *Judith*, où l'on trouve de beaux vers ; Mlle de *Catelan*, et la baronne d'*Encausse*, qui ont remporté plusieurs prix aux jeux floraux, et Mme de *Montégut*, dont les œuvres ont été recueillies, en deux volumes, par son fils.

» Toulouse a vu naître entre autres artistes distingués, *Bachelier*, sculpteur, élève de Michel-Ange ; Antoine *Rivals*, *Détray*, *Lafage*, peintres ou dessinateurs ; *Arcis*, *Lucas*, sculpteurs ; *Raymond*, architecte. Le célèbre compositeur *Dalayrac* est né à Muret, dans le voisinage de Toulouse.

» Nous avons rejoint les contemporains : ceux-ci ne sont pas encore jugés ; on instruit leur procès, et je ne dois y figurer, ainsi que vous,

qu'en qualité de témoin. La société des hommes vivans nous ramène à des convenances de rang, à des distinctions d'état qu'on se dispense d'observer avec les morts. Je commencerai en conséquence par les hommes de la plus brillante profession, et je citerai en tête des guerriers dont s'honore la ville de Toulouse le maréchal *Pérignon*, pour qui la plus haute dignité militaire a été la récompense des plus honorables services : l'histoire, en parlant de la fameuse bataille de *Novi*, n'oubliera pas que le maréchal Pérignon commandait l'aile gauche de l'armée française dans cette journée mémorable où il signala, de la manière la plus éclatante, sa haute valeur et ses grands talens militaires.

» La mort du général *Dupuy*, arrivée au milieu des grands événemens des vingt-cinq dernières années, me permet de placer son nom parmi ceux de nos contemporains. Après s'être distingué dans la mémorable campagne d'Italie, et particulièrement à la bataille d'Arcole, ce brave général, dont les qualités donnaient les plus brillantes espérances, suivit en Egypte l'élite de nos guerriers ; il périt dans la terrible

insurrection qui eut lieu au Kaire, dont il était gouverneur.

» Il suffit de nommer le général *Compans* pour se rappeler aussitôt cette journée *d'Iéna* où il se fit remarquer dans la foule des braves ; ce combat de *Mohilow*, où il fit des prodiges de valeur ; cette mémorable bataille de *Lutzen*, au succès de laquelle il contribua si puissamment ; et, pour comble de gloire, celle qu'il obtint en 1814, en défendant pied à pied le territoire français envahi par l'Europe entière.

» Après les guerriers qui défendent la patrie viennent, dans l'ordre de l'utilité publique, les députés qui la représentent, les savans et les gens de lettres qui l'éclairent, les commerçans qui l'enrichissent.

» La députation de Toulouse, pendant la cession de 1815, comptait au nombre de ses membres M. de Catelan, d'une famille non-seulement ancienne, mais illustre dans la magistrature ; le recueil d'observations, connu sous le titre d'*Arrêts de Catelan*, que l'on doit à son aïeul, jouissait de la plus grande réputation au parlement de Toulouse, où M. de Catelan, ancien membre de la chambre des députés, a

rempli lui-même avec beaucoup d'honneur les fonctions d'avocat-général. Si la pureté des intentions, la loyauté du caractère, l'invariable fermeté des principes constitutionnels eussent été les seuls titres auprès des électeurs du département de la Haute-Garonne, M. de Catelan eût été sans aucun doute le premier réélu pour la session présente, dont il ne fait point partie.

» M. *de Villèle*, membre de la chambre des députés, et maire de Toulouse, a fait preuve d'esprit et d'éloquence à la tribune nationale. S'il est vrai qu'il mette trop souvent, dans ses discours, ses passions à la place de ses principes, ce n'est pas aux amis de la liberté constitutionnelle à méconnaître un talent qui sert si bien la cause qu'il combat. M. de Villèle est connu, comme écrivain, par un petit écrit politique publié quelque tems après l'entrée des Anglais à Toulouse; le précieux exemplaire que je vous destine est un vrai cadeau, je vous en préviens, car cet ouvrage très-curieux ne se trouve plus dans la librairie.

» Avec moins d'adresse et de moyens, M. le baron de *Puymaurin* vient avec plus de cou-

rage au secours des vieilles erreurs et des gothiques préjugés; sa défense des frères *ignorantins* et son éloge des Suisses, « à qui la France doit la plus grande partie de sa gloire, et sur la fidélité desquels le trône de France est appuyé, » sont des preuves d'un dévouement qui n'est pas estimé tout ce qu'il vaut. On doit d'ailleurs à ce savant, directeur de la monnaie des médailles, plusieurs Mémoires sur l'agriculture, des recherches sur le pastel-indigo, la découverte de la gravure sur verre par l'acide fluorique, et des distiques qu'on peut regarder comme le revers de sa médaille littéraire.

» Je vous ai déjà parlé de M. *du Mège*, ingénieur militaire, auteur de plusieurs ouvrages archéologiques et philologiques qui lui assignent un des premiers rangs dans une carrière où se sont immortalisés les Winckelman et les Visconti.

» Il suffit à l'éloge de M. *Picot de la Peyrouse* de dire que presque toutes les académies de l'Europe le comptent au nombre de leurs membres : ce savant naturaliste est auteur de la *Flore des Pyrénées*, de l'*Histoire des Plantes de ces mon-*

tagnes, du *Traité des Forges du Comté de Foix*; et de plusieurs excellens morceaux insérés dans l'*Encyclopédie méthodique*.

» M. *Vidal* s'est fait un nom célèbre par d'importantes découvertes. Lalande l'a surnommé *le Trismégiste français*.

» Entre plusieurs médecins et chirurgiens dont les noms se recommanderont à la postérité par leurs travaux et par leurs écrits, ceux de *Larrey*, de *Viguerie*, de *Delpech*, de *Tournon*, de *Tarbès*, se trouvent les premiers inscrits.

» De toutes les qualités dont se compose le talent du poète, l'imagination est celle dont je fais le plus de cas; c'est peut-être par cette raison que je place M. *Soumet* le premier sur ma liste. Ce jeune homme, déjà couronné par l'Académie française et par celle des jeux floraux, me semble destiné à fournir une brillante carrière, s'il parvient toutefois à se préserver du genre et du style romantiques, auxquels je le crois naturellement enclin.

» M. *Baour-Lormian* n'a que très-peu de rivaux dans l'art de parler la langue poétique; c'est à cette faculté qu'il doit la gloire de s'être essayé avec succès dans plus d'un genre; sa tra-

duction de *la Jérusalem délivrée* lui assignera une place honorable, sur le Parnasse français, à côté des premiers traducteurs.

» A la tête de nos littérateurs-grammairiens doit figurer un des bienfaiteurs de l'humanité, le vénérable abbé Sicard, instituteur des sourds-muets.

» Au nombre des hommes de lettres de Toulouse, nous comptons encore MM. *Nanteuil* et *Dieu-la-Foy*, connus, le premier, par un grand nombre de jolis vaudevilles ; et le second, par quelques opéras comiques.

» M. *Lafont d'Aussone*, auteur d'une Histoire de Mme de Maintenon.

» Et M. *Carré*, maître des jeux floraux, que le bonheur de ses premiers essais aurait dû porter plus avant dans la carrière.

» Le barreau de Toulouse s'honore aujourd'hui du talent de M. *Romiguières*; cet avocat se distingue par une discussion lumineuse, une dialectique pressante et une élocution facile. On fait grace à l'accent très-prononcé de l'avocat *Dubernard*, en faveur de sa science profonde.

» Les noms du peintre *Valenciennes*, du dessi-

nateur *Cassas*, et du sculpteur *l'Ange*, suffisent à l'éloge de ces artistes toulousains.

» Le commerce est très-peu florissant dans cette ville et même dans cette province ; parmi ceux qui s'en occupent, je ne ferai mention que de deux personnes, d'abord de M. *Garigou* neveu, propriétaire de la seule fabrique d'acier cémenté qui existe en France, et qui, établie par M. Jager-Schmidt, ingénieur et minéralogiste allemand, donne aux fers de l'Arriège un emploi très-avantageux ; puis de M. *Resseguier*, négociant estimable, dont la famille a donné à la robe et aux lettres des hommes de quelque réputation. »



N° XXXI. — 15 *mars* 1818.

CARCASSONNE ET SES ENVIRONS.

Cum tabulis animum censoris sumet honesti.
HOR. *Art. Poét.*

Donnons la vérité pour base à la censure.

Il y a un dieu pour les voyageurs; personne ne doit le reconnaître plus que moi, dont la vie s'est passée presque tout entière à courir le monde; je me suis trouvé cent fois dans des périls, dans des embarras d'où je ne pouvais me tirer que par un miracle, et le miracle s'est toujours opéré au moment où j'en avais besoin. Si je ne savais par expérience et par observation que tel accident, telle contrariété véritablement funeste à celui qui l'éprouve est communément sans intérêt pour ceux à qui on les raconte, je m'amuserais beaucoup moi-même du récit d'une petite aventure qui m'a forcé de me rendre à Carcassonne, où je n'avais pas dessein d'aller,

et qui, par un enchaînement de circonstances très-minutieuses, m'a procuré le plaisir le plus vif que l'on puisse goûter à mon âge ; mais tous ces longs détours de l'amour-propre, pour parler de soi, sont des piéges où les lecteurs ne se laissent prendre qu'autant qu'on y intéresse leur curiosité par des événemens extraordinaires : or, comme rien n'est plus simple que ce qui m'est arrivé, je le dirai le plus brièvement possible.

J'avais été faire mes adieux à mon vieil abbé Saturin, et nous nous étions embrassés pour la première et pour la dernière fois de notre vie ; deux voitures étaient attelées dans la cour du *Grand-Soleil*, et madame Daumont m'accompagnait obligeamment jusqu'à la mienne, en me donnant une lettre pour le maître d'une auberge d'*Albi* où j'avais promis de loger à sa recommandation. Dans l'intention de me rendre à Montpellier, je m'étais décidé à prendre le chemin qui passe par une ville où l'instruction d'un procès honteusement célèbre attire en ce moment la foule. J'avais déjà fait plus d'une lieue, lorsque, songeant à me mettre plus à mon aise, je cherchai dans une des poches de la calèche mon bonnet de velours, que j'avais eu le

soin d'y faire placer ; je fus très-étonné d'en tirer une espèce de toque polonaise, garnie d'une très-belle fourrure, et brodée avec beaucoup d'élégance. J'avais à peine eu le tems de réfléchir sur cette méprise, que les cris d'un postillon, qui conduisait derrière nous une autre chaise, firent arrêter la mienne. Lorsque cette voiture nous eut atteints, j'en vis descendre un officier, qui me fit observer, avec beaucoup de politesse, que je m'étais trompé de calèche et de chemin. Après beaucoup d'explications et d'excuses de part et d'autre, quelques mots du colonel Faudras (je connaissais déjà et son grade et son nom) me décidèrent à suivre la route de Carcassonne, sur laquelle je me trouvais. « Dans les actions indifférentes, lui dis-je, j'ai pour habitude de jeter la paille au vent, et de m'en remettre au hasard, quand je ne vois pas clairement la raison d'avoir une volonté. » Il m'offrit alors, avec beaucoup d'obligeance, de continuer ensemble le voyage jusqu'à Villefranche, et de reprendre ma place dans sa voiture, plus commode que la mienne dans le mauvais chemin que nous avions à passer. J'acceptai. Nous n'avions pas fait un quart de lieue que l'essieu du chariot de poste que j'avais

loué à Toulouse, et qui nous suivait à vide, se rompit au bord d'une fondrière, où la chaise versa et fut mise en pièces; il est très-probable que, si j'eusse été dedans, je ne m'en fusse pas tiré aussi heureusement que le postillon, qui en fut quitte pour une légère blessure à la jambe.

Cet événement, qui justifiait si bien et si vîte ma confiance dans le hasard, me mit pour plusieurs jours en relation avec un homme dont la société ne me fut pas moins utile qu'agréable, comme on pourra s'en convaincre dans un discours où je me suis souvent aidé des lumières de son esprit et des connaissances qu'un long séjour dans ce pays a pu seul lui procurer.

Nous n'avons point passé à *Castelnaudary* sans nous rappeler le malheureux Montmorency et le combat du 1er septembre 1632.

C'est sur-tout à *Carcassonne*, placé entre une ville symétriquement bâtie, avec toute l'élégance des tems modernes, et une *cité* dont l'origine se perd dans l'obscurité des âges, que je me plains de l'obligation où je suis de m'abstenir de tout détail topographique : ma tâche est d'observer les hommes; l'ouvrage de leurs mains est abandonné à la discussion des archéo-

logues : ceux de Carcassonne furent, dit-on, fort embarrassés, même du tems de César, lorsque ce conquérant leur demanda quelle était l'époque de la fondation, et comment se nommait le fondateur de leur ville? Que ne lui répondaient-ils qu'elle avait été fondée cinq cents ans avant le siége de Troie, par Hercule, surnommé, comme chacun sait, ou ne sait pas, *Carcassanus*, ou *Caranus*, ou *Recaramus*: je connais tant d'origines qui ne sont pas mieux prouvées! Quoi qu'il en soit de sa prodigieuse antiquité, Carcassonne est bâti avec la plus grande régularité; les deux paroisses sont en face l'une de l'autre, et du point central on aperçoit les quatre portes principales de la ville. Aux environs, l'œil est récréé par la variété des couleurs des pièces de draps suspendues : de loin on croit voir des prairies flottantes. C'est sur le commerce de draperies avec les Échelles du Levant, par l'intermédiaire des négocians de Marseille, que se fonda jadis la prospérité de Carcassonne.

Quand le célèbre Riquet conçut et exécuta le grand canal de communication de la Méditerranée à l'Océan, il demanda aux habitans de cette ville une somme assez modique pour faire

passer le canal au pied de leurs murs ; ils en conclurent que cette direction entrait dans son plan, qu'il n'y pourrait rien changer, et refusèrent la somme demandée ; ce refus indisposa l'habile ingénieur ; il détourna d'une demi-lieue la ligne tracée pour le passage des eaux, et la nécessité de faire voiturer les marchandises à cette distance, pour les embarquer sur le canal, a déjà centuplé la dépense dont le commerce de Carcassonne a cru faire l'économie. Cette maladresse municipale a été dispendieusement réparée par des travaux achevés en 1809 avec une magnificence et une habileté qui attestent les progrès que l'architecture hydraulique a faits depuis Louis XIV.

En 1786, un abbé de cour, questionné sur ce qu'il avait vu à Carcassonne, d'où il revenait, répondit : « Londrin premier, londrin second ; pénitens bleus, pénitens noirs ; vent de *cers* et vent *marin ;* voilà tout Carcassonne. » Maintenant il est beaucoup moins question de londrins, depuis que l'Angleterre s'est chargée seule d'approvisionner le Levant de ses mauvaises draperies : quant aux pénitens, ils ont disparu pendant vingt-cinq ans, et je doute qu'ils renaissent, quelque soin que l'on prenne

pour en réchauffer la larve. Il ne reste de la description du grand-vicaire que le *vent de cers* et le *vent marin ;* la nature, moins pressée que les hommes, procède aussi moins brusquement à ses révolutions ; elle a le tems et les moyens à ses ordres ; ces deux vents continuent donc à exercer dans ces contrées la même influence sur la température, sur la santé, et par conséquent sur la conservation des habitans.

« Carcassonne, me dit M. de Faudras, est peut-être la ville du midi où la réaction féodale et sacerdotale s'est fait le moins cruellement sentir; ce qui n'empêche pas que l'esprit de parti, ou plutôt d'un parti, n'y ait eu ses jours de triomphe ; que les idées gothiques n'y aient repris un moment de faveur ; que l'ignorance présomptueuse ne s'y soit, comme ailleurs, emparée des places; que les services rendus à la patrie n'y aient été souvent méconnus, et plus d'une fois récompensés par la persécution; que l'intolérance n'y ait eu ses apôtres, et que le régime constitutionnel n'y compte encore d'implacables ennemis ; mais, grâce à la sagesse et à la fermeté de quelques magistrats, grâce à cette activité laborieuse et conservatrice d'une population presque entièrement commerçante, le mal

a été moins grand qu'ailleurs, et rien n'empêche d'espérer que cette ville ne redevienne bientôt ce qu'elle était il y a quelques années.

Toutes les classes d'habitans s'y distinguaient par une éducation relative qu'on ne trouve même pas dans la capitale. La haute société, qui se composait alors de cinq ou six familles nobles du jour ou de la veille, et d'une vingtaine de maisons de manufacturiers, pouvait être offerte pour modèle du bon ton et de l'élégance des manières; on se réunissait de préférence chez le plus riche négociant de la ville, et l'on pouvait s'y croire dans le cercle le plus brillant de Paris, auprès d'une maîtresse de maison qui en ferait les honneurs avec une grâce infinie. J'oserais assurer qu'aucune autre ville de l'Europe, à population égale, n'offrait alors un aussi grand nombre de femmes aimables et de jeunes gens distingués par leur éducation, par le goût et la culture des arts. Si l'on est moins frappé aujourd'hui de la justesse de cette observation, c'est que dans l'ombre les objets perdent leur couleur, et qu'on y voit mal au milieu d'un nuage de poussière. »

De Carcassonne à Caunes, écluses et pont-aqueduc pour donner passage au canal, à travers

la rivière du *Fresquel*. *Caunes* est une jolie petite ville, sur le penchant de la montagne. Au pied d'une fontaine remarquable par l'abondance et la limpidité de ses eaux, j'ai été surpris de trouver étendue sur la terre une magnifique colonne de marbre rouge, toute pareille à celles que l'on voit au Petit-Trianon ; faute d'argent, on n'a pu l'élever sur sa base. M. Grimes, célèbre marbrier que nous avons vu en passant à Caunes, nous a conduits aux carrières qui sont au-dessus de la ville, et d'où l'on tire deux espèces de marbre, le gris et le rouge ; ce dernier est appelé *griotte*, du nom d'une espèce de cerise dont il a la couleur ; on scie le bloc sur la carrière, puis on le descend à pic dans un petit vallon où la pieuse crédulité a fait bâtir une chapelle desservie par un hermite.

Je ne pouvais guère me dispenser de rendre visite à un confrère ; j'ai été puni de ma politesse : on n'a pas grand besoin d'esprit pour vivre dans la retraite ; mais l'ivrognerie et la saleté me choquent peut-être davantage au fond des bois qu'au sein des villes. Cet hermitage se nomme *le Cros ;* on y vient en pélerinage à la mi-août. La statue de la Vierge, à la garde

de laquelle l'hermite est commis, fut trouvée dans un rocher ; on ne put la décider à résider à Caunes : toutes les nuits elle s'envolait, après avoir détruit le temple provisoire qu'on lui avait élevé la veille. On ne concevait rien à ce caprice. *Le sage de l'endroit* eut une idée lumineuse ; il conseilla de jeter un marteau en l'air, et de bâtir une chapelle à l'endroit où il tomberait : le marteau fut lancé d'un bras si vigoureux qu'il alla tomber au *Cros*, à une demi-lieue de distance ; la chapelle est debout, et prouve le fait, indépendamment des miracles qui s'y opèrent de tems en tems. Un des mieux avérés est celui de la *tasse*. Une sainte femme, tourmentée par la fièvre et la soif, n'osait tremper ses mains dans l'eau pure de la fontaine, de peur de la troubler ; elle invoque la Vierge; une coupe sort du rocher; elle boit, elle est guérie ; et, depuis ce tems, des milliers de fiévreux attestent, par leur guérison, la vertu fébrifuge de la tasse du *Cros*. Nul homme jusqu'ici n'a pu connaître la matière dont cette coupe miraculeuse est composée. On attribue la sécheresse qui a désolé le pays pendant l'année dernière au petit nombre des fidèles qui

sont venus en procession à la chapelle du *Cros*. Plût au ciel que toutes les superstitions populaires fussent aussi innocentes! on pourrait se contenter d'en rire, en se demandant néanmoins comment on peut concilier tant de crédulité religieuse avec tant d'irrévérence pour les ministres de la religion. Le carnaval dernier, les jeunes gens de Caunes, mécontens du curé, ne se sont-ils pas avisés de lui faire *courir l'âne*. Cette mauvaise plaisanterie du *bon vieux tems* consiste à placer sur un âne un individu ressemblant, autant qu'il est possible, de figure et de costume à celui qu'on veut exposer à la risée publique. Cette fois, pour qu'on ne pût s'y tromper, les enfans suivaient la marche en appelant à grands cris M. le curé, dont le nom, en patois, présente une singulière équivoque.

La petite rivière d'*Argent-Double*, que nous côtoyâmes en sortant de Caunes, n'a guère que cinq lieues du pays (de 3000 toises) de sa source (au pied du rocher de *Peyramous*) à son embouchure dans l'Aude; et pour justifier son nom dans un cours aussi borné, elle arrose une ville, deux bourgs, trois villages, fait tourner

dix-huit moulins, et fertilise de nombreuses et riches prairies.

Le colonel Faudras me fit remarquer à *Roquecourbe* un vieux château dont le maître, bossu, spirituel, malin et cynique, s'est ruiné par l'établissement et l'entretien d'un sérail qui lui coûtait d'autant plus cher qu'il n'avait pas encore obtenu la permission de prendre les précautions convenables contre l'infidélité des gardiens de son bercail.

J'écoutais en riant l'histoire du sultan bossu, lorsque mon guide, à qui j'avais déjà raconté la mienne, me montrant du doigt un fort beau château à quelque distance, me demanda si le cœur ne me disait rien. J'hésitais; il me nomma *la Redorte*, et le souvenir de mon plus ancien ami, d'un de ces généraux qui ont acquis à la France, qui se sont acquis à eux-mêmes une immortelle gloire, le souvenir du lieutenant-général Maurice Mathieu se présenta à mon esprit, ou plutôt à mon cœur. En entrant dans son habitation, dont il est absent pour le bonheur d'un autre pays, sa vie tout entière se déroula devant moi. Je me rappelai ses premiers pas dans la carrière militaire; ce régiment de

Luxembourg où nous nous rencontrâmes sur des plages lointaines, et dans lequel, au sortir de l'enfance, on pouvait déjà reconnaître en lui le germe des talens et des qualités brillantes qui l'ont illustré depuis. Je le suivais dans le cours d'une guerre longue et terrible; signalé partout comme un de nos plus intrépides soldats et de nos plus habiles généraux; distingué entre tous par le maintien de la discipline la plus sévère parmi des troupes victorieuses, et par la reconnaissance des nations vaincues, auxquelles il a laissé sans fruit les plus nobles exemples d'humanité, de modération et de désintéressement. Quelque peine que j'éprouvasse à parcourir ces appartemens déserts, je me consolais de n'y pas trouver mon noble ami, en songeant aux bienfaits de sa présence dans les murs de Lyon, où la sagesse du prince l'avait appelé à soulager tant de maux, à réparer tant d'injustices, à faire, s'il se peut, oublier tant d'horreurs. J'ai eu le plaisir, en parcourant le village, d'y entendre louer et bénir, par tous les habitans, le général Maurice Mathieu, comte de la Redorte; il recueille, dans la confiance du souverain, dans la haute estime de

ses compatriotes et dans l'affection de ses concitoyens, la plus honorable et la plus douce récompense.

Nous avons été dîner dans la petite ville d'*Azille*, à une demi-lieue de la Redorte, chez M. le marquis de N***. J'étais placé à table entre M. Delaur, ancien député à la chambre de 1814, où il s'est fait remarquer plus d'une fois par son éloquence, et l'archi-prêtre curé d'Azille, excellent homme, toujours prêt à convertir et à prêcher; on a fait la remarque qu'il n'avait pas encore prononcé de sermon contre le jeu : c'est du moins un préjugé en faveur de sa bonne foi. Je doute que dans le cours des séances de la chambre de 1815 on ait débité, d'un ton plus capable, autant de lieux communs contre la révolution et la philosophie, que ne l'a fait dans ce dîner, en sablant la *blanquette de Limoux*, certain gentilhomme campagnard que je recommande à nos auteurs comiques.

Voici le résumé de son discours, dont chaque phrase, syncopée par ces mots conjonctifs : *hum !....... c'est cela !* acquérait dans sa bouche une force, une grâce originale qu'on ne peut rendre par écrit.

« Ce n'est pas à moi qu'on en fait accroire, voyez-vous... Révolution, philosophie, régime constitutionnel, *hum !..... c'est cela ;* trois têtes dans un bonnet rouge. Vous n'êtes pas content ; *hum !........ c'est cela ;* vous en voulez encore, vous en aurez ; c'est moi qui vous le dis, et souvenez-vous-en. Comment s'y sont-ils pris pour tout détruire, vos philosophes de 89, vos révolutionnaires de 93 ? comme vos *libéraux* de 1817, comme vos *doctrinaires* de 1818 ! en vous parlant d'indépendance nationale, de gloire militaire, de liberté de la presse : *hum... c'est cela ;* trois autres têtes dans un bonnet rouge ! La grande conspiration marche, c'est moi qui vous le dis... ; elle est partout ; chaque jour apporte ses preuves. Hier encore, moi qui vous parle, j'étais à table avec *madame*, et nous fîmes maigre ; *hum !.... c'est cela* (soit dit sans blâmer M. le marquis) ; *madame* avait besoin de rubans ; on fait entrer un colporteur ; il ouvre son carton, où je trouve, rangés sur trois lignes, des rubans blancs, des rubans rouges, des rubans bleus.... *hum !.... c'est cela.* J'ai conduit mon coquin chez le maire ; celui-ci ne s'est-il pas mis à rire, en me disant que cela ne prouvait rien, et

qu'il n'y avait pas de loi qui empêchât un marchand d'avoir dans la même boîte des rubans de couleurs différentes!... *hum!... c'est cela;* nous irons loin avec de pareils principes. »

M. Delaur nous a proposé de nous accompagner à la grotte de *Minerve*, la merveille du pays : le nom seul m'aurait décidé. Nous nous mîmes en route, munis de torches, de marteaux et d'eau de Cologne; après avoir péniblement gravi la montagne, nous traversâmes le village de *Cesseras*, à l'extrémité duquel se trouve un vieux château qui sert aujourd'hui d'asile à vingt familles. Le lit de la *Cesse*, où l'on descend à pic à une profondeur de cinq à six cents pieds, est une des belles horreurs de la nature. Nous continuâmes notre route à mi-côte, dans un sentier pénible et dangereux, et nous arrivâmes à la grotte en suivant un mur de rochers de cent cinquante pieds de hauteur.

J'hésitai un moment à pénétrer dans les entrailles de la terre, en songeant que j'avais moins de tems qu'un autre à rester à sa surface; la même réflexion m'y décida pourtant. Une salle immense se présente à l'entrée de la grotte; plus avant, nous commençâmes à mar-

cher sur des débris écroulés de la voûte, haute en quelques endroits de vingt-cinq à trente pieds. Nous ne prîmes pas le tems de nous arrêter pour examiner des sources, des bassins, une espèce d'autel et des figures grotesques qui s'offraient à nos regards dans cette première galerie. J'avoue que la force et le courage me manquèrent, lorsqu'après une demi-heure de marche je vis la voûte s'abaisser au point de nous forcer à marcher sur les mains; j'abandonnai la partie et revins sur mes pas, laissant au colonel et à M. Delaur l'honneur d'achever l'entreprise.

En attendant mes compagnons à l'entrée de la grotte, où ils devaient me rejoindre, je m'amusai à causer avec deux misérables habitans de ces tristes montagnes, qui venaient enlever, pour le porter sur leur maigre terre, le fumier que d'innombrables chauve-souris déposent dans cette caverne.

De la grotte nous nous rendîmes au village de *Minerve* par un chemin semé d'accidens si pittoresques, que je me refuse avec peine à le décrire.

Minerve était autrefois la capitale d'un vaste

*

canton, et l'on n'y a pas encore oublié que l'exécrable Simon de Montfort, s'en étant rendu maître, y fit brûler vifs *quatre mille individus des deux sexes pour crime d'hérésie!*......... Et l'on ne flétrirait pas dans la dernière postérité ces bêtes féroces dressées par le fanatisme et la tyrannie au carnage de leurs concitoyens! Et l'on ne frémirait pas à l'idée de voir renaître ces tems d'une férocité stupide où les Français égorgeaient les Albigeois sous les yeux des étrangers, maîtres de leurs provinces!!!..... *Minerve* n'est plus qu'un pauvre village qui n'a de ressources que ses troupeaux de chèvres et une houillère sur laquelle nous passâmes pour rejoindre le chemin de *Saint-Pons.*

M. Delaur nous a retenus un jour entier à *Olonzac*, gros bourg qu'il administre avec une sagesse paternelle qu'on ne saurait trop louer; il y exerce en même tems les fonctions d'avocat consultant et gratuit des pauvres, dont il s'est constitué l'arbitre et le défenseur. C'est ainsi qu'il justifie le choix dont il a été l'objet à une autre époque, et qu'il s'assure de nouveau les suffrages de ses concitoyens.

N° XXXII. — 30 *mars* 1818.

NARBONNE ET BÉZIERS.

La manie des voyageurs est de tout exagérer en bien ou en mal; ils semblent par-là donner du prix à leurs pas et de la valeur à leurs peines.

GUIBERT, *Voyage en France.*

J'ÉTAIS revenu de *Minerve* coucher à *la Redorte*, où nous avions été accueillis comme d'anciens amis du maître de la maison. Lorsque j'entrai le lendemain matin dans la chambre du colonel, à l'heure où nous étions convenus de partir pour Narbonne, je le trouvai dans un accès de colère qu'il m'expliqua suffisamment en me faisant lire, dans un journal anglais qu'il tenait à la main, la harangue de lord Stanhope.

« Eh bien! qu'est-ce que cela prouve? lui dis-je après avoir lu; doutiez-vous qu'en tout pays, qu'en Angleterre plus que partout ail-

leurs, il y eût des écervelés qui, privés de moyens de faire du bien ou même du mal dans ce monde, voudraient au moins y faire du bruit?
— Ce sang-froid du mépris, interrompit le colonel, peut convenir à votre âge; mais au mien, ce n'est pas ainsi que l'on repousse l'injure faite à sa patrie; j'ai le droit d'en prendre ma part, et je promets d'en avoir raison. — Encore un coup, un trait de folie n'est point une offense; et, de bonne foi, je vous demande (car vos discours et la lettre que je vois sur cette table m'expliquent assez votre intention) ce qu'un duel signifie en pareille circonstance? Qu'un homme soit assez mal-avisé pour vous appeler un lâche, vous le tuez ou il vous tue; dans l'un ou l'autre cas vous vengez votre honneur; mais quand vous aurez fait sauter le peu de cervelle qui reste à sa seigneurie en exposant la vôtre, son discours en paraîtra-t-il plus absurde, plus insolent? La France en aura-t-elle plus de droits à l'estime des autres peuples? Si le langage d'une haine brutale méritait l'honneur d'une réfutation, c'est sur les faits qu'il faudrait l'appuyer; c'est en établissant un parallèle entre la France et la patrie de l'orateur

qu'il faudrait sinon rétorquer, du moins repousser l'injure.

» On verrait, d'un côté, un peuple de tout tems renommé par sa loyauté chevaleresque, avide de gloire et dédaignant les conquêtes, plus fier dans ses revers d'avoir porté ses armes triomphantes dans toutes les capitales du continent européen, qu'il ne le serait d'y régner par l'intrigue et la corruption ; un peuple qui a su se faire regretter aux nations qu'il avait soumises ; également grand dans les arts de la guerre et dans ceux de la paix ; dont la langue est devenue celle du monde civilisé ; qui s'honore d'avoir vu naître les plus grands hommes des tems modernes, à la tête desquels se présentent les héros de l'humanité ; les Vincent de Paule, les Lhôpital, les Fenelon, etc. ; un peuple chez lequel Adisson vint chercher le modèle de la plus haute vertu et du caractère le plus héroïque qui eût honoré son siècle.

» De l'autre côté, on verrait une nation dont *l'histoire*, a dit Voltaire, *devrait être écrite de la main du bourreau ;* une nation qui fut subjuguée autant de fois que son territoire fut envahi ; dont l'armée, vaincue par une femme,

aux plaines d'Orléans, se vengea en faisant périr l'héroïne française au milieu des flammes; une nation qui donna au monde, en moins de deux siècles, l'exemple de quatre régicides; qui fonda sa puissance dans les Indes par le meurtre et par la famine, qui se joua souvent des traités les plus saints, qui ajouta au malheur de la captivité le supplice des *pontons;* dont la population, pour un cinquième, et de l'aveu de ses historiens, est un composé de mendians, d'insensés et de filles publiques; dont les mœurs, à tant d'égards, sont encore empreintes d'une grossière barbarie; une nation, enfin, où des ministres se vantent d'*avoir le tarif des consciences parlementaires.*

» Ce parallèle exposé, que l'on demande alors à laquelle des deux nations convient le mieux ce reproche d'immoralité et d'abjection que nous adresse effrontément l'orateur anglais?

» Tout homme raisonnable doit sentir le ridicule de ces accusations générales par lesquelles on cherche à flétrir une nation entière. Il y a sans doute des peuples avilis, même au sein de la victoire; mais il n'y a point de nation abjecte, parce qu'une nation, quelle qu'elle

soit, ne peut vouloir que son bonheur, sa gloire, sa liberté, et qu'alors même que la force et les lumières lui manquent pour atteindre ce but, ou pour s'y maintenir, elle a toujours en elle le germe et l'amour des vertus qui le lui fait reconnaître.

» Convenez donc, mon cher colonel, que la déclamation furibonde du lord Stanhope est beaucoup plus innocente que vous ne le croyez, et que l'épouse du noble pair y a répondu de la seule manière qui nous convenait, en continuant à vivre à Paris dans la sécurité la plus parfaite, après l'outrage sans excuse et sans exemple dont son époux s'était rendu coupable envers notre nation. Je ne conseillerais guère à aucune Française, dans une circonstance semblable, d'aller faire à Londres la même épreuve sur le caractère national. »

Ces réflexions calmèrent M. de Faudras; il jeta au feu le discours anglais et la réponse française qu'il y avait faite, et nous partîmes.

A une demi-lieue de Narbonne, nous rencontrâmes le chevalier de V***, vieux militaire, quoique jeune encore, criblé de blessures, brave, communicatif, excellent homme de tout

point, mais turbulent, questionneur, étourdi; ce qu'on appelle dans le pays *tustà bouïssès* (heurte-buisson); il avait vu mon compagnon de voyage deux ou trois fois dans sa vie; il en prit occasion d'arrêter notre voiture sur le grand chemin pendant une grande demi-heure, et je vis le moment qu'il nous emmenait de force à M..........t, habitation charmante au bord du canal, et qui paraîtrait plus agréable encore s'il n'entrait pas un peu de tyrannie dans la manière dont le maître y exerce l'hospitalité.

« Vous venez de voir, me dit le colonel, lorsque nous eûmes quitté le chevalier de V***, l'homme le plus serviable de France. J'ai fait connaissance avec lui à Carcassonne, où il se trouvait par hasard lors de l'arrivée du nouveau préfet. Il apprend, d'un courrier qu'il arrête et qu'il interroge, que celui-ci précède la voiture du préfet d'une heure environ : le chevalier court prévenir les fonctionnaires publics, qu'il ne connaît pas, les rassemble et retourne en hâte sur la grand'route.

» La voiture du préfet arrive; il fait signe au postillon d'arrêter, ouvre la portière, haran-

gue ce magistrat, et finit par l'obliger, à force d'instance, à prendre gîte jusqu'au matin dans une maison voisine, de très-belle apparence, dont il fait les honneurs en présence du propriétaire, qui le prend pour le préfet lui-même. Celui-ci, en cédant à cette invitation, de peur que son entrée dans la ville, à une heure aussi avancée, ne troublât le repos des fonctionnaires publics, ne se doutait pas qu'assemblés à l'hôtel-de-ville par les soins du chevalier de V***, ils y eussent passé la nuit à l'attendre. »

Chapelle, qui dans son facétieux voyage avec Bachaumont ne juge des villes par où il passe que sur la qualité des vins qu'on lui sert et des repas qu'on lui donne, parle de Narbonne avec beaucoup d'humeur. *Dans cette vilaine Narbonne*, où il prétend qu'il pleut toujours, il n'a pas tombé une goutte d'eau depuis plus d'un an; il est vrai que l'église n'est pas plus avancée que de son tems, et que *le Lazare* * est dix fois plus enfumé; mais, en revanche, l'air s'y est

* Vieux tableau que l'on voit dans la cathédrale de Narbonne.

épuré, les femmes (les grisettes sur-tout) y sont devenues jolies, et la société où il ne voyait qu'*un quartier d'hiver de quinze ou vingt malheureux drilles*,* offre maintenant une réunion assez nombreuse de femmes aimables et d'hommes riches et bien élevés.

Narbonne fut jadis une ville immense; elle donnait son nom à cette Gaule narbonnaise, divisée en *première* et *seconde*, qui s'étendait des Alpes aux Pyrénées. L'enceinte actuelle de la ville, qui ne renferme pas plus de dix mille ames aujourd'hui, n'était, dit-on, que la citadelle au tems d'Auguste. Le canal du Midi s'y joint à l'ancien canal de la *Robine*, exécuté par les Romains. Je ne dis rien de quelques antiquités très-peu remarquables, dont les fragmens n'attestent que les ravages du fanatisme et de l'ignorance auxquels cette malheureuse contrée fut si long-tems en proie.

Sous les murs de la ville est une petite plaine appelée le *Champ du sang*; au lieu de chercher vainement à quelle bataille fameuse il faudrait remonter pour trouver l'origine de ce nom,

* Voyage de Chapelle et Bachaumont.

j'aime mieux croire qu'on a voulu rassembler sur ce petit coin de terre tant d'affreux souvenirs épars dans une contrée où le sang français a coulé si long-tems sous le poignard du plus abominable fanatisme.

Peu de villes offrent autant d'amateurs des arts, principalement de la musique; cette passion et l'amour du pays sont un trait distinctif du caractère de la jeunesse narbonnaise. On a vu et l'on voit tous les jours des jeunes gens refuser d'excellentes places qui leur ouvriraient un chemin vers la fortune, pour ne pas quitter leur petite et malpropre ville.

Dans ce pays, comme dans tout le midi de la France, la religion est en raison inverse de la superstition : les curés, dont quelques-uns ne sont pas au-dessous de leur saint ministère, n'y jouissent pas de toute la considération qui leur est due : en revanche, les confréries de pénitens y sont en grand honneur; celle des pélerins est un objet de scandale. Le plus grand fléau dont se plaignent les habitans de Narbonne n'est point la sécheresse qui a désolé leurs champs pendant la dernière année, ni la politique, qui là, comme partout ailleurs, divise

les esprits : c'est le refus qu'a fait l'évêque de Carcassonne d'approuver la confrérie des *pénitentes*, et la dépense de quatre mille francs employés par elle pour la confection d'une bannière.

La Livinière est un très-ancien bourg célèbre dans ce pays par la chapelle de Notre-Dame : tous les ans, au 15 des mois d'août et de septembre, les fidèles des environs s'y rendent en pélerinage ; ils chantent des cantiques à la Vierge, et couchent pêle-mêle dans l'église et sous les oliviers qui l'entourent. Dieu sait et les mauvaises langues racontent tout ce qui se passe dans ces agrégations nocturnes ! Les gens discrets se contentent, comme moi, d'observer que les airs des cantiques sont bien tendres et les nuits d'été bien belles dans le Languedoc ; que la plupart des pélerins et des pélerines sont dans l'âge où la dévotion ressemble beaucoup à l'amour, et qu'il est rare (on insiste beaucoup sur cette observation) qu'un bon tiers des pélerines d'une année ne manque pas au pélerinage de l'année suivante. Je m'étonnais que les ministres du culte tolérassent un pareil scandale : « Vous en parlez bien à votre aise, me dit M. de Faudras ; avant de blâmer un abus de

ce genre, il faut savoir ce qu'il rapporte; les abus les plus difficiles à extirper sont ceux qui ont des racines d'or. »

Cela me fait souvenir qu'en passant à Carcassonne j'ai oublié de parler d'une famille à qui le ciel a concédé le privilége de guérir presque tous les maux par le simple attouchement, à peu près comme les rois de France guérissaient autrefois les écrouelles. Les *imposeurs* de Carcassonne *touchent* gratis, et ne font payer que l'emplâtre de poix qu'ils appliquent à côté du mal pour en constater la guérison. Ces cures miraculeuses se font le samedi de chaque semaine, dans l'écurie de l'*hôtel de Saint-Jean-Baptiste*. Quelle ferme que la crédulité populaire! s'il est vrai, comme vingt personnes me l'ont assuré, que *les frères du Saint-Jean-Baptiste* aient amassé cinq à six cent mille francs à cultiver ce petit coin de son domaine!

Comparez maintenant à ces succès d'un charlatanisme effronté l'obscurité dans laquelle vit un homme d'un grand savoir et d'un vrai mérite, M. *Hortala*, médecin à la Livinière: un coup-d'œil surprenant, des cures véritablement merveilleuses, eussent assuré sa réputa-

tion sur un plus grand théâtre; mais vertueux, simple et modeste, il se trouve heureux d'exercer sans bruit et sans faste un rare talent et des qualités aimables qui lui ont assuré pour amis tous ceux qui ont été ses malades.

Nous avons continué, en partie sur un bateau de poste, notre chemin jusqu'à Béziers. Après avoir passé l'écluse de *Jouard*, j'ai remarqué un vieux château au milieu d'une vaste et belle terre; le colonel m'a appris que l'un et l'autre appartenaient au marquis de Catelan. — A *Homps*, ancienne commanderie de Malte. — Ecluses de l'*Ognon* (petite rivière qui traverse le canal). Beaux ouvrages pour empêcher l'engravement. — Le canal longe une montagne pelée sur laquelle est *Argens*.

Nous nous sommes arrêtés au *Somail*, petit hameau vivifié par les *couchées* des deux bateaux de poste. Je n'oublierai pas notre aubergiste, et son talent pour improviser des couplets de vaudeville en patois; nous avons eu chacun le nôtre. C'est pour laisser un libre cours au vent de *cers*, qui souffle de l'ouest, et qui se fait sentir les trois quarts de l'année depuis Castelnaudary jusqu'à la mer, qu'on laisse ici les fe-

nêtres et les portes constamment ouvertes. Les Romains appelaient ce vent *circius;* Auguste, passant à Narbonne, lui éleva un temple, comme au protecteur de la santé publique.

A *Truillas*, très-belle terre boisée, chose rare dans le Languedoc. — Prise d'eau pour le canal de la *Cesse*. — Superbe pont-aqueduc sous lequel passe cette rivière.

Argellies, grand village, plaine immense de vignobles. — J'ouvrais de grands yeux aux approches de *la Montagne percée;* c'est un ouvrage de luxe qui manque de grandeur et surtout d'utilité. N'était-il pas plus simple de faire sauter le roc, qui n'a pas vingt pieds d'épaisseur, que de le creuser en voûte dans un espace d'environ quatre cents pieds?

La ville de Béziers est située sur une hauteur; l'*Orb* coule au bas, et reçoit le canal, qui traverse cette rivière sans y mêler ses eaux, au moyen d'une machine ingénieuse et néanmoins d'une construction très-simple. Le pays est superbe, et les oliviers d'une vigueur remarquable : je serais tenté de croire que le voisinage et l'air de la mer ne sont pas aussi nécessaires à ces arbres qu'on le prétend dans

le pays, en songeant que les plus beaux oliviers du monde croissent à *Tudela*, dans la Navarre, sur un point intermédiaire entre l'Océan et la Méditerranée.

Depuis l'exécrable guerre contre les Albigeois, Béziers ne s'est point relevé de ses ruines, et les cinquante mille habitans que le convertisseur Simon fit brûler ou passer au fil de l'épée, sur la proposition d'un légat, ont laissé dans la population de cette jolie ville un vide affreux qui ne sera jamais rempli. On a dit que * « si Dieu voulait habiter sur la terre, c'est à Béziers qu'il choisirait sa demeure. » Je lui conseillerais de bien prendre son tems; car, depuis douze ou treize siècles, les *Vandales*, les *Visigoths*, les *Sarrasins*, les *Charles-Martel*, les *comtes de Monfort*, les *légats*, les *dragons convertisseurs*, les *fanatiques* de religion, de féodalité, d'anarchie et de pouvoir absolu ont fait tour-à-tour de ces belles provinces, et de Béziers particulièrement, un théâtre de meurtres, de ravages et de désolation.

De Béziers le canal se rend, à travers une plaine immense, à *Agde* (l'ancienne *Agatha*

* *Si Deus in terris vellet habitare, Billeris.*

des Romains), où il se jette dans l'Hérault, navigable à ce point seulement, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de la mer. Le canal, au moyen d'un embranchement, pénètre dans l'étang de *Thau*, et par conséquent communique avec *Cette* et le canal des Etangs. J'ai visité près d'Agde l'ancien cratère du volcan, reconnu il y a deux ou trois ans par le célèbre chimiste *Davy* et le jeune et savant *Bezard*, digne élève de Bertholet. Les quais d'Agde et une grande partie de ses maisons sont construits en basalte, en lave, et le sol presque tout entier est couvert de produits volcaniques.

Le pays que je viens de parcourir, entre Toulouse et Béziers, est peuplé d'une espèce d'hommes généralement vifs, gais, francs et spirituels : au reste, la franchise dont je parle est plutôt dans leurs manières que dans leurs discours, où règne habituellement l'hyperbole et toutes ses conséquences. La bravoure est chez eux une vertu de caractère et d'instinct ; de tout tems l'armée n'eût point de meilleurs soldats ; et, s'il est bien attesté que dans l'espace de dix siècles la vérité soit parvenue deux ou trois fois à l'oreille des rois par

la bouche des courtisans, c'est à des Languedociens que l'histoire fait honneur de ces phénomènes.

Chénier (qu'il faut bien que l'on s'accoutume à entendre citer comme autorité littéraire) a dit, dans la première leçon de son cours à l'Athénée, que Carcassonne était la ville de l'Europe où les habitans naissaient avec le plus d'aptitude à tous les jeux de l'esprit et de l'imagination; mais ces germes heureux, que l'étude ne tend pas à développer, y sont bientôt étouffés sous le poids des occupations mercantiles. *Fabre d'Eglantine* et le P. *Venance Dougados* sont, je crois, les deux seuls hommes de lettres dont la ville de Carcassonne et ses environs puissent tirer quelque vanité; tous deux sont morts sur l'échafaud révolutionnaire t l'un dans la force et l'autre dans la fleur de l'âge et du talent. Le premier, victime de cette *terreur* qu'il avait laissé mettre *à l'ordre du jour;* le second, entraîné dans la chute de ces *fédéralistes* à qui la postérité rendra quelque jour la justice qu'on leur refuse encore.

Ne laissons pas échapper l'occasion de rappeler une bonne action d'un poète à qui l'on

n'a pas tenu assez de compte des efforts qu'il a faits pour légitimer l'élégie. M. Auguste de la Bouisse rassembla les poésies éparses du jeune capucin de Carcassonne, qu'il surnomma spirituellement le P. *Tibulle*, les fit imprimer à ses frais, et versa le produit de l'édition tout entière entre les mains de la mère de l'infortuné Venance. Il était difficile que l'*Eléonore* de M. de la Bouisse, toute légitime qu'elle est, parût avec avantage à côté de celle de Parny : les muses tant soit peu libertines des Tibulle, des Bertin, ont pu se moquer de son Apollon conjugal ; mais il serait injuste de ne pas reconnaître dans *ses amours* le talent aimable et facile d'un écrivain auquel il n'a manqué qu'une imagination plus vive, et peut-être une femme moins fidèle, pour occuper parmi les poètes élégiaques le rang que son noble caractère et ses qualités personnelles lui assignent dans la société. M. de la Bouisse, que j'ai eu occasion de voir à Narbonne, m'a fait observer qu'en parlant des hommes distingués de Montauban j'avais oublié de citer M. *Teulière*, auteur d'un poëme sur les *Quatre âges de la*

femme ; et M. *Gorse ,* auquel on doit une suite d'élégies dont Sapho est l'héroïne. Je répare cette omission.

Narbonne a donné naissance à quelques hommes célèbres ; de ce nombre sont :

Terentius Varron, lieutenant de Pompée dans la guerre contre les pirates ; *Quintilien* en parle comme du plus docte des Romains, et assure qu'il a composé plus de cinq cents volumes sur différentes matières. Saint Augustin nous a conservé le plan de son grand ouvrage sur les *Antiquités romaines ;*

Moïse Kimschi, auteur d'une grammaire hébraïque, au douzième siècle ;

L'abbé *Bazin*, neveu de Fontenelle, ami de J. J. Rousseau, et dont Voltaire a immortalisé le nom en l'empruntant pour mettre au jour quelques-uns de ses ouvrages ;

Le chevalier de Massiac, connu par des Mémoires militaires ;

Mondonville, dont la réputation comme compositeur n'a pas survécu à la révolution qui s'est opérée depuis cinquante ans dans notre système musical ;

Pech, médecin et naturaliste, qui fournit des matériaux précieux au célèbre Linné;

M. Fabre de l'Aude, l'un de nos orateurs et de nos publicistes les plus distingués.

Les hommes illustres que Béziers a vus naître se recommandent encore plus glorieusement à la mémoire.

Je ne citerai point le maréchal de *Thémines*, qui obtint, dit-on, le bâton de maréchal pour avoir arrêté le prince de Condé; il eût été mieux récompensé par un commandement dans la maréchaussée; mais je dirai que Béziers fut la patrie de *Guillaume Duranti*, savant jurisconsulte, magistrat irréprochable, citoyen courageux, qui mourut victime des fureurs de la ligue : je rappellerai, à la honte éternelle d'une race de brigands qui n'est point éteinte, que, le 15 février 1589, Duranti haranguant, au nom du roi, sur la place publique de Toulouse, une populace ameutée par des prêtres et des *guisards*, fut atteint d'un coup d'arquebuse, et porté dans une maison voisine : à peine avait-on mis le premier appareil sur sa blessure, que ses assassins envahirent son asile,

l'arrachèrent de son lit et le traînèrent par les pieds sur la place du pilori, où ils le crucifièrent, après avoir attaché derrière lui le portrait du roi. *Tu l'aimais*, lui criaient-ils, *eh! bien! tu meurs avec lui; n'es-tu pas content?* Et, se jetant sur lui comme des bêtes féroces, ils le mirent en pièces. Ce n'est pas à nous qu'il est permis de douter de pareilles horreurs.

Un homme « que les anciens auraient placé au rang des dieux des eaux, » pour me servir des expressions de M. Millin, *Paul Riquet*, immortalisé par le canal de Languedoc, est né à Béziers; et, pour que rien ne manquât à sa gloire, le P. Vanière, si connu par son *Prædium rusticum*, a consacré de très-beaux vers latins à la mémoire et aux travaux de son illustre compatriote.

Béziers est aussi la patrie d'un héros de l'amitié, de ce généreux *Pélisson*, fidèle à la disgrace de Fouquet, dévoué à son infortune au sein des cachots, où il ne balança pas à le suivre. Voltaire compare ses Mémoires en faveur du malheureux surintendant aux plus belles harangues de Cicéron; mais, ce que

l'on ne peut comparer à rien, c'est le sentiment qui les a dictés.

Un des plus habiles physiciens du siècle dernier, M. de Mairan, naquit à Béziers; il y fonda, en 1723, une académie de belles-lettres, qui n'a pas survécu très-long-tems à son fondateur.



N° XXXIII. — 14 *avril* 1818.

COURSES

DANS LE DÉPARTEMENT DE L'AVEYRON.

Vitium parvis magnisque civitatibus commune ignorantiam recte et invidiam.

TACITE, Vie d'Agricola.

L'envie et l'ignorance, vices également funestes aux grandes et aux petites villes.

Ceux qui sont pressés d'arriver ne doivent pas voyager avec moi ; j'avance, je me détourne, je reviens sur mes pas, et souvent, après quinze jours de marches, de contre-marches, je me retrouve à quinze lieues du point d'où je suis parti. Qu'importe ? ce n'est point une carte itinéraire que je me suis proposée ; c'est un panorama que je trace ; quand on prend l'horizon pour but, on ne risque pas de se tromper de chemin.

L'aimable et savant colonel Faudras m'avait promis de m'accompagner à Montpellier ; mais des affaires de famille l'appelant pour quelques jours à Caunes, nous nous donnâmes rendez-vous à Pézénas dans les premiers jours du mois suivant.

Tout en délibérant sur l'emploi du tems que j'avais devant moi, le hasard voulut que, dans la chambre de l'auberge où je logeais je trouvasse sur la cheminée les derniers numéros du *Sténographe parisien.* C'était une bonne fortune dans l'ennuyeuse solitude où je me trouvais: je connaissais le jeune et spirituel auteur de ces lettres relatives à la trop fameuse procédure d'Albi, et bien que je n'approuvasse pas l'emploi qu'il ferait d'un talent distingué dans un travail aussi ingrat, je me laissai prendre comme un autre à l'intérêt de cette lecture, et j'en vins à me persuader qu'il était de mon devoir d'observateur de ne point m'éloigner de cette contrée sans avoir visité le théâtre d'un crime atroce sur lequel une femme inexplicable (pour ne rien dire de plus) se complaît à répandre une mystérieuse horreur.

J'achevais le dernier cahier du *Sténographe*,

lorsque le voyageur auquel ces brochures appartenaient entra dans ma chambre pour les reprendre, et fixa l'irrésolution où je flottais encore. « Vous ne pouvez vous dispenser, monsieur l'Hermite, me dit-il à ma grande surprise, de parcourir le département de l'Aveyron : si vous voyagiez pour nous assommer, à votre tour, de quelque poëme descriptif en prose ou en vers, je ne vous engagerais pas à visiter un pays où la nature, âpre et sévère, n'a rien fait pour le plaisir des yeux ; mais ce sont des hommes que vous voulez voir, et ceux qui habitent cette contrée un peu sauvage ont une physionomie assez prononcée pour attirer votre attention. »

Comme je lui témoignais mon étonnement de le trouver aussi bien instruit sur mon compte, il tira de sa poche les derniers numéros de *la Minerve*, en marge desquels il avait fait quelques observations critiques. « Vous voyez en moi, continua-t-il, cet *Hermite du Languedoc* dont les lettres, insérées dans *les Annales*, vous ont du moins prouvé l'intérêt et l'attention avec lesquels je vous lis. — Comme je n'ai qu'un but en écrivant, lui dis-je, la recherche

de la vérité, on me trouve toujours disposé à reconnaître mes erreurs quand il m'arrive d'en commettre, et j'ai déjà pris note de quelques omissions que vous m'avez signalées avec autant d'esprit que de politesse. Je dois pourtant vous prévenir que je n'ai pas tenu compte du reproche que vous me faites d'avoir oublié le nom de *Duranti* en parlant des hommes célèbres que Toulouse a vus naître; on peut reprocher à cette ville l'horreur de sa mort (*crimen urbis et dolor*, ce sont les derniers mots de son épitaphe); mais c'est à Narbonne qu'appartient l'honneur de sa naissance, comme je l'ai dit en son lieu. »

Pendant le souper que nous fîmes ensemble, l'hermite du Languedoc me détermina à reprendre avec lui le chemin de Toulouse par *Saint-Pons* et *Castres* jusqu'à *Sorèze*, où il allait voir un jeune parent qui achève ses études au collége de cette ville.

Le lendemain matin, au moment de partir, un homme qui portait sa recommandation sur une figure pleine d'esprit et de bonté nous pria de lui donner une place dans notre voiture jusqu'à Castres. Nous acceptâmes avec plaisir; et,

dès les premiers mots d'un entretien qui nous aurait, je crois, conduits au bout du monde, je vis que j'avais affaire à un homme très-instruit, et, qui plus est, à un patriote. (Quelque abus que l'on ait fait de ce mot, il conserve pour moi, du moins, sa signification primitive, celle à laquelle je persiste à attacher l'idée de toutes les vertus qui font l'honnête homme et le bon citoyen.)

La situation de la France, les maux qu'elle a soufferts, ceux qui la menacent encore, ses craintes, ses besoins, ses ressources, nous ont occupés tour-à-tour; j'ai été particulièrement frappé de la sagesse et de l'énergie des sentimens que ce nouveau venu développa dans nos discussions.

« Je ne parle pas, disait-il, de la politique extérieure; elle n'a de base que cet être de raison qu'on appelle *le droit des gens*, lequel n'a jamais été, ne sera jamais que le commentaire de ce *væ victis* dont nos premiers ancêtres ont du moins eu la franchise d'avancer le principe en s'en permettant l'application. Le vainqueur vous accable; je ne connais rien de plus humiliant que la plainte; rien de plus niais que de

crier à l'injustice ; souffrez noblement, ou mettez-vous en mesure de résister.

» Il n'en est pas ainsi de notre régime intérieur ; la force des choses n'est ici pour rien ; c'est à nous seuls qu'il faut s'en prendre des fautes que nous avons faites ou laissé faire. N'avons-nous pas un gouvernement que nous avons voulu ? Les devoirs, les droits de chacun ne sont-ils pas prescrits, reconnus dans une charte constitutionnelle où le pouvoir et la liberté trouvent réciproquement leur garantie ? D'où vient donc que depuis trois ans le corps social, avec tous ces élémens de vie, se trouve encore dans un état de langueur et de souffrance ? C'est qu'on a proclamé des lois fixes, et qu'on a gouverné par des lois d'exception ; c'est qu'on a cru voir deux partis en France, tandis que la masse de la nation est d'un côté, et de l'autre quelques familles qui séparent leurs intérêts de l'intérêt général ; c'est que cette minorité, ridicule au moins par sa faiblesse numérique, a voulu s'arroger un droit d'aubaine dans un naufrage commun ; c'est qu'on l'a vue, avec un excès de confiance et d'audace que rien ne justifiait, provoquer les épurations, évincer

les talens, s'emparer des emplois, disputer à la nation ses libertés et au monarque lui-même son pouvoir.

» S'il était possible (ce que je répugne à croire) que quelques hommes eussent médité la ruine de leur patrie, on ne saurait nier qu'ils avaient pris le moyen le plus expéditif, et qu'une autre année du régime d'épuration où ils nous avaient mis ne dût amener cet infaillible résultat.

» A cette cause immédiate de désorganisation s'en joint une autre, d'autant plus dangereuse que sa source est plus sacrée : je veux parler de l'envoi des missionnaires dans les provinces; les Parisiens, accoutumés à voir la France entière dans la capitale, ont trouvé plaisant qu'on traitât les provinciaux comme des sauvages d'Amérique, et qu'on leur envoyât des prédicateurs de la foi : toute mesure qui n'atteint pas nos messieurs de la capitale est pour eux sans conséquence. Il faut avoir suivi, comme moi, ces missionnaires dans leurs courses apostoliques; il faut avoir recueilli, comme je l'ai fait, les discours qu'ils ont prononcés dans les villes et dans les campagnes, pour

avoir le droit d'affirmer qu'il serait difficile de gouverner là où des hommes que leur caractère recommande à la vénération publique s'arrogeraient le privilége d'énoncer des maximes, de prescrire des obligations subversives de l'ordre social établi. Je n'accuse point leurs intentions; je veux bien ne voir qu'un excès de zèle dans des prédications dont l'objet est de condamner toutes les institutions qui sont dues aux progrès des lumières, et de nous ramener aux époques de superstition et d'ignorance. Mais, plein de respect pour leur saint ministère, je n'en soutiens pas moins que l'abus qu'ils pourraient en faire tendrait à recréer un état dans l'état, à ranimer les discordes civiles, à soulever de nouveau les passions révolutionnaires, et à renverser la monarchie représentative. « Que vous importe (disait l'un d'eux, il y a quelques semaines, devant un nombreux auditoire dont je faisais partie), que vous importe que la France soit malheureuse pendant dix ans, vingt ans, trente ans? Ne faut-il pas qu'elle expie les crimes dont elle s'est souillée? Pour vous, songez que votre affaire, votre unique affaire, est celle de votre salut. » Un

autre, dans la même chaire, en s'élevant contre les plaisirs du bal, exprimait en ces mots l'horreur que ce genre d'amusement doit inspirer : « Oui, mères de famille qui m'écoutez, il vaudrait mieux que vous conduisissiez vos filles dans des lieux de prostitution que de les conduire au bal, parce que les grandes fautes sont *presque* toujours suivies d'un vif repentir. » Je vous laisse le soin d'examiner où conduit un semblable précepte. En parlant des révolutions, le même orateur disait : « Ne les blâmez pas, elles apprennent aux rois à gouverner les peuples. » La conférence la plus remarquable à laquelle j'assistai à la Rochelle, dans les premiers jours du mois dernier, avait pour objet cet axiome de l'intolérance : *Hors de l'église, point de salut ;* lequel, il faut bien l'avouer, ne peut se soutenir qu'en violation ouverte de l'article de la charte qui garantit à tous les Français la liberté de conscience ; notez bien encore que cet argument, dont le fanastime s'est fait une arme si terrible, s'employait dans une ville où le tiers de la population est protestante ; dans une ville où, deux siècles auparavant, cette même proposition, *hors de l'église, point de salut* (dont la

conséquence immédiate est *forcez-les d'entrer*), avait fait couler des torrens de sang français. Qui pourrait dire quelles auraient été les suites de ces prédications, si des écrivains philosophes n'avaient signalé, dans maints écrits, * ces dangereuses erreurs, et n'avaient invoqué la religion elle-même contre un zèle exagéré qu'elle désavoue. »

L'inconnu que j'ai laissé parler jusqu'ici continua jusqu'à Castres (où il nous quitta pour se rendre directement à Toulouse) à nous entretenir de la situation de la France, dont on ne peut, selon lui, se faire une idée juste qu'après en avoir parcouru les provinces. Je n'ai pas oublié la conclusion de son discours. « Le mal est grand, dit-il, mais le remède est infaillible : confiez l'administration à des mains habiles; déterminez un mode d'élection pour les autorités municipales, sur l'organisation desquelles la charte n'a pas formellement prononcé; affran-

* Dans la foule des écrits publiés à la Rochelle en réponse aux prédications des missionnaires, on a distingué un petit discours en vers, intitulé : *Très-humbles remontrances de la philosophie à messieurs les missionnaires.*

chissez l'institution du jury de la tutelle des préfets ; que le seul amour de la patrie, que le respect le plus inviolable pour la charte et pour le monarque dont elle émane, dirigent les assemblées électorales dans le choix des députés au corps législatif, et, en dépit des prétentions surannées, des missions provinciales et des correspondans ultramontains, la France, libre et consolée, refleurira sous l'abri du gouvernement représentatif. »

Ce fut au moment où nous nous séparâmes que cet homme respectable nous apprit son nom, que je soupçonnais déjà, en nous parlant de ses compatriotes de Béziers: *Nous avons* TOUS *de l'esprit*, *mais* ILS *sont fous*. « Ne serait-ce pas là une phrase de famille? lui demandai-je en l'arrêtant : la question est peut-être indiscrète, mais du moins, ajoutai-je, elle n'est pas de celles dont Voltaire a dit, en rimant à son aise :

> Etranges questions qui confondent souvent
> Le profond s'Gravesende et le subtil Mairan.

—Vraiment oui, reprit-il, j'ai l'honneur d'être parent de cet homme célèbre, et c'est par or-

gueil que je m'en tiens à son nom de famille *Dorlans*, sous lequel il est beaucoup moins connu.»

Nous arrivons à *Sorèze*. Cette petite ville compte à peine deux mille habitans; elle doit son nom au ruisseau de *Sor*, son existence à une ancienne abbaye de bénédictins, et sa renommée à une école célèbre fondée en 1766, et qui fleurit encore aujourd'hui sous la direction de M. Ferlus, dont le zèle éclairé est parvenu à y rassembler d'autres maîtres dans tous les genres. Les élèves, au nombre de cinq cents, y reçoivent une éducation plus complète que dans aucune autre école du midi de la France. Je paie la dette des autres en publiant un fait bien honorable pour M. Ferlus: à l'époque des événemens qui entraînèrent la perte de notre colonie de Saint-Domingue, on comptait, au collége de Sorèze, vingt-cinq ou trente élèves appartenant à des familles de colons, dont la plupart, sans autre ressources que les secours provisoires du gouvernement, se trouvèrent dans l'impossibilité de payer la pension de leurs enfans. M. Ferlus s'imposa dès lors, envers eux, les devoirs de père et d'instituteur; il les

garda chez lui, leur continua ses soins, et ne se sépara d'aucun élève que son éducation ne fût achevée; plusieurs d'entre eux sont restés cinq et même dix ans au collége de Sorèze, et en sont sortis sans connaître l'étendue de leurs obligations envers le généreux directeur : au silence que ces jeunes gens ont gardé depuis, ont doit croire qu'ils l'ignorent encore; ce qui fait moins d'honneur à la reconnaissance qu'à la discrétion de leurs parens.

J'ai passé vingt-quatre heures à Sorèze, chez M. de Barrau, que j'ai rencontré jadis à Yanon, sur la côte de Coromandel, et qui connaît beaucoup mieux les Indes, où il a fait huit voyages, que les départemens voisins de celui qu'il habite. Depuis la mort de sir William Jones, je ne sais s'il existe en Europe un homme qui ait des connaissances aussi positives sur la religion, le commerce et les mœurs des habitans de ces belles contrées. J'ai reçu de lui l'accueil le plus aimable; pendant le tems que nous avons passé ensemble, il n'a été question, entre nous, que de pagodes, de brames, de faquirs, de bayadères sur-tout : il est des souvenirs qui s'embellissent du lointain où se présentent les ob-

jets. Nous avons parlé de toutes nos connaissances des bords du Gange et de l'Indus ; et ces mots douloureux ont été la réponse , à chacune de nos questions : *Il est mort !* En nous entretenant du dernier Français qui ait brillé dans ce pays , du général Raymond , dont j'ai fait mention ailleurs, M. de Barrau a réclamé, pour la commune de *Sérignac* , du département de Tarn-et-Garonne , l'honneur d'avoir donné naissance à ce guerrier célèbre, dont j'avais placé le berceau dans le voisinage de Castelnaudary. Le général Raymond était propriétaire, aux Indes, d'une armée de quinze mille hommes, disciplinée à l'européenne, munie d'un train complet d'artillerie et du plus brillant équipage militaire , lorsqu'il mourut, le 24 floréal an 5, au service de *Nyzam-Aly-Zab*, soubah du Dékan. La puissance de ce prince, fondée en grande partie sur l'armée de Raymond , donnait de vives inquiétudes aux Anglais, dont ce prince est tributaire. — M. Azaïs , si connu par ses *Compensations* de toute espèce , est né à Sorèze.

M. de Barrau a bien voulu me conduire au bassin de *Saint-Ferréol*, à une demi-lieue de

Sorèze. La main de l'homme n'a peut-être jamais rien exécuté de plus étonnant. Ce bassin, destiné à alimenter le canal du Languedoc, est un vallon tout entier fermé par des digues, au moyen desquelles sont arrêtées les eaux qui affluent de toutes parts. La digue qui transforme le vallon en lac, à dix-sept toises de haut, soixante toises de large, et plus de quatre cents toises de longueur; les terrassemens, les voûtes, les conduits, les ouvrages de toute espèce pratiqués pour l'achèvement de cet immense réservoir, lequel ne contient pas moins d'un million de toises cubes d'eau, font de ce ce monument la merveille de l'industrie humaine.

Je repasse par *Castres*, où je m'arrête quelques heures, non pour visiter une foule de petits nobles à grandes prétentions, mais pour voir la maison où naquit le savant *André Dacier*, qui épousa cette *Anne Lefèvre*, plus savante que lui, et non moins érudite que le docte *Tannegui-Lefèvre*, son père.

Anna viro major, nec minor Anna patre.

Cette ville est aussi la patrie de *Rapin*

Thoyras, auteur de *l'Histoire d'Angleterre*, et dont le père, envoyé au parlement de Toulouse pour y porter l'édit de pacification, en 1558, y fut arrêté et décapité, trois jours après par ordre de cette cour, à qui Dieu fasse paix.

Le général Ricard, aujourd'hui pair de France, illustre par de beaux faits d'armes, principalement aux rives de la Moscowa....... est né dans les murs de Castres.

J'ai pris mon chemin par *la Caune*, petite ville de deux milles ames de population ; les mœurs y sont fort simples ; on y passe à médire à peu près tout le tems qu'on n'emploie pas au jeu. L'hospitalité est la vertu des habitans ; je craindrais néanmoins d'en exagérer le mérite, si j'en jugeais par l'accueil plein de bonté que m'a fait le général Muratel. Ce brave et ancien militaire, après avoir fait trois campagnes de la guerre de Sept-Ans, a servi avec la plus grande distinction, dans la campagne de 1792, en qualité de colonel du premier régiment de dragons, et, au commencement de 1793, comme général de brigade. L'événement déplorable qui signala cette époque détermina sa retraite.

A une portée de fusil de la ville, sur un petit plateau qui la domine, se trouve une maison de campagne charmante, appartenant à madame de L...z, où se réunit, pendant la belle saison, toute la bonne société de la Caune. Le degré d'estime où l'on y tient les convives se mesure peut-être un peu trop sur leur talent et leur persévérance à jouer le piquet depuis deux heures après midi jusqu'à dix heures du soir.

Cette ville manque de communications ; on y avait commencé une grande route sur l'espace que je viens de parcourir, mais elle n'a pas été achevée ; la Caune est à peu près à un siècle de Paris pour les modes et les usages : un autre Epiménide, en s'y réveillant, croirait s'y être endormi la veille.

Dix heures de très-mauvais chemins, en partie sur des montagnes très-rapides, m'ont conduit dans le département de l'Aveyron ; j'ai laissé sur ma droite une petite ville appelée *le Pont de Camarès*, dont les environs sont renommés pour leurs grives. Les savans du pays prétendent que César, dans la guerre des Gaules, se régalait de ces oiseaux, qu'il nomme *aves*

camarences dans quelque endroit de ses *Commentaires :* j'ai perdu plus d'une heure à chercher inutilement ce passage.

On arrive à *Saint-Affrique* en passant, sur un très-beau pont, la rivière de Sorgues ; rien de plus agréable que la situation de cette petite ville, dans un joli vallon, au confluent de plusieurs ruisseaux. Son territoire, bien qu'assez fertile, ne suffirait pas pour faire vivre ses habitans sans le secours des fabriques de draps, de ratines, de cadis, d'où sortent, par années, six ou sept mille pièces de ces différentes étoffes.

Le quart de la population de Saint-Affrique est protestante ; d'où naît, entre les deux cultes, une rivalité, ou plutôt une animosité funeste : dans toutes les crises révolutionnaires, le fanatisme a pris ici les couleurs de la politique pour tourmenter, pour égorger alternativement, et selon que la puissance passait d'un parti dans un autre, les partisans de Rome ou de Genève : ce n'est pas qu'il ne se trouve, parmi les gens éclairés des deux sectes, des hommes raisonnables et pacificateurs; mais, loin d'avoir exercé aucune influence dans les

grandes tourmentes politiques, leur modération les a livrés en proie à la fureur des partis entre lesquels ils se sont placés.

Cette ville a vu naître et mourir le vertueux *Bernard de Saint-Affrique*, membre de cette héroïque minorité de la convention nationale qui fit de si courageux et de si vains efforts pour préserver la France des crimes de 93. Sa mémoire y est chère à tous les bons citoyens.

Pendant le siége que soutint la ville de Saint-Affrique, à l'époque des guerres de religion, au commencement du dix-septième siècle, une demoiselle *de Valéry* suivit l'exemple qu'avait donné *Jeanne Hachette* au siége de Beauvais en 1472, et se distingua par des actions du plus grand courage.

Silvanès, à quatre lieues dans le sud de Saint-Affrique, est le Bagnères de l'Aveyron; la belle saison y amène un grand nombre de malades, presque toujours assez bien portans, qui viennent y prendre des eaux thermales plus renommées, mais peut-être moins salutaires que celles de *Cranzac*, à quelques lieues de là. Les jeunes habitans de ce pays conservent, avec

un respect filial, la mémoire de deux abbayes très-opulentes de bernardins et de bernardines qui enrichissaient jadis la contrée; elles travaillaient, de concert, à la propagation de la foi, et les rapports de confraternité qui s'étaient établis entre elles en avaient amené de plus doux encore; on aurait dit d'une même famille; la révolution a rompu des nœuds si tendres! qui pourrait compter tous les maux qu'elle a faits?



N° XXXIV. — 29 *avril* 1818.

ALBI ET RODEZ.

Horresco referens.
VIRGILE.

Je frémis en le racontant.

J'AI blâmé cette curiosité insatiable qui, depuis plus d'un an, fixe tous les regards sur une cour de justice où le crime affreux de la mort de l'infortuné Fualdès va se juger pour la seconde fois. Au milieu des grands intérêts politiques qui doivent nous occuper, des questions à l'examen desquelles se rattachent nos libertés, notre bonheur, peut-être notre existence, j'ai trouvé que nous donnions trop de tems, que nous attachions trop de prix à la découverte des abominables mystères de la maison *Bancal*; mais puisque le hasard m'a conduit sur ce théâtre d'horreurs, puisque cet épouvantable épisode

se lie nécessairement à la description physique et morale du pays que je parcours, je suis obligé d'arrêter mes regards sur une image à laquelle me ramènent malgré moi tous les objets qui m'entourent.

J'approchais d'Albi, il me restait deux heures de jour, j'en voulus profiter, avant d'entrer dans la capitale de l'Albigeois, pour visiter une des merveilles de la contrée, *le saut du Tarn*, que l'on peut nommer une cataracte quand on n'a point voyagé sur les bords du lac *Ontario*, ou, sans aller si loin, aux environs de *Schaffhouse*. Quoi qu'il en soit, cette chute d'eau se recommandait sinon à ma curiosité, du moins à mon intérêt, par le tragique souvenir des amours d'*Adrienne* et *Saho*, racontées avec beaucoup de grâce dans le huitième cahier du *Sténographe parisien*, que j'avais lu à Béziers.

Arrivé sur la rive du Tarn, je m'étais placé sur la saillie d'un rocher d'où j'observais l'effet du soleil couchant, qui se reproduisait en forme d'arcs-en-ciel sur cette masse d'eau perpendiculaire. A quelque distance de moi je vis un jeune peintre assis entre deux roches, qui s'empressait de saisir l'ensemble de ce tableau fugitif. Je

m'approchai de lui sans en être aperçu ; et, après avoir examiné son esquisse, je me hasardai à lui en faire l'éloge ; il se retourna en rougissant, et je fus frappé du contraste de sa figure mâle et de son air modeste, de ses cheveux blonds et de sa barbe noire, de sa tournure militaire et de sa contenance timide. Aux premiers mots qu'il me dit, je vis qu'il était Parisien, et lui-même, à mon costume hétéroclite, à mes cheveux blancs, et sur-tout à mes questions, devina bientôt à quel voyageur il parlait. « Vous connaissez peut-être, lui dis-je, un jeune homme de votre âge, venu, comme vous, des bords de la Seine aux rives du Tarn, pour y recueillir les détails du fameux procès ? — Le *Sténographe parisien* ? Vous ne le trouverez plus à Albi. Vous voyez en moi son compagnon de voyage, son ami et son continuateur : arrivé prématurément pour assister aux débats, il a repris la route de la capitale ; je crois pouvoir faire seul le travail que nous devions partager, et je lui ai écrit de s'épargner l'ennui, peut-être même les désagrémens du retour ; car les services qu'il a rendus, et ceux qu'il a cherché à rendre à la prisonnière de Sainte-Cécile lui ont aliéné

dans ce pays les bonnes graces municipales, que l'on réserve au rédacteur-député de certain journal. Héritier du *Sténographe*, je suis en butte aux ressentimens dont il est l'objet, et sur l'effet desquels je ne serais pas tranquille, si j'en devais croire l'avis que m'a donné hier un officier de la légion de la Corrèze.

Je m'acheminais vers Albi avec mon Parisien, qui achevait de me faire connaître la nature, le but et les moyens de l'intrigue dirigée contre lui, lorsque nous fûmes abordés par un homme à cheval, que le collègue du Sténographe reconnut pour un des plus habiles et des plus estimables avocats d'Albi. « On vous cherche, lui dit-il, on veut vous arrêter. — M'arrêter?... vous voulez rire, de quel délit suis-je coupable? tout au plus d'avoir offensé, sans le vouloir, quelque amour-propre de province. — Et vous comptez cela pour rien!.... vous n'êtes point à Paris.... je connais ma province et mon monde.... On vient d'emprisonner ce matin le journaliste de Lyon; fuyez, vous n'avez rien de mieux à faire... Prenez ma bourse et mon cheval; j'accompagnerai votre vieux camarade.... »

L'avis était bon, je l'appuyai de toutes mes

forces ; le jeune homme s'y rendit ; et, changeant de compagnon, j'entrai dans Albi, protégé par mon âge et par M***, qui ne me quitta qu'après m'avoir conduit et installé chez l'honnête Lautard, à l'hôtel des Ambassadeurs.

Cette ville est bâtie au centre d'une vallée étroite que borne de toutes parts une chaîne de rochers. Depuis ce concile d'exécrable mémoire qui se tint dans ses murs en 1175, et dont tant de massacres ont été le résultat, aucune circonstance n'y avait amené une affluence d'étrangers aussi considérable que celle qui s'y presse aujourd'hui pour assister aux débats de la cour d'assises.

La tour de Sainte-Cécile, beaucoup trop vantée, n'est remarquable que par sa hauteur : c'est un monument de la piété d'un *Bernard de Castanet*, évêque d'Albi, qui la fit élever vers la fin du douzième siècle, en mémoire de la conversion des Albigeois, si complètement opérée par *Simon de Montfort*. On les accusait de *manichéisme*. Si jamais cette hérésie fut pardonnable, c'était sans doute à l'époque où vivait un guerrier fanatique et sanguinaire, qu'il était permis de prendre pour le génie du mal. C'est en face

de la cathédrale de Sainte-Cécile, dans l'ancien monastère du même nom, que les condamnés de Rodez attendent le second arrêt qui doit décider de leur sort.

Je n'avais point l'intention de suivre les débats prêts à s'ouvrir, et dont je pouvais être régulièrement instruit par les journaux; le seul objet de ma curiosité eût peut-être été d'observer un moment la figure des prévenus; mais ne pouvant vaincre la sévérité de leurs gardiens, je fus dédommagé en allant voir, chez un peintre albigeois, M. Sudré, élève de David, ces physionomies qu'il a su retracer avec une si énergique précision. Cette manière de lire dans leurs traits anoblissait du moins, par l'hommage rendu à un talent digne du maître, un aussi repoussant aspect.

C'est à Rodez, dans la ville même où le crime avait été commis, que j'avais hâte de me rendre, pour y confronter en quelque sorte l'opinion publique, que l'on trouve partout, avec cette rumeur sourde qui ne se fait entendre qu'au lieu même où l'événement s'est passé.

Quelques heures m'ont suffi pour connaître tout ce qu'Albi renferme d'intéressant; le *pont*

du Tarn, qui menace ruine depuis deux siècles, le *phare de Saint-Salvi*, destiné à guider le voyageur à travers la vaste forêt de *Lagresigue*, les promenades de *la Lice* et du *Vigan*, et le chœur de la cathédrale, qui passe pour un chef-d'œuvre d'architecture gothique. Cette ville se glorifie d'avoir donné le jour à l'infortuné *La Peyrouse* : on regrette de n'y pas voir le cénotaphe de ce célèbre navigateur, sur la perte duquel trente ans d'inutiles recherches ne permettent plus le moindre doute. Albi compte encore parmi ses titres d'illustration le nom des généraux *Duguat* et d'*Haupoult*, morts au champ d'honneur, et celui du général *Lacombe Saint-Michel*, dont la gloire est loin d'être aussi irréprochable. Un des acteurs sur qui se fonde aujourd'hui la gloire de notre premier théâtre lyrique, M. *Dérivis*, est né aux environs d'Albi.

Je poursuivais ma route vers Rodez, douloureusement préoccupé d'un meurtre qui met en deuil tant de familles, qui compromet une ville entière, et dont la première cause ne sera probablement jamais connue. Que de crimes enfantés par un seul! Un vieillard respectable attiré hors de sa maison par la plus noire per-

fidie, entraîné dans un repaire infâme, égorgé avec une barbarie sans exemple par des monstres qui l'appelaient leur parent, leur ami; une mère trafiquant avec les assassins du sang de sa fille, témoin caché de cette horrible exécution; des enfans qui dénoncent leur père et leur mère; un des principaux acteurs du crime, le seul peut-être qui en eût le secret, et un témoin important, morts dans le cours des deux procédures, non sans donner lieu à de violens soupçons d'empoisonnement; une femme qui semble se jouer de l'intérêt qu'elle avait d'abord inspiré, et dont les bizarreries ne peuvent trouver d'excuses, même dans le motif honorable qu'on lui suppose. J'étais engagé dans ce labyrinthe d'horreurs et d'infamies, où ma réflexion cherchait un fil pour se conduire, lorsque j'aperçus une troupe considérable de voyageurs, les uns à pied, les autres à cheval, quelques-uns en cabriolet, qui venaient à ma rencontre; tandis qu'ils défilaient autour de moi, j'eus le tems de compter cent cinquante individus de tout sexe et de tout âge. Je descendis de voiture, et j'adressai la parole à un homme d'un âge mûr et d'un extérieur assez distingué, qui reprenait le même

chemin que moi, après s'être arrêté pour parler à quelqu'un de la troupe. « Quel motif, lui dis-je, met en mouvement un si grand nombre de citoyens, et vers quel endroit se dirige ce singulier pélerinage?—Vous voyez, me répondit-il, une partie des témoins de Rodez dans l'affaire qui va se juger à Albi, où ils se rendent par *Sauveterre*, *Pampelonne* et *Valence*, tandis que l'autre moitié (car ils ne sont pas moins de deux cent quatre-vingts) suit la route de *Milhaud*, afin de ne pas affamer les pauvres villages par lesquels ils doivent passer.—Je ne me permettrai pas de vous arrêter plus long-tems sur la grande route, lui dis-je; mais peut-être retournez-vous à Rodez; j'y vais moi-même, et je puis vous offrir une place dans ma cariole. » Il accepta, et nous continuâmes l'entretien.

« Si tout autre intérêt que celui qui s'attache à l'événement affreux dont gémit notre ville pouvait vous y conduire, vous auriez bien mal choisi votre moment, continua-t-il; Rodez est à peu près désert; témoins, oisifs, curieux, tous se rendent à Albi; la population de l'Aveyron s'est portée sur le Tarn, et c'est aujourd'hui chez les Albigeois qu'il faut aller chercher les

Ruthéniens. » Je lui fis part du motif de mon voyage, et j'eus lieu, comme on va le voir, de m'applaudir de la rencontre que le hasard m'avait procurée. « J'étais ami de M. Fualdès, ajouta-t-il ; vingt-cinq ans de la plus intime liaison m'ont fait connaître en lui les vertus d'un citoyen probe, d'un magistrat habile autant qu'irréprochable, d'un ami fidèle et du meilleur des pères : cette justice lui fut rendue, de son vivant, par tous ses concitoyens, par ceux mêmes qui le jugeaient avec toute la prévention, (et dans ce pays on doit dire) avec toute la haine de l'esprit de parti. M. Fualdès, non moins distingué par la politesse de ses manières que par la solidité de son caractère, avait fait ses études à Toulouse avec beaucoup de succès ; il passa du collége au barreau de Rodez ; la révolution survint, il n'en marcha pas moins d'un pas ferme dans la route honorable qu'il s'était tracée, et se voua particulièrement à la défense de ceux que poursuivait un pouvoir odieux. Tant de courage à cette époque ne pouvait rester impuni ; M. Fualdès fut jeté dans les cachots, dont il avait tiré plusieurs innocens ; et, transféré de Rodez à Paris, il allait y comparaître devant le tribunal révolutionnaire, lorsque le 9 ther-

midor le rendit à la vie et à la liberté. En l'an 8, à l'époque de la nouvelle organisation judiciaire, il fut nommé d'abord accusateur public, et depuis procureur impérial dans le département de l'Aveyron.

» Je crois savoir la vérité, continua M. S***, sur les motifs secrets du crime infernal qui enlève à sa famille et à son pays un citoyen digne de tous les regrets qu'il inspire, mais cette vérité ne repose que sur des conjectures, des rapprochemens, des observations, dont l'exposé ne suffirait pas pour faire passer, dans l'esprit des autres, la conviction dont le mien est rempli : la justice, ajouta-t-il, est saisie de cette cause horriblement célèbre ; elle seule peut en sonder les ténébreuses profondeurs : je crains néanmoins qu'en éclairant les faits, qu'en démasquant les plus hardis coupables, elle ne parvienne pas à lever tout entier le voile qui couvre la partie intentionnelle de ce monstrueux forfait. »

J'insistai vainement auprès de M. S***, pour qu'il s'expliquât davantage. Tout ce que j'en obtins, c'est qu'après le jugement rendu et la sentence exécutée, il me communiquerait une lettre écrite l'année dernière à un de ses parens, dans laquelle, en lui faisant le récit de cette fu-

neste aventure, il lui expliquait les réflexions qu'elle lui suggère.

Je désirais du moins savoir ce qu'il pensait de la dame Manson. « Les étranges contradictions d'un pareil caractère n'ont aucun attrait pour moi, dit-il, et quand la vérité est le besoin de tous les cœurs, on finit par prendre en aversion celle qui ne semble se prévaloir du malheur de la connaître, cette vérité, que pour en retarder le triomphe. Je ne lui pardonnerai jamais d'avoir transformé en curiosité de théâtre la vertueuse indignation du public : connaissez-vous un scandale plus affligeant pour les mœurs que celui de voir la cause de l'infortuné Fualdès abandonnée en quelque sorte pour celle d'une femme que sa position seule m'empèche de qualifier ? Il faut le dire à la honte du cœur humain, ce n'est pas la plainte déchirante d'un fils qui demande justice du meurtre de son père ; ce ne sont pas les cris de l'infortune, les preuves, les remords, les dénégations, les aveux du crime que l'on court entendre au tribunal d'Albi : ce sont les exclamations, les réticences, les évanouissemens, la pantomime de Clarisse qui attirent la foule avide de spectacle. La situation dramatique où s'est placée

cette femme détourne à son profit l'intérêt qui devrait se porter tout entier sur l'accomplissement des devoirs de la piété filiale, si douloureusement, si noblement remplis par le jeune Fualdès. Le même crime qui lui ravit son père dévore en même tems sa fortune ; celle des spoliateurs est mise à couvert ou s'est évanouie, et l'espoir d'une vengeance que réclame avec lui l'humanité tout entière est désormais le seul qui lui reste.

» En blâmant le rôle que joue la dame Manson dans ce cruel procès, je ne prétends cependant pas nier la force des raisons qu'elle peut avoir pour ne pas répondre à l'une des questions qui lui sont faites : je ne connais point de loi plus impérieuse que celle du serment, ni de devoir plus saint que la reconnaissance. »

Je me hâtai d'interrompre M. S***. « Cette vertu, lui dis-je, n'est pas celle de la femme dont nous parlons ; demandez plutôt au *Sténographe parisien ;* peut-être ignorez-vous son histoire. Il arrive à Rodez ; il voit la prisonnière ; elle était accusée, séparée de son fils, et dans une extrême indigence : le cœur du jeune homme est ému, sa tête se monte, il croit à beaucoup de malheurs et même à quelques vertus.

On lui lit un *Mémoire*, où le nom d'une mère respectable est invoqué à chaque page. La dame est jeune encore ; elle est en prison ; elle a de l'esprit ; elle s'embellit quand elle parle ; le jeune sténographe est poète, pouvait-il ne pas être dupe ? Il le fut ; il emporta le précieux Mémoire, promit de le publier, et laissa dans la cellule le denier du voyageur.

» La publicité de ce tissu d'audacieux mensonges augmenta l'aisance et la célébrité de la captive, mais il souleva en même tems contre elle plusieurs de ses compatriotes qu'il compromettait : la prisonnière s'en prend alors à l'innocent complice de sa gloire, l'accuse de tous les services qu'il lui a rendus, et finit par *dénoncer* son chevalier absent. Vous conviendrez que cette conduite de la fille de M. Enjalran envers un littérateur qui s'était généreusement dévoué à sa cause n'est pas faite pour donner une haute idée de sa reconnaissance. »

Je sentis l'inconvénient de continuer un entretien qui réveillait dans le cœur de M. S*** des souvenirs déchirans, et je l'amenai à des considérations générales sur les habitans du pays que nous parcourions.

« Les Aveyronnais, me dit-il, sont géné-

ralement d'une taille élevée, d'une physionomie ouverte, et d'un caractère franc. Leurs passions vives sont presque toujours généreuses ; l'austérité du climat tourne les esprits vers de graves objets ; vous trouverez ici plus d'instruction que d'éclat, plus de mathématiciens que d'artistes. Les principes opposés, les idées rivales s'y établissent avec une grande liberté. L'abbé *Raynal* et l'abbé *Frayssinous*, MM. *de Bonald* et *Flaugergues* ont, parmi leurs compatriotes, des partisans en nombre à peu près égal.

» Dans ce département, les habitans de Rodez ont une réputation à part ; on les accuse d'être méchans, haineux, et de là le fameux proverbe :

Ruthenenses quos non possunt rodere odiunt.

» M. *Monteil*, jadis habile professeur de l'école centrale du département, a cherché à les défendre de cette inculpation : il les représente comme très-loyaux et très-probes. Sans égard à l'intérêt personnel qui me porte à me ranger à son opinion, je crois devoir convenir que les habitans de ce département, et principalement ceux de la ville de Rodez, ont tous les vices et toutes les qualités qui naissent de l'âpreté du sol, du défaut de communications, et d'une

demi-civilisation qui n'a point usé leurs forces. Susceptibles d'une grande élévation d'esprit, d'un opiniâtre attachement à leurs principes, capables de tout sacrifier à leurs opinions, leur existence n'est qu'une suite de mouvemens passionnés, où se trahit, jusque dans les actions les plus simples, l'habitude de violence qui les domine. »

Rodez, où nous arrivons, est situé sur une montagne, et l'Aveyron se roule presque circulairement dans les gorges qui entourent ses remparts. Cette ville, très-ancienne, n'offre de monument remarquable que sa cathédrale, dont le clocher, d'une hauteur prodigieuse, s'aperçoit à une grande distance.

Les maisons, mal bâties, y forment quelques rues étroites, sombres et malpropres. Je ne sais si l'image du crime qui s'y est commis n'influe pas sur l'impression que j'éprouve en entrant dans cette ville, mais, à peine arrivé, j'aspire au moment d'en sortir. Je viens de parcourir la rue des *Hebdomadiers !*...... Je me suis arrêté sur le seuil de cette *maison Bancal*, sans oser pénétrer dans ce hideux repaire. Le jugement qui condamnera les assassins de M. Fualdès ne devrait-il pas en ordonner la destruction ?

L'aspect de cette ville semblerait seul devoir effaroucher la poésie et les arts ; c'est une raison de plus de ne point oublier qu'elle a vu naître M. Delrieu, auteur de la belle tragédie d'*Artaxerce*, et de plusieurs autres ouvrages dignes du succès qu'ils ont obtenu sur la scène, et M. Planard, connu par quelques jolies productions dramatiques. Cette ville est aussi la patrie de M. Bonnel, acteur du grand Opéra : sa modestie ajoute à son talent et nuit à sa réputation.



N° XXXV. — 15 *mai* 1818.

VILLEFRANCHE.

—

. . . . *Je ne vois* rien qui soit plus odieux
Que le dehors plâtré d'un zèle spécieux,
Que ces francs charlatans, que ces dévots de place.
MOLIÈRE, *Tartuffe*.

Je suis attendu à *Milhaud*, et je pars pour *Villefranche* sans autre motif que de répondre à l'invitation aimable que me fait par écrit un M. S* P**, que sa lettre m'inspire le désir de connaître. J'allonge mon chemin d'une vingtaine de lieues; mais je vais par la route de *Rignac*, je reviens par celle de *Salars;* je ne serai pas obligé de repasser par Rodez : cela me décide.

Je n'avais pas encore eu le tems d'ouvrir les lettres que j'ai trouvées à mon passage à Albi ; cette lecture m'a occupé fort agréablement pendant un trajet difficile, à travers un pays dont

l'aspect n'a rien de récréatif, et j'ai lieu de croire qu'un extrait de cette correspondance ne sera point sans intérêt pour ceux qui m'accompagnent en idée dans mon voyage.

Sarlat, 28 mars 1818.

« Vous avez raison, monsieur l'Hermite ; rien n'honore plus l'humanité que la vénération pour les hommes supérieurs ; et cette vénération, qui s'arrête à leur mémoire, devrait rejaillir sur les lieux où ils ont reçu le jour. D'où vient donc qu'en France on ignore la patrie de la plupart de nos grands hommes ? Les étrangers nous reprochent avec raison cette indifférence ; Voltaire nous en a fait un crime.

» Sarlat est le nom assez obscur de ma patrie ; je ne parierais pas qu'on le trouvât sur toutes les cartes de France, et cependant cette pauvre petite ville du Périgord est le berceau de l'ami de Montaigne, de ce *la Boëtie* qui le premier, au seizième siècle, osa défendre les droits de l'homme en société, et appeler les peuples à secouer le joug de la servitude féodale ; nous parlons de gloire nationale, nous vantons notre

civilisation, et la ville qui a donné naissance à FENELON reste ignorée!!!

» Mais si la France oublie la patrie de pareils hommes, nos rois, du moins, auraient dû reconnaître notre zèle à subvenir aux besoins de l'Etat; ils auraient dû se souvenir que, dans leurs disgraces, ils n'ont pas eu de sujets plus fidèles; maintenant encore, malgré notre indigence, après plusieurs années désastreuses, quelle autre ville acquitte avec plus d'empressement sa dette envers l'Etat? De tout tems l'ingratitude a payé nos services; nos réclamations, quelques modérées qu'elles fussent, n'ont jamais été écoutées; on nous a refusé jusqu'aux moyens de nous mettre en communication avec le reste du royaume; le défaut de route ne nous permettant pas d'étendre notre commerce au-dela de notre arrondissement, forcés de nous suffire à nous-mêmes, sans autre ressource que le travail et la frugalité, la patrie, le roi, la liberté n'en sont pas moins nos idoles.

» Sarlat, à onze lieues de Périgueux, doit son origine à un monastère de l'ordre de Saint-Benoît, et fut fondée sous Charlemagne : autrefois siége épiscopal, cette ville est aujourd'hui

chef-lieu de sous-préfecture ; les rues y sont tortueuses, les maisons mal bâties; tout notre luxe est dans nos ruines : des antiquités gauloises, des parties de voies militaires, des aqueducs où l'on ne peut méconnaître le génie des Romains, inspirent une sorte de vénération pour ce coin de terre consacré par les travaux de nos ancêtres, et que n'ont point dédaigné les anciens maîtres du monde : la terre jonchée de briques, de débris de colonnes, que sillonne journellement la charrue, atteste notre antique splendeur ; mais ce qu'on doit mettre au-dessus de nos monumens, ce qui fait notre véritable gloire, ce sont les hommes illustres auxquels notre patrie a donné le jour ; voici les principaux :

» *Elias Clairel*, troubadour; il vivait en 1220; il nous reste de lui seize chansons, dont quelques-unes sur les croisades appartiennent à l'histoire.

» *Jean Aimery* et *Géraud de Salaignac*, autres troubadours chez qui l'on distingue une tournure d'esprit agréable et cette fleur de galanterie dont ils ont été les premiers modèles.

» *Etienne de la Boëtie*, conseiller au parlement

de Bordeaux, qui fut auteur à seize ans et mourut à trente-deux. Montaigne, son ami, a recueilli ses œuvres en 1571 ; on y trouve des traductions de Xénophon et de Plutarque, des discours politiques et des poésies. Son *Authenoticon*, ou *Traité de la Servitude volontaire*, fut publié en 1575.

» *Fenelon* (Bertrand de Salignac, marquis de), mort en 1559, a donné la relation d'un siége de Metz, et le voyage de Henri II aux Pays-Bas. Charles IX voulut engager Salignac à justifier la Saint-Barthélemi auprès de la reine Elisabeth : la postérité a entendu sa réponse : « Sire, je deviendrais complice de cette horri-» ble exécution, si je cherchais à la colorer : » Votre Majesté peut s'adresser à ceux qui la » lui ont conseillée. »

» Fenelon (François Salignac de la Mothe). Le nom de l'auteur de *Télémaque* est un éloge auquel on ne peut rien ajouter. *

» Deux hommes ont encore été dignes de porter ce nom glorieux; le premier, neveu de l'ar-

* Fenelon est mort au château de Fenelon, maintenant dans le département de la Dordogne, situé entre Souillac et Sarlat.

chevêque, fut chargé de plusieurs ambassades, et montra dans ses missions honorables autant de sagesse qu'il montra de courage sur le champ de bataille; il périt à Rocoux.

» L'autre se fit connaître dans le monde littéraire par une tragédie d'*Alexandre*, en 1761.

» *La Calprenède* (Costes de). Ses romans ne méritent ni l'éloge brillant de madame de Sévigné, ni la critique amère de Boileau : on y trouve, au milieu de beaucoup de fatras, de l'esprit, de la grâce et de l'imagination.

» *Tarde Jean*, géographe-mathématicien du seizième siècle, fut en correspondance avec Galilée, et publia un ouvrage où il démontre que la terre peut tourner autour du soleil sans faire le moindre tort à la religion.

» Dans des tems plus rapprochés, Sarlat a vu naître plusieurs jurisconsultes célèbres, entre autres *Loys* et *Barry*, dont les consultations avaient, pour ainsi dire, force de loi dans les tribunaux de province, et même au parlement de Bordeaux. Si je devais citer les auteurs vivans, j'aurais un nom de plus à ajouter à cette liste.

» Elle serait trop longue si je vous nommais

tous les braves qui ont illustré les armes françaises, et dont la plupart jouissent maintenant, dans leurs foyers, de l'estime et de la reconnaissance de leurs concitoyens ; vous en jugerez par ce seul exemple : la famille Fournier était composée de cinq frères ; tous s'armèrent pour la défense de la patrie, deux périrent au champ d'honneur, les trois autres ont survécu à nos victoires et à nos désastres ; l'un d'eux est lieutenant-général, inspecteur de cavalerie et auteur d'un Essai sur la législation militaire.

» L'un des auteurs du *Censeur*, M. Dunoyer, appartient aussi aux environs de cette ville. Je citerai son nom d'autant plus volontiers qu'il gémit aujourd'hui sous le poids d'une nouvelle accusation ; je n'imiterai point la conduite de certains écrivains, qui semblent épier le moment du malheur pour accabler celui qu'on accuse, et qui, devançant l'arrêt des tribunaux, prononcent déjà quand la justice examine encore.

» Sarlat n'a pas été à l'abri des secousses révolutionnaires : les passions y sont vives ; les esprits parfois exaltés, la noblesse ambitieuse et ignorante, la bourgeoisie fière et caustique. Quelques hommes, emportés par un zèle mala-

droit, et méconnaissant les intentions du monarque, ont trouvé le moyen de diviser, d'aigrir les esprits, et de partager la ville, sinon en deux factions, du moins en deux partis : l'un, composé d'un petit nombre de vieux gentilshommes, a cru devoir se séparer de la société roturière, en lui permettant néanmoins de rire quelquefois des prétentions qu'ils affichent, de la vénération qu'ils se portent, et des espérances dont ils se bercent; l'autre est formé, comme partout ailleurs, de la masse des citoyens.

» Pour achever de vous faire connaître notre ville, je devrais vous parler de la beauté, de l'amabilité, des modestes vertus de nos dames ; mais il y a des biens dont il faut savoir jouir en silence. L'exemple du roi Candaule est une leçon dont nous savons profiter à Sarlat.

» Faites de ma lettre l'usage que vous voudrez, Monsieur l'Hermite, mais, de grâce, parlez ou faites parler un peu des pauvres Sarlatais.

» J'ai l'honneur de vous saluer. »

G....D (de Sarlat).

Narbonne, 1er avril 1818.

« Depuis quelques jours, mon cher confrère,

j'avais quitté ma solitude de *la Clape*, pour avoir le plaisir de vous voir à Narbonne, où l'*Hermite des Pyrénées* vous attendait avec moi. M. de la Bouisse, chez lequel nous nous étions rendus pour avoir de vos nouvelles, nous apprit qu'il avait eu le plaisir de vous héberger, et que vous étiez parti pour Béziers la veille, de très-grand matin. Je fus désespéré de ce contre-tems : j'avais tant de choses à vous dire..... Je serai moins communicatif en vous écrivant.

» Les Narbonnais vous remercient ; vous les avez vengés des impertinences de *Chapelle* et de *Bachaumont* ; vous ne savez peut-être pas d'où venait l'humeur de ces messieurs contre notre ville :

> Ces deux aimables voyageurs,
> Dans leur style un peu trop critique,
> Ont épuisé leur venin satyrique
> Contre Narbonne, et son sexe, et ses mœurs ;
> Si l'on en croit une vieille chronique,
> Ce fut...................

» J'avais cru pouvoir vous dire le fait plus décemment en vers qu'en prose ; mais notre langue poétique elle-même est devenue si chaste !

ce qui faisait rire autrefois madame de Sévigné, ferait rougir aujourd'hui madame de G***. Devinez donc, si vous pouvez, de quel genre était la mésaventure qui donna tant d'humeur aux deux voyageurs parisiens contre le beau sexe narbonnais.

» Si je vous eusse rencontré dans cette ville, je n'aurais pas oublié de vous montrer la maison de ce général *Mirbel*, qui se dévoua si généreusement dans la première guerre d'Espagne; la reconnaissance de ses compatriotes a immortalisé cette belle action, en inscrivant ces mots sur la façade de sa maison :

Je servis d'asile à l'enfance d'un héros.

» Je me proposais aussi de visiter avec vous les antiquités que cette ville renferme, et la belle collection de médailles de M. le chevalier Viguier.

» Au nombre des hommes célèbres que Narbonne a vus naître, et dont vous n'avez pas fait mention, vous ajouterez, sans doute, ce divin *Marc-Aurèle*, ce mortel le *plus semblable aux dieux*, parce qu'il fit aux hommes tout le bien possible; cet empereur qui appelait la philosophie sa *mère*, et la cour sa *marâtre*.

» Puis, en sautant par-dessus dix-huit siècles, vous retrouverez ici, à peu près sous le même nom, M. le baron *Marcorelle*, correspondant de l'académie des sciences de Paris, auteur de plusieurs Mémoires de médecine et d'histoire naturelle.

» L'abbé *Pourret*, auquel nous devons la *Chloris Narbonnensis*, un *Voyage au mont Serrat*, et un catalogue de toutes les plantes qui croissent dans la Gaule narbonnaise.

» *Barthez* père, auteur de Mémoires d'économie rurale, sur les moyens propres à améliorer la province du Languedoc : les grands talens sont héréditaires dans cette famille.

» *Barthez de Marmorières* s'est distingué dans la carrière diplomatique ; il est auteur d'un *Essai sur la noblesse* et d'un ouvrage *sur les quatre âges de l'homme ;* c'est le même dont parle Rousseau dans ses *Confessions*.

» M. *de Barthez*, premier médecin du duc d'Orléans, et chancelier de l'université de médecine de Montpellier, fut surnommé l'*Hippocrate français :* sa *Science de l'Homme*, sa *Nouvelle mécanique de l'Homme et des Animaux*,

son *Traité des maladies goutteuses*, ont pleinement justifié ce titre.

» Il est à remarquer que ce grand médecin, dont les écrits lumineux ont reculé les bornes de la science, n'a pas même été mentionné par le jury décennal : avouez donc avec moi que l'on ferait un bien gros recueil des arrêts burlesques de ce congrès académique qui préside aux destinées littéraires de la France.

» Adieu, mon vénérable; gardez un souvenir à votre affectionné confrère. »

L'HERMITE DE LA CLAPE.

Saumur, 19 avril 1818.

« J'ai vu avec plaisir, dans votre dernier Discours, M. l'Hermite voyageur, que vous ne partagez pas l'erreur vulgaire qui attribue à la ville de Castres la gloire d'avoir donné naissance à Mme *Dacier*. Après avoir enlevé à cette ville un honneur qui ne lui appartenait pas, votre impartialité vous portera sans doute à le restituer à celle qui peut le revendiqer à juste titre, et je ne doute pas que vous ne vous empressiez

d'apprendre à ceux qui l'ignorent encore quelle est la patrie d'une femme aussi célèbre. Tous les Saumurois savent que la fille du docte Tannegui Lefèvre, l'une des premières entre les illustres Françaises, est leur compatriote : c'est aux infatigables recherches de M. Bodin, qui ne néglige rien de ce qui peut éclaircir et enrichir l'histoire de l'Anjou, qu'ils ont l'obligation de connaître la maison où est née mademoiselle Lefèvre. Il y a même assez long-tems que cet estimable citoyen y fit placer à ses frais, afin de perpétuer cet honorable souvenir, une table de marbre, portant une courte inscription en français, que vous verrez, bon Hermite, quand vous viendrez visiter notre belle province, comme nous l'espérons, et comme nous le desirons beaucoup.

» Je termine en vous citant le passage suivant des recherches historiques de M. Bodin; il vous apprendra que les Saumurois n'ont pas toujours été aussi jaloux qu'ils le sont aujourd'hui de la gloire de leurs murs.

« On dit qu'Homère mendia pendant sa vie,
» et qu'après sa mort plusieurs villes de la
» Grèce se disputèrent l'honneur de l'avoir vu

*

» naître. Les unes lui bâtirent des temples, les » autres lui élevèrent des statues, d'autres en» fin lui consacrèrent des jeux solennels : l'un » de ses traducteurs, celui qui, le premier, fit » passer dans notre langue les beautés de *l'I-* » *liade* et de *l'Odyssée*, la célèbre madame » Dacier, eut un sort tout contraire : Saumur » l'honora pendant sa vie, et l'a entièrement » oubliée après sa mort. Un siècle s'est à peine » écoulé depuis cette époque, et le voyageur, » qui ne connaît cette ville que parce qu'elle » est la patrie de cette illustre savante, cher- » che et demande en vain la maison dans la- » quelle elle vint au monde. »

» Dans le même ouvrage, M. Bodin propose d'honorer la mémoire de madame Dacier, en donnant son nom et celui de Lefèvre à une rue et à une place projetées : ce moyen si simple de rendre hommage aux grands hommes d'un pays, en ajoutant à l'éclat que le pays lui-même reçoit de leurs noms, vaut peut-être bien l'usage que l'on cherche à faire prévaloir dans certains départemens, de glisser dans toutes les inscriptions, et d'imposer aux nouvelles rues des noms de préfets, voire même de sous-

préfets, tout confus, sans doute, de se voir décerner de pareils honneurs.

» J'ai l'honneur de vous saluer. »

CHARLES de M***.

Paris, ce 23 avril 1818.

« Quel dommage, mon cher Hermite, que vous ayez fait le voyage de Béziers à Castres dans la mauvaise saison, et que les giboulées de mars, si rudes au pied de la montagne noire, vous aient empêché de remarquer le délicieux *vallon de Saint-Amand.* J'ai vu les bords de l'Arno, du Teverone, du Scamandre; et, sur ces rives tant vantées, j'ai regretté ce vallon paternel où, sous des berceaux de verdure, la route se prolonge l'espace de trois lieues, au milieu des ruisseaux, des gazons et des fleurs.

» Si le mois de mai vous retrouve encore dans ces contrées, où je vais me rendre, donnez-moi quelques jours, et nous visiterons ensemble ce petit Eden, dont la célébrité n'attend plus qu'un poëte. Un hôte aimable et spirituel, qui a rapporté de ses longs voyages autant d'urbanité que d'instruction, nous accueillera dans un château dont il relève les ruines sur un vaste

rocher qu'il a transformé en un jardin pittoresque.

» Tous les habitans de Saint-Amand vous parleront de leur illustre compatriote, du brave, du patriotique *duc de Dalmatie*. Vous les verrez aussi affligés de son exil que persuadés de son dévouement à sa patrie et à son prince. Nous visiterons la modeste maison qu'il habita dans son enfance, et qu'il ne dédaigna pas aux plus beaux jours de sa gloire : nous y trouverons sa respectable mère, et les indigens seuls vous diront qu'ils se sont aperçus de l'augmentation de sa fortune.

» De retour à Castres, où je ne réponds pas que vous trouviez chez tous les habitans la même bienveillance pour le héros de Toulouse (là, comme ailleurs, les sentimens changent avec les positions), je vous montrerai les ruines de la *Tour Caudière*, qu'habitait, au quatorziéme siècle, la *belle Castraise*, fille d'un gouverneur, laquelle inspira tant de *sirventes* et de *tensons* au trop sensible *Miraval*. Vous vous rappelez que ce troubadour mourut positivement d'amour pour la belle ingrate, qui le sacrifia au comte de Foix; j'offre de vous com-

muniquer, sur cette aventure, un fragment historique, où vous trouverez la matière d'une de ces vieilles *nouvelles* que vous savez rajeunir.

» Je vous présenterai chez madame B***, et vous y goûterez (pourvu qu'elle soit seule) tous les charmes de la société la plus agréable : vous y verrez en action, dans sa famille, tout son joli poëme de l'*Amour maternel.* L'infortuné Millevoye me disait, quelques jours avant sa mort, qu'il ne manquait à madame B***, pour égaler nos plus célèbres Muses françaises, que de respirer l'air de la capitale.

» Je vous ferai connaître une autre dame Per.., qui s'est fait un riche bouquet des *violettes* et des *amarantes* qu'elle a remportées aux jeux floraux.

» Je ne vous quitterai pas sans vous avoir fait faire une promenade délicieuse dans la profonde vallée de *la Roquette*, où vingt ruisseaux murmurent sous d'énormes roches du plus beau granit, dont les masses, diversement coupées, donnent à cette vallée l'aspect d'une ville en construction. Parmi ces rochers aux formes les plus bizarres, il en est un d'environ cent pieds de circonférence, que vous ferez remuer sans

beaucoup d'efforts, et avec lequel vous pourrez vous donner le plaisir de casser des amandes. Cette *roche tremblante* partagera votre attention avec *la grotte* où le fameux Saint-Dominique alla se reposer de ses sanglantes expéditions contre les Vaudois ; vous y verrez sa chaire et sa table de pierre ; et vous, qui vous connaissez en hermitage, vous conviendrez que le terrible convertisseur ne pouvait mieux placer sa cellule.

» Je pourrais vous indiquer encore plusieurs objets dignes de vous intéresser dans ce pays ; mais je veux vous y ménager quelques surprises, et je vous invite à venir y manger les meilleures fraises du monde. »

T. M.

Mr S. P., sur l'invitation duquel je me rendais à Villefranche, était venu au-devant de moi jusqu'à *Rignac*. Je lui sus d'autant plus de gré de cette attention, que nous avions une lieue de très-mauvais chemin à faire pour rejoindre la grande route, interrompue en cet endroit ; nous l'évitâmes en passant par la traverse qu'il nous fit prendre. Je ne sais par

quel motif ou par quelle tournure d'esprit originale Mr S. P., que j'aurais eu tant de plaisir à nommer, et dont jaurais tant de bien à dire, non-seulement a voulu garder avec moi l'incognito pendant les deux jours que nous avons passés ensemble, mais a même exigé que je ne cherchasse pas à le connaître. J'ai quelque mérite à tenir une promesse qui ne coûte pas moins à ma curiosité qu'à ma reconnaissance.

Villefranche, où l'on compte près de huit mille habitans, jadis chef-lieu de la sénéchaussée du Rouergue, et maintenant d'une sous-préfecture du département de l'Aveyron, est entourée de hautes montagnes; elles s'abaissent en s'éloignant vers le sud de manière à découvrir dans cette partie une plaine d'une demi-lieue d'étendue. La portion de cette plaine, sur la rive droite de l'Aveyron, se nomme *le Radel;* sur le coteau qui l'entoure se déploie le beau vignoble de *Foudiez*. L'ancien couvent de *Sainte-Claire*, transformé en haras, et celui des *Chartreux*, dont on a fait un hospice, se trouvent aussi dans cette plaine, que termine un très-beau bois de marronniers, connu sous le nom de *bois de Boulogne*.

La ville est bien percée ; quatre grandes rues la traversent dans toute sa longueur, et l'espace central qu'elles laissent entre elles forme une place entourée d'arceaux que l'on nomme *les Couverts ;* la principale église (*Notre-Dame*), remarquable par la hardiesse de sa voûte, se trouve sur cette place.

Un beau quai, un pont construit avec une sorte d'élégance, les promenades publiques de *Saint-Jean*, des *arbres de Villeneuve*, du *Guirodet*, et la nouvelle terrasse appelée *le petit Languedoc*, forment les décorations principales de cette jolie ville.

Villefranche, avant la révolution, était le siége d'un présidial si bien composé, que Louis XIV l'appelait *son petit parlement*. On conserve encore le souvenir de M. *Dubruel*, ancien *juge-mage ;* les habitans ne parlent qu'avec respect et attendrissement de ce magistrat, qui joignait à la connaissance parfaite des lois, à la probité la plus sévère, une pureté, une simplicité de mœurs bien remarquables dans une ville où ces vertus-là n'ont jamais été très-communes.

Les membres du présidial avaient une grande

réputation de galanterie : on n'a pas oublié qu'en 1788 ils prêtèrent aux dames leur palais de justice pour en faire une salle de bal. Une chanson faite à ce sujet, et insérée dans le *Mercure de France* à cette même époque, pourrait donner à croire que la gravité magistrale s'est un peu trop compromise dans cette circonstance, mais on sait que de tout tems les gens de robe et les gens en robe doivent tribut aux malins chansonniers.

Mon officieux inconnu m'a procuré l'entrée du collége : cet établissement est dirigé avec beaucoup de zèle par M. l'abbé M***, ancien professeur de philosophie à l'université de Paris : on assure qu'il est très-savant, mais on voit qu'il est très-profond, car on a beaucoup de peine à le comprendre. Il a pour système que l'éducation doit être tout entière en préceptes, et qu'on doit en bannir les exemples : il prétend, et, qui plus est, il prouve que les sciences n'ont fait aucun progrès ; c'est sur-tout aux mathématiciens qu'il en veut ; il ne leur pardonnera jamais cet infâme système décimal, où il voit le germe de toutes les erreurs dont les esprits sont infectés ; ce qui n'empèche pas que

M. l'abbé ne soit un très-bon principal de collége, et qu'on ne regrette beaucoup son prédécesseur, M. *Lombard*. Ce dernier, mort il y a trois ans, était un homme du plus grand mérite : professeur avant la révolution au collége de *Lesquille*, à Toulouse, il y avait eu, entre autres élèves dignes d'un pareil maître, M. *Ruffat*, professeur de droit romain, et M. *Baour-Lormian*. On m'assure que le fils de M. Lombard, à peine âgé de vingt-un ans, vient d'être nommé professeur de philosophie et de mathématiques à Béziers.

La maison *Cibiel* est la principale maison de commerce de Villefranche; on peut même dire une des premières du Midi : elle fait un commerce immense de toutes les espèces d'étoffes.

Villefranche, sous le rapport des mœurs, offre un parfait contraste avec Rodez : ici les mœurs sont douces, les préjugés sociables, les manières polies et les femmes charmantes. Les grisettes, sur-tout, se distinguent par cette grâce que les Italiens appellent *disinvoltura*, et dont le mot *abandon* ne rend pas tout le charme. Dans la classe du peuple, elles ont un costume particulier qui ne manque ni de propreté,

ni même d'une sorte d'élégance; la plupart portent un chapeau plat, qu'elles posent d'une manière différente, suivant leur âge et leurs prétentions. Les jeunes filles le placent incliné sur l'oreille gauche; les femmes parvenues à l'âge mûr, horizontalement; les vieilles, abaissé sur le front. Ce chapeau, toujours noir, est attaché sous le menton par des rubans de même couleur.

Dans la classe élevée, les jeunes filles, presque aussi jolies, ont dans la voix un charme inexprimable. Dans les belles soirées d'été, elles se rassemblent, au clair de la lune, devant leurs maisons, où elles chantent des romances avec une expression très-encourageante pour les jeunes gens qui les écoutent. Les mères font bonne garde, mais on se rencontre souvent à l'église; c'est là, pour l'ordinaire que se fait l'échange des premiers regards, et qu'on laisse tomber du livre d'heures le billet en réponse à la lettre que la petite couturière a portée la veille en allant travailler dans la maison. Les maris sont plus confians que les mères, aussi les femmes assurent-elles qu'ils sont moins trompés.

La passion du vin est ici le défaut le plus commun ; les femmes du peuple n'en ont pas toujours été exemptes : depuis quelques années elles se sont corrigées de cette honteuse habitude.

C'est ordinairement chez le principal libraire d'une petite ville que je me fais une première idée de l'esprit public qui y règne, en m'informant des journaux qu'on y reçoit. J'ai arrangé le proverbe à mon usage : *Dis-moi ce que tu lis, je te dirai qui tu es.* Cette épreuve faite à Villefranche ne compromet les habitans auprès d'aucun parti ; on n'y reçoit guère d'autres écrits politiques que certains pamphlets mercenaires que l'on y envoie gratis depuis deux mois, et qu'on ne se donne même pas la peine de distribuer à la poste.

Le nom le plus illustre dont s'honore Villefranche est celui du fils de l'infortuné Fouquet, de ce célèbre maréchal de *Belle-Isle*, « également capable, a dit Voltaire, de conduire un état et une armée; également habile aux travaux des négociations de la guerre et du cabinet. »

Cette ville se glorifie encore d'avoir donné le

jour à l'un des savans les plus distingués et des médecins les plus célèbres de l'époque où nous vivons ; nommer le docteur *Alibert*, c'est rappeler l'auteur de la *Nosologie naturelle* et de la *Description des maladies de la peau*, c'est se dispenser d'un autre éloge.



N° XXXVI. — 30 *mai* 1818.

L'EMPIRIQUE,

LE GOUVERNEUR SANS BREVET

LE SUPPLIANT.

—

Qui fait rire l'esprit est le maître du cœur.

BERNIS.

L'INCONNU, sur l'invitation duquel je m'étais rendu à Villefranche, me conduit à Milhaud, où je dois trouver un jeune parent de ma vieille amie, madame de Lorys, lequel m'accompagnera jusqu'à Montpellier. Je me fais un plaisir de revoir ce bon et aimable Auguste, l'un des coryphées de cette brillante et patriotique jeunesse, qu'on peut appeler *spes altera Romœ*.

En nous éloignant de Villefranche, Mr S. P. acheva de me faire connaître cette petite ville. « Je suis fâché, me dit-il, que vous ne m'ayez

pas donné le tems de vous présenter au *salon Panissol;* à la grandeur, à la distribution du local, à la beauté du jardin qui en dépend, vous auriez pu vous croire au *cercle du Commerce* à Paris; l'accueil que l'on y fait aux étrangers vous aurait donné une idée très-favorable de la société qui s'y rassemble. Après avoir dîné à midi précis, en bon bourgeois de Villefranche, je vous aurais conduit chez madame de la Brousse, où se réunissent tous les soirs les femmes les plus brillantes et les hommes les plus distingués de la ville; un peu plus tôt, vous y eussiez vu madame de M***, non moins célèbre par sa beauté que par son esprit.

» Quelques années avant la révolution, le Quercy et le Rouergue avaient été réunis sous le nom de *Haute-Guyenne;* ils étaient alors administrés par une assemblée provinciale; cette administration siégeait à Villefranche, et donnait à cette ville un air de capitale que le nouvel ordre de choses a fait disparaître; de là ces regrets, ces souvenirs du tems passé, auxquels les habitans, et sur-tout les habitantes de Villefranche, se livrent encore aujourd'hui, par tradition. Avec un peu de bonne foi, pourtant, on conviendrait que la seule perte véritable

qu'ait entraînée, pour cette ville, la suppression de son assemblée provinciale, est celle de la poste aux chevaux, qui s'y trouvait alors établie.

» Environ à un quart de lieue de ce bois de *Boulogne* que nous avons parcouru ensemble, se trouve une vallée étroite et profonde qu'on appelle, dans la langue du pays, *las canals dé Mourlhou* : à l'extrémité supérieure de cette vallée s'élève une montagne escarpée, au sommet de laquelle on voit les ruines du vieux *château des Anglais,* lequel fut en effet bâti par eux, à l'époque où ils étaient maîtres de ce pays, sous le règne de ce roi Charles, de pauvre et nonchalante mémoire ; trois cavernes d'une grande profondeur, creusées à quelque distance de ce château, conduisent, à ce qu'on assure, dans les galeries souterraines qu'ils avaient pratiquées pour l'exploitation d'une mine de cuivre, dont il ne reste d'ailleurs aucun autre vestige.

» On vous excuserait facilement de n'avoir point parlé du château des Anglais; mais nos jeunes gens ne vous pardonneraient pas d'oublier le *jardin Royal,* que je vous ai fait remarquer en face du quai sur la rive gauche de l'Aveyron;

ses bosquets, ses allées sombres, ses grottes à doubles issues, masquées par des charmilles, sont autant de pièges dressés à l'innocence; on dit que depuis quelques années sur-tout elle s'y est souvent laissé prendre.

» Une omission, bien moins pardonnable encore, est cellè que vous avez faite des noms de *Pechméja* et de *Dubreuil* sur la liste des hommes illustres nés à Villefranche. Modèles d'une amitié sans exemple dans les tems modernes, leurs noms inséparables sont des titres de gloire que leur patrie revendique avec orgueil. »

Le premier, littérateur distingué, est connu principalement par son roman de *Télèphe*, ouvrage d'un homme de bien et d'un philosophe spéculatif, qui ne tient peut-être pas assez de compte du frottement des passions, des intérêts et des préjugés dans le mécanisme des sociétés humaines; le second fut un des plus habiles médecins de son tems; Dubreuil mourut d'une maladie contagieuse en 1785; Pechméja ne voulut pas l'abandonner un seul instant, et descendit, vingt jours après, dans la tombe de son ami, qu'il avait ordonné de laisser entr'ouverte.

On n'a point oublié les vers dont il orna son portrait :

Il oublia son art pour le créer encore ;
Au sort de ses amis son bonheur fut lié ;
Et la Grèce l'eût pris pour le dieu d'Epidaure ,
Ou pour celui de l'amitié.

Le détour de plus de quinze lieues que j'avais fait pour me rendre à Milhaud ne m'empêcha pas d'y arriver vingt-quatre heures avant la personne qui m'y avait donné rendez-vous à l'*hôtel du Commerce*, où l'inconnu de Villefranche m'a quitté sans se faire connaître.

Mon hôte, M. Prévot, m'a remis une lettre d'Auguste, datée de Clermont; je crois devoir en consigner ici quelques passages.

« ...... Si je ne suis pas arrivé avant vous à Milhaud, la faute en est aux missionnaires que j'ai trouvés ici, et que j'ai voulu voir par mes yeux et entendre de mes oreilles; je l'avais promis à ma bonne et respectable tante, madame de Lorys, dont vous connaissez la piété sincère : je lui fais passer les détails que je vous donne; c'est assez vous en garantir la vérité. Je ne mets point en doute le zèle de MM. de Rozan et de Fayet; leur but est de ranimer dans les ames les sentimens religieux qui sont les plus solides appuis de

la morale; mais les moyens qu'ils emploient sont-ils dignes du but qu'ils se proposent ? ce commerce de chapelets qui se fait en leur nom; ces cantiques si singuliers, si étrangers à la liturgie, dont tous les temples retentissent, m'ont paru scandaliser toutes les personnes véritablement pieuses : vous ne me croiriez peut-être pas si je me contentais de vous dire que j'ai entendu chanter à l'église :

La conversion, sur l'air de : *Femme sensible ;*

La confession, sur l'air de : *Jeunes amans, cueillez des fleurs ;*

L'engagement d'être à Dieu pour toujours, sur l'air de *la marche des gardes françaises ;*

Le triomphe de l'Eglise, sur l'air du *Chant du départ ;*

Et le plus auguste de nos mystères, sur l'air de *l'Officier de Fortune ;* je vous envoie un exemplaire du recueil imprimé de ces chansons spirituelles.

» Je dois convenir, néanmoins, que je suis sorti très-satisfait d'un sermon que M. de Rozan a prêché, sur la charité, avec autant d'onction que d'éloquence.

» Une députation de cette même mission avait obtenu à Riom, quelques jours auparavant, un

succès beaucoup moins philosophique. Un de ces messieurs avait tonné en chaire contre Voltaire et Rousseau; or, vous saurez qu'il existe à Riom un entrepreneur de bâtimens du nom de Rousseau, que les ouvriers ont tort ou raison de ne pas aimer : quoi qu'il en soit, le mal que le missionnaire avait dit de Rousseau fit, sur l'esprit de son auditoire, une impression dont M. Rousseau n'a pas eu lieu d'être satisfait; cela ne vous rappelle-t-il pas, dans un autre sens, la fureur des ouvriers du faubourg Saint-Antoine, arrachant, en 1792, les affiches de spectacle où ils lisaient avec indignation le nom de *Jean-Sans-Terre*, qu'ils confondaient avec celui de Santerre le brasseur ?

» Vous qui croyez que la charité, la douceur, la tolérance, sont pour la religion les seuls moyens de triomphe ; vous, mon cher Hermite, qui vous gendarmez contre l'Eglise *militante*, que direz-vous de la scène dont je viens d'être témoin ? Je regardais passer une procession : deux ou trois clercs d'avoués, à la fenêtre d'une maison en face de mon auberge, se mirent à rire de quelques figures grotesques qui auraient véritablement égayé Jérémie lui-même ; furieux d'un scandale dont seul peut-être il s'é-

tait aperçu, un des ecclésiastiques en fonctions sort des rangs, et commande à un officier suisse de poser deux sentinelles à la porte de la maison des rieurs, avec ordre de n'en laisser sortir personne jusqu'à ce que la police se fût emparée des coupables : l'officier prétend que les ordonnances militaires ne lui prescrivent pas d'obéir à M. l'abbé; celui-ci va lui-même chercher deux soldats, les place en sentinelle devant la maison, et leur donne sa consigne et sa bénédiction ; ils les reçoivent en riant aux éclats, et désertent aussitôt le poste où les a placés sa révérence. Dans l'embarras de cette défection, le caporal ecclésiastique se contenta de faire prendre par un bedeau le numéro de la maison coupable, qu'il dénonça le même jour à l'autorité civile ; mais le sage magistrat, qui avait eu lui-même beaucoup de peine à s'empêcher de rire en recevant la plainte, jugea qu'il était prudent de n'y donner aucune suite..... »

J'avais à peine achevé de transcrire ce paragraphe de la lettre de mon jeune ami, qu'on vint m'avertir que le dîner de la table d'hôte était servi : j'allai m'y asseoir ; elle était composée de quelques voyageurs et de cinq ou six pensionnaires. Je pris place entre un officier de

gendarmerie et l'ingénieur de l'arrondissement, que j'entendis nommer M. *Lerouge*. Ce jeune homme, plein d'esprit et d'instruction, me donna, sur les localités topographiques, des renseignemens que je regrette de ne pouvoir faire entrer dans ma narration. Ce qui tient aux mœurs, aux caractères, est plus particulièrement de mon ressort, et mes lecteurs s'amuseront davantage des anecdotes de cette même table d'hôte, qu'un petit avocat, qu'on appelle ici le *drôle de corps*, se mit à nous raconter.

L'observation d'un des convives, sur la manie de porter des moustaches en habit bourgeois, avait été suivie d'un éclat de rire universel dont j'avais demandé la cause. « La cause! je vous la dirai si le commandant le permet, répondit l'avocat en regardant l'officier de gendarmerie. — Parlez, Monsieur, reprit l'officier en souriant; quand je suis à table, j'entends la plaisanterie comme un autre. — Il y a quelques mois, reprit l'homme de loi, que M. le commandant, se trouvant assis à cette même place, à côté d'un très-bel homme à grandes moustaches, sous l'habit duquel il croyait remarquer un large ruban rouge, se mit en tête qu'il avait pour voisin quelque officier-général, et qu'il était de son

devoir de lui faire les honneurs de la table ; non-seulement il se confondit en politesses et lui servit les meilleurs morceaux, mais il fit apporter *par extrà* deux bouteilles de vin à long bouchon, qu'ils vidèrent ensemble à la gloire des armes françaises. Comme ils sablaient leur dernier verre, une espèce de jockey, en veste garnie d'oripeau, vint annoncer à haute voix que M. le maire autorisait Son Excellence à dresser ses tréteaux sur la place publique pour y débiter son élixir odontalgique, son thé suisse et son eau de Cologne. Vous jugez, Messieurs, de la colère de notre brave commandant ; il s'en prit aux moustaches de l'empirique, et voulut les lui couper séance tenante ; le charlatan défendit sa barbe, et soutint « qu'aucune loi ne lui prescrivait de raser sa lèvre supérieure ; quant au ruban rouge qu'il portait sous sa veste, c'était, disait-il, une décoration qu'il avait reçue du grand-mogol, pour prix des services rendus à SA SUBLIMITÉ, dont il avait vacciné les trois mille deux cent quarante-trois favorites.

« Le docteur en plein-vent fut cité devant M. le maire ; ce magistrat lui permit de conserver ses moustaches, et lui enjoignit de porter avec plus de discrétion sa décoration du grand-mo-

gol. Le charlatan, empressé de rendre à M. l'officier de gendarmerie les politesses qu'il en avait reçues, fit donner, le soir même, une sérénade sous sa fenêtre. »

Le petit homme de loi nous raconta ensuite (avec des détails que je suis forcé d'omettre, et qui feraient la matière d'un poëme comique du genre d'*Hudibras*) l'histoire du chevalier de N***. Le désir de commander quelque part tourmentait depuis long-tems ce brave homme ; comme on ne s'était pas pressé de satisfaire sa noble ambition, et qu'il savait mieux que personne ce qu'il valait et ce qu'il voulait, immédiatement après les cent jours il s'investit, de son autorité privée, du titre de gouverneur et de commandant de place, dans une petite ville du département, qui n'a jamais eu, dans les tems les plus orageux, plus de quinze hommes de garnison. Ce qu'il y a de vraiment admirable, c'est qu'il se maintint pendant six mois, et malgré tout le monde, au poste qu'il s'était confié à lui-même. Il l'avait occupé à sa grande satisfaction; il s'en démit ou plutôt on l'en démit à la grande satisfaction des autres.

Ces propos, dont l'abandon et la gaité des convives faisaient les frais à table d'hôte, dans

une petite ville du midi de la France, amenèrent tout naturellement, de ma part, l'observation que les choses, depuis un an, avaient ici bien changé de face, et qu'il s'y était fait une heureuse révolution dans les esprits. Tout le monde en convenait, et chacun s'en félicitait avec franchise et cordialité; un seul convive, dont le silence et la tristesse m'avaient frappé dès le commencement du repas, ne prenait aucune part à cette effusion de sentimens affectueux; je fis part de cette remarque à mon voisin l'ingénieur; elle fit en un moment le tour de la table, et quelqu'un se chargea de la communiquer avec réserve à celui qui en était l'objet.

« Messieurs, nous dit-il d'un ton qui commandait l'attention et l'intérêt, vous me pardonnerez sans doute de rester étranger aux sentimens qui vous animent au moment où le fer de la loi est prêt à tomber sur la tête de mon ami, de mon parent, qu'une condamnation capitale atteint en 1818, pour un délit politique commis à Avignon en 1815. » On insista vivement pour obtenir de lui quelques détails sur cette déplorable affaire; il continua en ces termes:

« Vous savez, Messieurs, que le comtat Ve-

naissin est politiquement divisé en deux partis, *français et ultramontain.* Le premier, enthousiaste de la révolution, qui a réuni le comtat à la France; et l'autre, fauteur d'une réaction qui lui présentait l'espoir de voir cette province rentrer sous la domination du pape. Au moment de la capitulation du Pont-Saint-Esprit, le drapeau tricolore fut arboré à Avignon, au milieu de la plus violente agitation populaire; sur ces entrefaites, un détachement de chasseurs royaux licenciés se présente en armes devant la ville: on se méprend sur leurs intentions; le peuple, fanatisé, s'attroupe; des coups de fusil sont tirés; les chasseurs fuient, on les atteint, on leur enlève leurs armes, on les conduit à l'hôtel-de-ville.

« Mon cousin, le malheureux Lamy, avait paru dans l'attroupement, mais bien évidemment pour protéger, pour sauver la vie à un des chasseurs menacés, comme l'atteste la plainte même qui servit de base à l'accusation; cependant Lamy n'en a pas moins été condamné à la peine de mort, comme complice des coups de fusil tirés dans cet attroupement; il s'est pourvu en cassation par l'organe du généreux Odillon-Barrot, de ce jeune avocat qu'une

cause plus célèbre, et défendue avec non moins de désintéressement et de courage, a déjà recommandé à l'estime de ses concitoyens; il a invoqué la loi d'amnistie qui lui semblait immédiatement applicable à cette procédure.

» Le pourvoi de l'infortuné Lamy a été rejeté; il ne m'appartient pas plus d'attaquer la décision de la cour de cassation que le jugement de la cour d'assises; tout en pleurant sur le condamné, je n'en respecte pas moins l'arrêt qui le frappe; mais je ne puis songer sans frémir qu'il a été rendu, cet arrêt, dans le même pays où les assassins du maréchal Brune jouissent encore de l'impunité; qu'il a été rendu contre un homme signalé, au milieu de l'enivrement général, par le zèle courageux qu'il déploya dans une émeute populaire, en cherchant à sauver les jours d'un de ceux qu'il regardait alors comme des ennemis.

» Croyez-vous, Messieurs, qu'au moment où l'on reçut à Avignon la nouvelle que le pourvoi avait été rejeté, il se trouva dans cette ville, au nombre des témoins qui avaient déposé contre l'infortuné Lamy, un misérable assez lâche pour insulter au désespoir de la femme du condamné, en courant lui annoncer, par un geste cruel, le supplice que son mari allait subir? Le peuple,

révolté de cette atroce bravade, prend cette fois le parti du malheur; l'infâme est poursuivi par dès huées et par des menaces : il a l'impudence de porter plainte contre sa victime;.... on la reçoit! la femme, j'ai presque dit la veuve du malheureux Lamy, est traduite au tribunal de police correctionnelle, pour n'avoir pu regarder de sang-froid celui qui, non content d'avoir couduit son mari à l'échafaud, veut être le premier à jouir de ses larmes. Les juges ont rejeté la plainte de l'odieux accusateur.

» La justice a épuisé sa rigueur contre mon malheureux parent; mais il a invoqué la clémence royale. Ce dernier espoir du repentir est aujourd'hui le plus solide appui du malheur...»



N° XXXVII. — 15 *juin* 1818.

DE MILHAUD A LODÈVE.

Je fuis également Epictète et Pétrone.
VOLTAIRE.

AUGUSTE N*** m'a rejoint à Milhaud, et, pendant la moitié de la journée que nous avons passée ensemble dans cette ville, il n'a été question entre nous que de Paris, dont la physionomie morale et politique a bien changé depuis mon départ, si je dois m'en rapporter à la peinture qu'il m'en a faite. J'ai pu conclure, de tout ce qu'il m'a dit, de tout ce qu'il m'a fait lire, que la raison et l'esprit public avaient fait de grands progrès dans la capitale; que beaucoup de masques y avaient été levés; que beaucoup d'intrigans y avaient été reconnus; que les bandes de délateurs, de révélateurs,

d'observateurs, de fourbes de toute espèce, s'affaiblissaient chaque jour par la défection des dupes qui marchaient à leur suite, et qu'on pouvait déjà (au risque seul de l'interprétation) prononcer les noms de patrie, de liberté, de charte et même de gloire nationale. En province, nous n'en sommes pas encore là; mais insensiblement l'horizon se nettoie, le brouillard se dissipe, l'on commence à se reconnaître, à sentir le besoin de se pardonner des torts réciproques, de s'entendre sur des intérêts mutuels, et de repousser des ennemis communs.

C'est une ville fort ancienne que Milhaud; son nom est évidemment une corruption de celui d'*Æmilianum*. que lui donnaient les Romains; elle se montra jadis très-ardente à adopter et à défendre la réforme. L'esprit de secte se nourrit de persécutions; cet aliment ne lui fut pas épargné; aussi le choc des actions et des réactions s'y est-il fait sentir à toutes les époques avec beaucoup de violence. Le parti victorieux s'est quelquefois montré plus cruel, mais jamais plus absurde que dans son dernier triomphe: sous prétexte que les sectateurs de Calvin, désarmés, avaient formé le complot d'assassiner

la garde nationale en armes, dans les rangs de laquelle aucun d'eux n'avait été admis, huit protestans furent traînés devant une cour prévôtale, laquelle prononça une sentence de bannissement contre deux des accusés: le cri de l'opinion publique parvint cette fois jusqu'au trône, et le Roi rendit ces infortunés à leurs familles.

Pourquoi cette ville n'a-t-elle pas, de nos jours, suivi dans un autre sens l'exemple qu'elle s'était une fois donné à elle-même en 1562, à l'époque des guerres de religion ? L'histoire n'offre rien de plus mémorable que la décision unanime que prirent alors ses habitans. Pour étouffer jusqu'au germe des guerres intestines, après une délibération solennelle, tous convinrent (une seule famille exceptée) que le même culte serait adopté; pour sceller cet acte d'union religieuse, le prieur des bénédictins, Louis de Montcalm, épousa l'abbesse du couvent de l'*Arpajonie*, dans lequel fut élevée cette dame de Saint-Vincent si connue par son procès avec le maréchal de Richelieu.

Les alliances et les abjurations ont changé la face des choses; la religion réformée, après

avoir été exclusive, ne compte plus qu'un quart des habitans au nombre de ses sectateurs; il est vrai que ce sont, en général, les plus riches et les plus industrieux.

Du balcon de l'*Hôtel du Commerce*, qui donne sur la place *Mandaroux*, je lis l'enseigne de six cafés; Auguste m'assure qu'on en compte douze autres dans Milhaud; c'est beaucoup pour une petite ville de six mille ames, et je crois pouvoir en conclure que les habitans ne sont pas d'humeur casanière.

La chamoiserie est la branche la plus considérable du commerce de Milhaud, renommée principalement pour la fabrication des gants.

Je n'ai pas lu les *Œuvres de Claude Peyrot*, prieur de *Pradinas*, bien qu'elles aient été supérieurement imprimées par *Vedeilhé* à Villefranche; c'est donc sur la foi de ses concitoyens milhaunais que je le cite comme rival de Goudouli pour les poésies patoises.

Dans les gorges de la Dourbie, à l'est et environ à une lieue de la ville, au pied d'un roc inaccessible, au sommet duquel les aigles de la grande espèce vont placer leur aire, se trouve le donjon paternel de l'auteur de *la Législation primitive*.

Milhaud compte encore avec orgueil, au nombre de ses enfans : le lieutenant-général Rey, commandant aujourd'hui la vingt-unième division militaire. Long-tems consul aux Etats-Unis, il n'est rentré que depuis trois ans dans la carrière des armes ;

Le lieutenant-général Solignac, qui réside à deux lieues de Milhaud, et chez lequel je compte m'arrêter en allant à Lodève ;

Et l'adjudant-général Gransaigne, officier d'un grand mérite, que la mort a frappé en Espagne, sur un champ de bataille où il s'était acquis beaucoup de gloire.

Mon jeune guide ne m'a pas permis de séjourner plus long-tems à Milhaud ; et nous en sommes partis le lendemain de son arrivée pour nous rendre à *la Baume*, chez le général Solignac ; nous avons traversé le Tarn sur un bac, en attendant qu'on répare le pont, emporté par une crue d'eau. Une compagnie s'est présentée pour le rétablir moyennant un droit de péage. Pourquoi n'en obtient-elle pas l'autorisation ? Pourquoi le gouvernement ne favoriserait-il pas ces entreprises particulières, dont l'agriculture et le commerce peuvent tirer

de si grands avantages? C'est à Auguste que j'adressais cette question; notre batelier, qui m'a paru un homme de sens, s'est dépêché d'y répondre: « Si chacun se met à bâtir des ponts, à ouvrir des chemins, à réparer des routes, à quoi serviront, messieurs des ponts-et-chaussées? »

Nous avons grimpé la fameuse côte de *Romive*, et nous nous trouvons comme suspendus à douze cents pieds au-dessus de Milhaud; le chemin qui conduit au haut de cette montagne est un chef-d'œuvre de hardiesse et de patience: une route de traverse, d'une heure environ de trajet, nous a conduits à la Baume. — Paysage aride et monotone: un immense plateau sur la chaîne des montagnes secondaires qui joignent les Pyrénées aux Cévennes (on l'appelle *le Larzac*); pas un arbre; nulle autre végétation que la mousse qui couvre les rochers et sert de pâture à de nombreux troupeaux de brebis, seule richesse de la contrée: leur laine s'emploie à la fabrication des draps fins, et leur lait, préparé, fait cet excellent fromage de Roquefort dont l'exportation est devenue une branche de commerce très-importante.

Quel tableau plus noble et plus touchant que celui qui vient de m'être offert! Un de nos généraux les plus distingués, dans une vaste grange, la bêche à la main, et entouré de pauvres paysans auxquels il distribuait des pommes de terre pour les aider à attendre la récolte : c'est dans cette occupation, source d'une autre gloire, que j'ai surpris le général Solignac. Pendant qu'il achevait sa distribution, il a chargé mon compagnon de voyage, avec lequel il est étroitement lié, de me conduire à la ferme et de me présenter à sa ménagère; c'est ainsi qu'il appelle, en riant, sa jeune, belle et vertueuse compagne. Pour apprécier tout ce qu'il peut y avoir de charmes, de grâces, de bonté dans une jolie femme, ce n'est pas dans le grand monde qu'il faut la voir; c'est dans une habitation sauvage du Rouergue, au milieu d'une famille charmante dont elle fait sa parure, comme une autre Cornélie.

Le général Solignac est le bienfaiteur du pays qui l'a vu naître; il y a introduit la culture des pommes de terre et le premier troupeau de mérinos que l'on ait vu dans ces contrées; il est triste d'ajouter que le bien qu'il a fait, que la

gloire dont il est couvert, que les services qu'il a rendus, ne l'ont pas toujours mis à l'abri des persécutions ?

Nous avons quitté la Baume après dîner, et nous avons été coucher au *Caylar*, limite du Languedoc et du Rouergue. De là, pour nous rendre à Lodève, nous avons pris la route de l'*Escalette* (petite échelle), qu'a suivie César avec son armée en entrant dans la Gaule narbonnaise, s'il faut en croire une tradition du pays, que j'adopte de confiance. On n'ôterait pas de la tête des braves habitans de *Pégariolles* (village situé au bas de cette horrible Escalette, où nous avons bu d'excellent vin) que César parle de ce vin dans ses *Commentaires :* c'est probablement au chapitre où il fait mention des grives de *Camarès*. *

A une lieue de Lodève on quitte l'affreux chemin de l'Escalette, et on arrive à cette belle route qui doit un jour, en se prolongeant par Saint-Flour et Perpignan, abréger de quarante lieues le chemin de Paris en Espagne.

Une belle avenue de platanes nous conduit à Lodève ; les environs en sont charmans. On ne

* Voyez le premier volume de l'*Hermite en Province*.

passe jamais devant la *Fontaine de Santé* sans boire un verre de son eau ; cela porterait malheur. J'en ai bu deux pour être plus sûr de mon fait. En arrivant, j'ai remarqué sur la rivière un grand nombre de beaux établissemens de mécaniques : la plupart ont beaucoup souffert des dernières inondations ; tout est maintenant réparé.

Lodève est située au confluent des deux petites rivières (la *Lergue* et la *Solandres*) qui en font la richesse par le grand nombre des manufactures qu'elles alimentent, et parmi lesquelles on distingue celles de MM. Menars, Fournier, Foulquier, etc.

Comme dans toutes les villes du Midi, les rues en sont étroites et mal bâties, mais les environs sont délicieux ; en passant, nous avons admiré la campagne de M. L****, qui a été membre de plusieurs assemblées législatives, mais qui, une fois rentré dans ses foyers, s'est promis de n'en plus sortir Il á deux passions que l'âge n'affaiblit pas, Horace et sa famille ; sa campagne de *Montplaisir*, digne d'être comparée à celle de son poète favori, est visitée par tous les étrangers : c'est une habitation délicieuse.

Le cardinal de Fleury, de pacifique et parcimonieuse mémoire, est né à Lodève. Jamais ministre, a-t-on dit, n'a moins coûté à l'Etat; il est vrai que sous son ministère la France, sans armée et sans marine, eut au meilleur marché possible les malheurs et la honte de la guerre de 1740.

Le patron de cette ville est *saint Fulcrand*, nom que par haine pour l'euphonie sans doute, la moitié des habitans reçoit sur les fonts baptismaux. Ce saint a une réputation de grand faiseur de miracles, sur laquelle il vit à crédit depuis des siècles. A dix lieues à la ronde, c'est le saint par excellence; à onze, on ne se doute pas qu'il ait existé. Il y a beaucoup d'hommes célèbres à Paris dont la renommée est encore plus circonscrite.

Le général *Forestier*, parent d'Auguste, n'a pas voulu que nous eussions d'autre maison que la sienne pendant notre séjour à Lodève. Ce général est né en Savoie, mais dès longs-tems ses services, ses campagnes et ses blessures l'ont naturalisé français; il a fait la guerre en Italie, en Allemagne et long-tems en Espagne, comme chef d'état-major du maréchal Soult.

A l'époque du licenciement de l'armée, le général Forestier s'est retiré à Lodève, où il a épousé la fille de M. *Pierre Fabreguette*, qui a laissé la réputation du plus honnête homme et du meilleur fabricant de cette ville, où sa famille jouit de l'estime générale.

Le général nous a fait dîner avec un de ses neveux, M. *Eugène Brun*, qui a quitté la carrière des armes, où il s'est distingué fort jeune (puisqu'à vingt-un ans il était capitaine et avait obtenu la croix de l'honneur sur le champ de bataille de Wagram), pour épouser une très-jolie femme, auprès de laquelle le bonheur lui fait oublier la gloire. Un autre convive, que le général traitait avec une distinction toute particulière, était le lieutenant-colonel *Lanjon*, l'habitant le plus considéré du Caylar. Ce brave militaire a fait toutes ses campagnes avec cette fameuse trente-deuxième demi-brigade, si souvent citée dans les bulletins, et principalement dans un rapport du général en chef de l'armée d'Italie au directoire; en parlant d'un poste qu'il était essentiel de conserver: « *J'étais tranquille*, disait-il, *la trente-deuxième était là*. Le colonel Lanjon faisait partie

du premier bataillon de l'Hérault, qui forma le noyau de cette invincible demi-brigade, avec laquelle il combattit quinze ans, et qu'il n'a quittée que criblé de blessures.

C'est un des bienfaits du commerce et de l'industrie d'éloigner ou du moins d'affaiblir les discordes civiles : plus active, plus industrieuse que les autres villes du Midi, Lodève a moins souffert, dans ces derniers tems, des troubles et des réactions qui ont tourmenté cette belle partie de la France; ce qui ne veut pourtant pas dire que cette ville n'ait eu ses jours de folie et de persécution, mais ils ont passé plus vîte, et n'ont pas eu ce caractère de fanatisme et de cruauté qui les ont signalés ailleurs. Quand il serait vrai qu'à Lodève on eût mandé à la mairie un jeune homme qui portait trois cachets à sa chaîne de montre, l'un en *cristal*, l'autre en *saphir*, et le troisième en *cornaline*, et qu'on lui eût fait subir un interrogatoire sur le rapprochement séditieux de ces trois couleurs ; quand il serait bien prouvé que, pendant quelque tems, on ait forcé les *bisets* de la garde nationale à endosser un habit d'uniforme déposé au corps-de-garde, et dont on leur faisait payer le

loyer dix sous, (ce qui donnait par an, pour chaque habit, un produit de 180 francs); quand j'aurais vu de mes yeux l'avanie faite à de pauvres comédiens, pour avoir lu sur le théâtre, avec l'autorisation de M. le commissaire de police, des vers où l'on avait l'insolence de dire « qu'il y a plus à gagner pour les mœurs aux bonnes pièces de Molière qu'aux meilleurs sermons ; » quand l'autorité municipale, dans une sainte indignation contre une maxime usée à force d'avoir été dite et redite, aurait pris à partie le commissaire, chassé les comédiens, et fait rire à ses dépens tous les bons esprits; tout cela prouverait encore qu'une ville du midi de la France, où il ne s'est pas commis de plus grandes vexations, où le parti dominant n'a pas eu de plus grands torts à se reprocher, doit s'estimer heureuse, et peut être citée pour modèle. Ce n'est pas seulement aux dispositions paisibles de ses habitans que Lodève est redevable de la tranquillité dont elle jouit; la sagesse, la modération de ses magistrats y ont puissamment contribué; le sous-préfet, M. *Dortel de Tessan*, a droit à la meilleure part dans cet éloge : les dénonciateurs, les réac-

teurs, n'ont point trouvé d'accès près cet administrateur habile et respectable, qui a su se concilier, dans les tems les plus difficiles, l'estime et l'affection de ses concitoyens.

M. de Tessan a été secondé avec beaucoup de zèle, dans le bien qu'il a fait, par son secrétaire, M. Bellugon, ancien directeur du collége de Lodève, un des hommes les plus éclairés et les plus instruits que la France possède ; il a perdu cette dernière place, qu'il occupait avec tant de distinction, par suite de ce système anti-philosophique et anti-social qui tend à remettre l'éducation publique aux mains des prêtres.

C'est encore un homme de beaucoup de mérite que ce docteur *Damian*, avec lequel Auguste m'a fait déjeûner à Lodève, avant de nous mettre en route pour Montpellier. Ce médecin, homme de savoir et d'esprit, vient de faire une cure très-extraordinaire. Les habitans du village de *Vendemian* se croyaient atteints d'une maladie épidémique, et déjà quelques-uns étaient morts d'un mal qu'ils n'avaient pas; leur imagination seule était attaquée; c'est elle qu'il fallait guérir ; le docteur y réussit : les

bonnes femmes et le barbier du village avaient prononcé que la contagion se communiquait par le seul attouchement des vêtemens du malade ; le docteur porta le bonnet et la veste de ceux que l'on croyait le plus maléficiés, les visita dans leur demeure, passa deux heures entières auprès de leur lit, et les guérit d'un mal réel, en les délivrant d'une frayeur chimérique.



N° XXXVIII. — 30 *juin* 1818.

PÉZÉNAS.

La terra molle, lieta e dilettosa,
Simili a se l'abitator produce.
TASSE.

Cette terre riante et gracieuse produit des habitans qui lui ressemblent.

Nous sommes partis de Lodève à cinq heures du matin; à neuf, nous déjeûnions à *Clermont*. La rivalité entre ces deux petites villes est une chose fort remarquable; toujours prêtes à en venir aux mains, il n'y a cependant jamais eu entre elles d'hostilités qu'en paroles. La plus grande injure que l'on puisse dire aux habitans de Clermont, c'est d'appeler leur ville *Clermont-Lodève;* ils veulent être de *Clermont-l'Hérault;* j'ai déjà parlé d'une réclamation semblable de la part des habitans de Villeneuve, et je trouve tout naturel qu'une ville aime mieux tirer sa désignation spéciale du fleuve qui l'arrose que



d'une ville voisine qui semble s'arroger par-là une sorte de protection féodale.

Les Clermontais ont un amour de l'ordre qui se manifeste dans le désordre même; on n'y a pas oublié que, dans un tems de trouble, les deux partis qui divisaient la ville ont nommé chacun *leur maire*, auquel ils ont obéi pendant la durée des événemens. Cette mesure une fois adoptée, tout s'est passé sans tumulte et sans bruit; les deux maires siégeaient dans le même hôtel-de-ville; et ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux hommes, d'opinions opposées comme compétiteurs, ont manifesté la même volonté du moment qu'ils ont eu le même pouvoir.

Cette ville est fort industrieuse; on y fait un commerce considérable de ces draps pour le Levant qu'on appelle *londrins*, et des cuirs qui sortent de ses tanneries. Indépendamment de ses produits industriels, Clermont est riche de la fécondité de son sol.

Le goût des habitans pour les jeux de théâtre est une véritable passion; et dans l'impossibilité où ils sont d'entretenir un spectacle public permanent, ils jouent la comédie bourgeoise avec une émulation, avec une ardeur qui a souvent

donné lieu à des scènes plus plaisantes que celles qu'ils représentaient.

Le général qui nous a accompagnés jusqu'à Pézénas nous a conduits à *la Tour*. Cette terre magnifique, appartenant à son oncle, M. F***, était jadis un apanage de l'ordre de Malte; elle était alors affermée à quinze cents francs; elle en rapporte aujourd'hui vingt-cinq mille à son propriétaire : c'est ainsi qu'en France on laissait jadis en friche des terrains que des bras libres ont rendus à l'agriculture, et sur lesquels se nourrissent maintenant un grand nombre d'individus. Le beau domaine de la Tour à été transformé en un vaste jardin où le blé, le vin, les figues, les amandes, croissent en abondance; le bien des moines est véritablement béni, on s'en aperçoit depuis qu'il a passé dans des mains laborieuses.

Depuis la Tour, nous avons suivi les bords de l'Hérault jusqu'à *Paulhan*, où l'archevêque de Bernis, neveu du cardinal, attend sa confirmation à l'archevêché de Lyon : ce prélat jouit dans le pays d'une considération d'autant plus honorable qu'il la doit moins à ses dignités et à son nom qu'au bien qu'il fait et aux vertus dont il donne l'exemple.

En face de Paulhan, sur l'autre rive de l'Hérault, se trouve le beau château de *Lavagnac*, aux environs duquel Molière, allant un jour de Gignac à Pézénas, reconnut que sa valise était égarée : « Ne cherchez pas (dit-il à ceux qui l'accompagnaient) ; je viens de *Gignac*, je suis à *Lavagnac*, j'aperçois le clocher de *Montagnac* ; au milieu de tous ces *gnac* ma valise est perdue. » En effet, il ne la retrouva pas.

Il n'y a qu'un pas de Paulhan à *Lésignan* ; nous nous y sommes arrêtés pour visiter le château des anciens comtes Carrion de Nisas ; non que ce château ait rien de remarquable, mais il nous rappelait un homme instruit, spirituel, brave, et bon citoyen.

Nous voici à Pézénas.

Je ne sais quelle espèce de ridicule s'est attachée au nom de cette ville, et par quelle fantaisie on s'est avisé d'en faire la patrie du baron de la Crasse ? Quoi qu'il en soit, la part du persiflage est faite ; voici celle de la vérité : intérieur assez laid, situation charmante, centre d'un commerce prodigieux en esprit-de-vin, salpêtre, potasse et produits chimiques; ces dernières branches de commerce sont dues tout entières à un membre de la deuxième assemblée

législative, M. Henri Reboul, homme très-savant, très-modeste, et par conséquent assez philosophe pour cacher sa vie dans une solitude aimable et profonde. La justice et le bon sens d'un côté, la sottise et la mauvaise foi de l'autre, ont fait séparément le portrait de cet homme estimable; il n'est pas besoin de dire où se trouve la ressemblance; il faut convenir que c'est un peu sa faute s'il a des ennemis; on était au moment de lui pardonner sa supériorité; il s'est moqué de ses juges; la vanité a porté plainte, et la sottise a rendu l'arrêt : c'est dans l'ordre.

Je suis logé à l'auberge de *la Paix*, dans une chambre immédiatement au-dessus de la ci-devant sacristie des pénitens blancs; cette découverte m'a conduit à savoir que la belle et vaste auberge de *la Paix* avait été bâtie sur l'emplacement d'une des trois chapelles où se réunissaient après boire les frères blancs, noirs et gris, pour y chanter, en faux-bourdon, des psaumes dont ils n'entendaient pas le premier mot.

Mais voyez un peu ce que s'est que de nous et de nos chapelles! celle des pénitens blancs a été transformée en une très-belle auberge; celle des pénitens gris est devenue une très-bonne fabrique d'esprit-de-vin, et celle des pénitens

noirs a été métamorphosée en une jolie salle de spectacle.

A propos de spectacle et de Pézénas, je n'oublierai pas de dire que c'est ici que notre grand, notre immortel Molière, a fait ses premiers essais dramatiques. Les bonnes têtes du pays sont assez généralement d'accord sur ce point, qu'il a recueilli, à Pézénas même, bon nombre des traits de caractère disséminés ensuite dans plusieurs de ses chefs-d'œuvre.

Au moins est-il sûr qu'on trouve consignés dans les archives de la ville des ordres du prince de Conti, aux conseils municipaux de Pézénas, pour qu'ils aient à fournir, au sieur Poquelin DE * Molière, des charrettes, à l'effet de transporter lui, sa troupe et les décorations de son théâtre dans les communes voisines où il va donner des représentations de ses pièces. »

Dans ce tems-là, les boutiques de barbiers étaient, comme ont été depuis les cabarets, comme sont aujourd'hui les cafés, le rendez-vous des oisifs, des politiques, des originaux du pays, et le foyer de la chronique scandaleuse. Molière, pendant sont séjour à Pézénas, se

* De Molière, entendez-vous, messieurs les faiseurs d'épitaphes modernes?

rendait régulièrement chez le barbier en vogue, nommé *Gély*; là, il avait coutume de s'asseoir dans un fauteuil qui restait vide lorsqu'il ne venait pas à l'assemblée : ce précieux fauteuil a passé, par droit d'héritage, aux successeurs de Gély, que l'on connaît par noms et prénoms; il est maintenant entre les mains de M. Astruc, docteur en chirurgie; je proposerais volontiers aux membres de l'Académie française de se cotiser pour en faire l'acquisition, bien entendu qu'il y resterait vide, comme chez le barbier de Pézénas.

Plusieurs hommes célèbres, passant par cette ville, ont tenu à grand honneur de s'y asseoir. Dans un séjour de peu de durée que fit ici M. Picard, et pendant lequel les habitans de Pézénas lui donnèrent une fête, on lui offrit à table le *grand* fauteuil; mais M. Picard se refusa modestement aux vives instances qui lui furent faites d'occuper ce siége vénérable.

Une énorme et grotesque représentation d'un cheval, dont les formes et les proportions annoncent suffisamment la barbarie des tems qui l'ont vu naître, est un des monumens publics dont les habitans sont le plus fiers; il est connu sous le nom de *poulain*.

Porté par huit hommes, il précède les officiers municipaux dans toutes les cérémonies d'apparat; et, en général, le plus ou moins de solennité d'une fête publique, à Pézénas, s'annonce d'un mot, *le poulain sort;* ou bien, *le poulain ne sort pas.* Pour ajouter à la bizarrerie de cette grossière représentation, le poulain porte deux mannequins d'homme et de femme; la femme est en selle et l'homme est en croupe. Il y a là-dessous quelque allégorie que je n'ai pu découvrir.

Je ne sais pas à quel roi Pézénas a l'obligation de son poulain, mais je sais que cette ville doit à Henri IV un très-beau collége fondé à la demande du père de cet infortuné duc de Montmorency décapité à Toulouse.

Il y a vingt ans qu'un ancien père de l'oratoire (M. Saint-Cristol) retira des ruines révolutionnaires cet utile établissement, où il sut concilier la tradition des bonnes études et l'application des nouvelles doctrines.

Je ne crois pas qu'il existe ailleurs de vue plus riche, plus variée, que celle dont on jouit du haut de la plate-forme du château; j'ai remarqué sur-tout cette petite rivière qui coule mollement sous ses murs et va se jeter dans l'Hérault,

à travers de riantes prairies. Pline l'ancien parle des eaux de cette rivière comme très-avantageuses pour le lavage des laines : l'expérience a prouvé la justesse de cette observation, à en juger du moins par les fortunes considérables que cette branche d'industrie a élevées dans cette ville.

C'est une chose très-curieuse que le marché aux eaux-de-vie; on y joue à la hausse et à la baisse; on y vend des vins *à livrer*, comme on vend des rentes à livrer à la bourse de Paris. A l'époque de la livraison, si le prix a varié, on se contente ordinairement de payer la différence.

On m'a cité, parmi les négocians les plus distingués, M. Privat, ancien maire de Mèze. Ce citoyen estimable, qui jouit ici de la plus grande considération, fut balotté pour les dernières élections avec M. de Floirac; le premier paraissait avoir la majorité des suffrages, mais le second obtint la majorité des voix : celui-ci fut nommé.

Sur la foi de certaines personnes, je m'étais faussement imaginé que, dans cette étroite enceinte, dans cette *impasse* méridionale, on s'occupait uniquement de la culture de la vigne et de l'olivier, qu'on y vivait étranger à

tous débats politiques ; et voilà que j'observe que la petite ville de Pézénas a sa petite exaltation, ses petites prétentions, ses bons et francs royalistes constitutionnels, et ses sycophantes politiques; qu'elle a eu sa petite épuration, sa petite réaction, et, pour comble de drôlerie, qu'elle a... qui le croirait?... ses ultrà !!! Des ultrà à Pézénas !... En bien petit nombre, il est vrai; mais enfin tout autant qu'il en faut, ou du moins qu'il en fallait pour épurer une mairie dans le bon tems. Le maire, qu'on jugea nécessaire d'expulser, était un très-riche et très-habile cultivateur, payant six mille francs de contributions, doué d'une force physique et morale vraiment extraordinaire, ennemi déclaré de tout excès révolutionnaire. Depuis dix-huit ans qu'il occupait la place de maire dans cette ville, l'ordre et la tranquillité publique n'y avaient pas été troublés un seul moment. A l'époque de la restauration, certaines gens avisèrent que cet excellent citoyen aimait passionnément la charte que le roi venait de donner à la France, et qu'il était résolu à la prendre pour règle unique de conduite; dès-lors on le pria d'aller veiller à la culture de ses prés, de ses luzernes, et des plus beaux vignobles du

pays ; peut-être pouvait-on mettre un peu plus de formalités avec un homme qui avait commencé son administration par purger la ville des assassins qui la désolaient, et qui en avait signalé les derniers jours, en préservant ses administrés, par une contenance pleine de vigueur et d'audace, des attentats qui avaient marqué à Montpellier le passage des miquelets de Nîmes. Ces petits services n'empêchèrent pas qu'on ne déplaçât comme *bonapartiste* celui qui s'était vu destitué comme *royaliste* dans les cent jours. Il ne daigna pas arguer de cet *alibi* moral ; et, bien persuadé, comme Voltaire, qu'il n'y a rien de mieux à faire que de cultiver son jardin, M. Sales ne se l'est pas fait dire deux fois, et il s'est retiré en formant, comme Thémistocle, le vœu que ses concitoyens n'aient jamais occasion de le regretter.

Ce vœu n'a pas été tout-à-fait exaucé; le nouveau préfet de l'Hérault (M. Creusé de Lesser) vient d'avoir recours à lui pour rétablir et cimenter la paix entre les catholiques et les protestans de *Villeveyrac* *, horriblement exaspérés les uns contre les autres. M. Sales n'a point refusé de se charger de cette mission dif-

* Commune voisine de Pézénas.

ficile, et s'en est acquitté avec ce caractère de fermeté et de justice qui l'ont fait connaître d'une manière si honorable aux époques orageuses de sa mairie.

C'est d'un habitant catholique de Villeveyrac que j'ai appris par quels moyens et par quels discours M. Sales parvint à rétablir le calme dans cette commune, où le fanatisme était au moment de signaler ses fureurs. « Dimanche dernier, me dit-il, le commissaire de M. le préfet nous convoqua tous. Voici ses premiers mots :

« Messieurs, vos divisions doivent cesser : la » charte le commande; le roi le veut; il est le » père de tous les Français, quel que soit le » culte qu'ils professent; vous ne pouvez pas » plus contrarier ses vues, ni les uns, ni les » autres, que vous ne pouvez empêcher le so- » leil de mûrir vos moissons et vos raisins, » m'entendez-vous?...... Je viens de la part » de M. le préfet vous porter cet évangile de » salut, et j'y viens avec d'autant plus de plai- » sir que vous me connaissez, que vous êtes » tous convaincus, catholiques et protestans, » que c'est la parole du roi que j'annonce; qui » de vous oserait résister à cette volonté pater- » nelle?..... »

» Ce langage d'un homme de bien, prononcé avec l'accent de la force et de la confiance de la raison, produisit sur l'assemblée un effet magique; la réconciliation fut franche et entière; l'on se sépara aux cris mille fois répété *d'union* et *d'oubli*, et le brave, le vertueux conciliateur, fut porté plutôt que conduit en triomphe à la mairie, où il acheva de cimenter la paix dans une conférence avec les principaux citoyens de l'une et de l'autre communion. »

Cet heureux état de choses durera, j'en suis sûr, à moins pourtant que les missionnaires ne passent par-là.



N° XXXIX. — 16 *juillet* 1818.

LA ROULANTE.

Ami du bien, de l'ordre et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
GRESSET.

Je retrouvai mon ami le colonel exact au rendez-vous que nous nous étions donné à Pézénas, où je me séparai d'Auguste, qu'une affaire pressante rappelait à Paris. Pendant la journée que nous passâmes ensemble dans cette petite ville, il acheva de me faire connaître tout ce qu'elle renferme d'intéressant. Il me montra la maison qu'habitait le dernier et malheureux duc de Montmorency à l'époque de son procès. Elle est maintenant occupée par deux bourgeois qui ne s'y trouvent pas très-convenablement logés. Il me conduisit chez un juge de paix qui possède une belle bibliothèque et un riche cabinet de médailles; ce savant, très-digne par

ses connaissances en numismatique d'occuper un des fauteuils de l'académie des inscriptions, aurait voulu me conduire à la société littéraire du pays; mais elle ne tient ses séances qu'à l'époque où les coqs d'Inde truffés du Périgord viennent orner les tables des honorables membres. Cet oiseau, également chéri des pères de la compagnie de Jésus et des académiciens de Pézénas, est à-la-fois le sujet des prix que l'académie décerne, et le tribut que chaque nouveau membre est tenu de lui payer. Mon colonel prétend que cela vaut bien un discours académique.

Cependant tout ne se passe pas en dîners à l'académie de Pézénas : l'un de ses membres a traduit Horace en vers français; un autre académicien, qui n'est, dit-on, pas étranger aux travaux du premier, vient aussi d'achever la traduction en vers des *Animaux parlans* de l'abbé Casti. On fait l'éloge de cet ouvrage inédit; mais il ne sera probablement pas connu du public aussi long-tems que le traducteur se trouvera sous la férule fiscale de l'université.

Pézénas a donné le jour à quelques hommes célèbres, au premier rang desquels il faut placer

le chimiste Venel, ami de d'Alembert, et l'un de ses plus utiles collaborateurs dans le travail de l'*Encyclopédie;* le fameux tribun Curée et le colonel Carrion-Nisas, également distingué comme écrivain et comme militaire, sont nés dans cette ville.

Le colonel exigea que je l'accompagnasse chez un de ses amis, membre de l'académie des sciences, lequel habite une maison de campagne assez loin de la ville. Le chemin de traverse que nous suivîmes passerait, dans toute autre partie de la France, pour une route de première classe des mieux entretenues : nous cheminions tantôt entre deux haies de grenadiers et de jasmins en fleurs, tantôt entre des fossés dont les bords, semés de thym, de romarin et de lavande, embaument l'air que l'on aspire avec délices.

Nous arrivâmes à l'entrée d'un vallon solitaire au fond duquel se présentent de grandes masses de bâtimens au milieu d'un petit bois de chênes, ressource bien précieuse sous le ciel brûlant de ces contrées.

« Ce monsieur chez qui vous allez (nous dit l'homme qui portait notre petit bagage) se ruine, à ce qu'on dit chez nous, à cultiver ses terres

d'après des méthodes inconnues à nos pères. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il a trouvé le moyen d'obtenir des fourrages abondans sur un terrain très-sec ; de multiplier les engrais dans un pays où ils sont très-rares; de supprimer les jachères, et de faire venir de la vigne là où il était bien convenu qu'elle ne pouvait jamais croître. Aussi voyez-vous que ces *garrigues* que vous avez remarquées, en sortant de Pézénas, ont tout-à-fait disparu ; les gens de journée qu'il emploie disent bien que M. N*** retire de ses terres le triple, le quadruple de ce qu'elles rapportaient il y a quinze ans; mais les bourgeois n'en soutiennent pas moins que c'est un homme singulier, qui prétend que l'art de cultiver la terre se perfectionne comme tous les autres; que ce n'est pas manquer de respect à la mémoire de nos aïeux que d'abandonner leurs préjugés et leur routine ; d'où ces messieurs concluent que c'est un fléau pour un pays qu'un homme comme celui-là. Mais ils ont beau dire, les acquéreurs de biens nationaux qui n'ont rien à perdre, imitent M. N***, et s'enrichissent par ces moyens révolutionnaires. Les soldats qui ont quitté l'épée pour reprendre la charrue vous soutiennent

hardiment que le savant laboureur a raison, et que dans les pays étrangers qu'ils ont conquis autrefois, les paysans qui ont le malheur de savoir lire et écrire enverraient paître nos bourgeois avec leur vieille méthode, et se dépêcheraient de suivre des conseils dont chaque moisson prouve l'excellence. Tous tant que nous sommes, nous autres gens de campagne, nous serions assez disposés à croire ce que nous disent nos vieux soldats, si ce n'est que la plupart d'entre eux ont servi autrefois la république, et que nos messieurs poudrés nous assurent qu'on ne doit pas avoir de confiance en ces gens-là. »

Le plaisir que nous trouvions à faire jaser ce brave homme abrégea beaucoup la route; nous arrivâmes à l'habitation de cet ami du colonel, qu'une indisposition obligeait à garder la chambre. En y entrant sans avoir été rencontrés par personne, nous nous trouvâmes placés en face d'un paysage du Poussin, et derrière un fauteuil dont l'énorme dossier ne laissait apercevoir que le haut de la tête du maître de la maison; près du fauteuil, une jeune femme assise, tenant d'une main un enfant à la mamelle, et de l'autre un livre qu'elle lisait à haute voix. Des

sons étrangers frappent mon oreille, j'arrête le colonel et j'écoute; quelle est ma surprise! une femme lit Sophocle, et c'est *Électre* qui s'écrie dans sa langue maternelle :

> Ω φίλτατον μνημεῖον ἀντρώπων ἐμοῖ
> Ψυχῆς Ὀρέστου λοιπὸν, etc. *

L'attention que je prêtais à ce spectacle inattendu ne m'empêcha pas de remarquer, près d'une fenêtre, une jeune personne qui copiait un tableau. Quelques instrumens de physique, des piles d'in-folio séparaient de la première scène qui se passait près de moi un vieillard et une autre jeune femme qui faisaient ensemble une partie d'échecs. Celle-ci nous aperçut la première. Se lever, venir à moi, me nommer, m'accueillir de la manière la plus affable, fut pour toute l'aimable famille l'affaire du même instant. « Soyez le bien venu, me dit le maître de la maison; nous vous voyons pour la première fois, mais vous étiez annoncé, et votre cellule est préparée dans notre hermitage. Vous vous y plairez, car nous avons trouvé le moyen

* Souvenir de mon cher Oreste, souvenir qui soit le plus doux parmi les hommes! etc.

d'y réunir, sous le plus beau ciel du monde, tous les agrémens de la société la plus civilisée à toute l'indépendance de la vie nomade. J'ai beaucoup aimé les sciences et les arts, je les cultive encore, et j'ai eu le bonheur de voir mes goûts partagés par les plus chers objets de mes affections. Dans mon laboratoire de chimie, je n'ai pas d'autre préparateur que ma femme ; vous venez d'être témoin de la manière dont elle remplit près de moi l'office de lecteur : croiriez-vous qu'elle s'est livrée à mon insu, pendant un an, à l'étude du grec, dans la seule intention de me ménager une surprise agréable pour le jour de ma fête, qu'elle m'a souhaitée dans la langue d'Homère? ce qui ne l'empêche pas d'allaiter son enfant, de conduire son ménage, et de m'aider dans les calculs qu'exigent les observations que j'ai faites autrefois sur la mesure des hauteurs par le baromètre. Une amie, de l'esprit le plus élevé, nous a suivis dans notre solitude, où nous serions bien près du bonheur, si nous pouvions échapper à de cruels souvenirs: désabusé promptement de l'ambition, du pouvoir, des richesses, et même de la gloire littéraire (car j'ai essayé assez de toutes ces choses

pour me convaincre que j'en pouvais obtenir davantage, et que néanmoins j'étais né pour une destinée différente), je me suis livré entièrement aux améliorations agricoles. J'ai entendu gronder le dernier orage autour de ce vallon, et il a éclaté loin de moi. Le succès a justifié des perfectionnemens que mes voisins commencent à comprendre, et qu'ils imiteront bientôt. »

J'ai passé deux jours dans cette habitation, où j'ai trouvé le modèle achevé de tout ce que les affections du cœur, la culture de l'esprit et l'amour du bien peuvent faire pour le bonheur d'une famille dans l'intérêt général de la patrie. Ce n'est qu'au bout de quelques heures que j'ai appris le nom de la personne chez laquelle je me trouvais, et dont j'avais parlé sur la foi d'autrui dans mon Discours précédent.

Je suis revenu à Pézénas pour y prendre place dans une de ces voitures très-communes dans le midi de la France, et très-commodes pour le genre d'observations auquel je me livre, parce qu'elles marchent à petites journées, ne vont jamais que d'une ville à l'autre, et qu'elles ne transportent guère que les habitans du pays.

Le hasard, qu'on peut appeler la providence

des voyageurs, me fit rencontrer dans cette *roulante* un jeune homme d'une vingtaine d'années, qui me força de prendre, dans le fond de la voiture, la place qu'il y occupait; un négociant de Montpellier de retour du marché de Pézénas, et un chevalier de l'ordre du Saint-Sépulcre, qui venait de faire ce qu'on appelle en patois languedocien *castelléja*, ce qui ne peut guère se traduire en français que par une périphrase (piquer l'assiette de château en château). Le chevalier tenait le dé au moment où je montai en voiture, et la première phrase que j'entendis me mit au courant de la conversation et du caractère du principal interlocuteur.

« La bonne foi, disait-il, est bannie de toutes les transactions, parce qu'il n'y a plus de mœurs; or, il n'y a plus de mœurs parce qu'il n'y a plus de chevaliers du Saint-Sépulcre ni de jésuites; donc il faut rétablir les uns et les autres; tirez-vous de là. » Ces mots : *tirez-vous de là*, terminaient toutes ses tirades. Quelqu'un voulut répondre.

« Vous allez me dire (continua-t-il) ce que j'entends répéter partout, que le bon ordre renaît : qu'est-ce que cela signifie? Le bon

ordre tient-il à cette indifférence que vous appelez tranquillité publique; à la sûreté des routes, quand les honnêtes gens n'ont pas le moyen de voyager ; au mépris que l'on recommence à verser sur les dénonciateurs, sur les révélateurs, sur les provocateurs, à qui la France doit son salut ? Tirez-vous de là.

» Il est absurde, et c'est le chevalier de Frémillac qui vous le dit, de parler de bon ordre, lorsque tous les rangs de la société demeurent confondus, et que la loi fondamentale de l'état, la charte, pour parler le jargon à la mode, consacre une pareille confusion; lorsqu'elle appelle aux grandes charges, et même aux dignités, des gens de rien dont le nom seul fait rire, sous prétexte de talens, de vertus, de sang répandu pour la patrie, et autres menus droits que l'on fait sonner bien haut, et où je ne vois qu'une monnaie sans valeur et sans titre, que l'on veut substituer à la médaille antique de la naissance. Qu'est-il résulté de là ? que le fils d'un soldat, d'un matelot s'est mis en tête qu'il pouvait devenir un Jean Bart, un Catinat; que nos rangs de terre et de mer se sont peuplés de parvenus ; qu'on a vu des Lannes, des Hoche, des Ney, des Piche-

gru, et autres gens de même acabit, usurper, à la tête des armées, les places des Villeroy, des Soubise, des d'Armentières; que pendant vingt ans nous avons remporté des victoires contre toutes les règles, et que l'Europe a eu la honte d'être vaincue par des hommes dont pas un ne pourrait faire entrer sa fille dans le plus petit chapitre d'Allemagne. Tirez-vous de là. »

On s'en tira par un grand éclat de rire; M. le chevalier n'en fut pas déconcerté, et continua sur le même ton et avec la même force de logique, à prouver « qu'une monarchie n'existe que par la noblesse; que c'est avilir la majesté royale que de confier la conduite des affaires et des armées à des gens sans naissance; que le mal, le mal incurable, était d'avoir laissé croire aux écrivains que du haut de leurs greniers ils pouvaient influer sur la destinée des peuples, et que l'éclat des talens et des connaissances pouvait, dans une monarchie, tenir lieu d'ancêtres; attendu que de cette prétention orgueilleuse était née cette ardeur de s'instruire, ce besoin de se distinguer, qui, passant successivement dans toutes les classes, ont fini par créer la puissance ou plutôt le torrent de l'opinion publique, dont on ne saurait

calculer les ravages. C'est pour y opposer une digue, ajouta-t-il d'une voix presque menaçante, que nous avions déclaré la guerre aux gens de lettres et aux savans ; que notre société secrète des vingt-un, à Montpellier, avait trouvé le moyen d'organiser une populace ignorante, dont nous aurions tiré bon parti si notre zèle eût été mieux apprécié par le gouvernement.... »

Le chevalier, qui s'enivrait de sa propre éloquence, aurait fini par nous révéler le secret de la confrérie ; mais le plus jeune de nos compagnons de voyage, qui rongeait son frein pendant ce beau discours, ne lui en laissa pas le tems, et l'interrompant avec une fureur concentrée :

« Je suis né à Bayonne, monsieur le chevalier, et les marins de mon pays ont eu d'autres titres à présenter, pour obtenir des grades militaires, que celui d'avoir conduit, dans les ports de l'Angleterre, les vaisseaux confiés à leur commandement. (Je ne sais ce qu'il y avait de si piquant dans cette observation, mais elle fit faire au chevalier du Saint-Sépulcre une bien singulière grimace.) Vous déclamez, continua-t-il, contre les sciences et les lettres,

auxquelles vous êtes absolument étranger, et contre les gens de rien, parce qu'ils ont l'insolence d'être quelque chose : contentez-vous des premiers succès de votre théorie; n'a-t-elle pas été suffisamment prouvée par le naufrage de *la Méduse*, par les excès de Nîmes, d'Avignon, de Marseille? N'a-t-elle pas été la cause ou plutôt le prétexte du soulèvement de quelques montagnards du Dauphiné, de quelques malheureux ouvriers des environs de Lyon, etc., etc., etc.? Gardez vos prétentions, monsieur le gentilhomme, s'il est trop tard pour vous en défaire et si elles peuvent adoucir vos regrets; mais laissez-nous croire, à nous autres enfans du siècle, que la patrie, la gloire et la liberté doivent être pour nous les objets d'un culte plus sacré que celui de vos ancêtres. Achevez de vivre, si cela vous convient, sous l'empire des préjugés où vous avez pris naissance, mais trouvez bon que nous préférions la charte au pouvoir absolu, les hommes de talent aux hommes de naissance, et les chevaliers de la Légion-d'Honneur aux chevaliers du Saint-Sépulcre. »

« Tirez-vous de là, dis-je en riant à M. de Frémillac. » Il se contenta de baisser son cha-

peau sur ses yeux, en murmurant bien bas les mots de *libéral* et d'*étudiant* : j'appris, en effet, que le jeune voyageur qui s'exprimait avec tant de franchise et d'énergie était un élève en médecine qui se rendait à Montpellier, au retour d'une visite qu'il venait de faire à un de ses amis aux environs de Béziers. L'intention où j'étais d'examiner par moi-même une école célèbre à laquelle le nom de Montpellier semble si intimement uni, le respect que ce jeune homme avait témoigné pour mes cheveux blancs, et les principes qu'il avait manifestés dans sa dispute avec le paladin, amenèrent entre nous un entretien particulier, à la suite duquel il s'offrit obligeamment pour me servir de guide dans la moderne Épidaure.

En admirant, aux environs de *Montagnac*, la richesse, la beauté des vignes dont le pays est couvert, je vis le chevalier sourire à la vue d'une grande pièce de terre restée en friche : puis, en se frottant les mains, je l'entendis grommeler tout bas : « Tirez-vous de là, M. Cazelles. » Le négociant me donna l'explication de cet accès de gaîté. « M. Cazelles avait été quinze ans maire de Montagnac, à la grande satisfaction

de ses honnêtes concitoyens. Les qualités qui lui avaient acquis leur confiance et leur estime ne pouvaient manquer de lui faire des ennemis d'une autre classe ; le moment vint où ils purent échapper impunément au joug salutaire qu'il avait su leur imposer ; ils le mirent à profit, et se vengèrent de l'inaction où il les avait maintenus en arrachant ses vignes et en ravageant ses oliviers ; cette pièce de terre lui appartient, et c'est une de celles, comme vous voyez, où les *familiers* ont travaillé le plus en conscience. » Quand on a été maire dans les cent jours, reprit M. de Frémillac, je ne vois pas de quoi on peut se plaindre. — De ne plus l'être, répondis-je, quand les sots et les méchans y trouvent leur compte. » On se mit à rire ; le chevalier rit aussi, mais à sa manière.

Le cocher, en ce moment, ouvrit la portière en nous annonçant que nous étions à *Mèze*, et que nous pouvions descendre pour déjeûner.

« Si ces messieurs, nous dit alors le négociant, voulaient avoir une preuve nouvelle de l'utilité de l'application des sciences et des arts à l'agriculture, je les conduirais à la superbe manufacture de mon ami Privat, qui serait charmé

de recevoir de tels hôtes. Toute cette activité que vous voyez autour de vous est son ouvrage. Il a étendu notre commerce par son industrie, et les négocians ne lui sont pas moins redevables que les propriétaires agricoles : les uns et les autres s'étaient réunis l'an passé pour donner à M. Privat la plus haute preuve de leur reconnaissance et de leur estime, en le portant à la chambre des députés ; mais le résultat des élections, travaillées par les amis de M. de Frémillac, n'a pas répondu à nos espérances. » J'ai déja cité le nom de M. Privat avec toute la considération dont il est revêtu dans ce pays ; j'acceptai donc avec empressement : l'étudiant nous accompagna ; le chevalier resta pour faire préparer le déjeûner.

En entrant chez M. Privat, nous nous trouvâmes au milieu des fourneaux et des alambics au moyen desquels il est parvenu à fabriquer jusqu'à cent pièces d'esprit-de-vin par jour. Mèze est la terre classique de ce genre d'industrie, créé par un professeur en médecine de Montpellier, nommé *Arnault de Villeneuve*. C'est également à Mèze que, dans les premières années de ce siècle, Adam eut l'inspiration des

perfectionnemens qu'il a introduits dans cette importante fabrication ; il se ruina, selon l'usage, par des découvertes où ses successeurs trouvèrent une source de fortune.

M. Privat nous fit remarquer les changemens avantageux que M. Berard a faits aux procédés inventés par Adam, ainsi que les nouveaux appareils qu'il venait de monter suivant le système de Baglioni. Il nous montra ensuite, dans tous ses détails, l'atelier dans lequel il avait fabriqué, pendant la guerre, cette énorme quantité de sirop de raisin, qui lui avait valu le prix d'encouragement de trente mille francs, accordé par le gouvernement d'alors à la fabrication la plus abondante dans ce genre : la baisse des sucres et la hausse énorme du prix des vins ont paralysé cette branche d'industrie.

M. Privat voulait nous retenir à déjeûner, et sa respectable compagne joignit aux sollicitations de son époux tout ce qui pouvait rendre notre refus plus pénible.

Bien m'en prit d'avoir résisté à cette aimable invitation, car notre chevalier nous préparait une scène que j'aurais été bien fâché de perdre.

Nous le trouvâmes aux prises avec un ecclé-

siastique avancé en âge, en faveur duquel on était prévenu par l'extérieur modeste de sa personne et le ton ferme de ses discours.

Nous apprîmes bientôt que ce prêtre avait été curé du village de Villeveyrac, dont j'ai déjà parlé; qu'il avait osé y prêcher la concorde et l'oubli dans un moment où les fidèles de son église se livraient à toutes les inspirations de l'intrigue et du fanatisme ; nous sûmes aussi que ce digne pasteur, en récompense du bien qu'il avait voulu faire, avait été dénoncé, calomnié, poursuivi, et s'était vu forcé, malgré la protection de son évêque diocésain, de solliciter lui-même son changement.

Ces renseignemens m'expliquaient le nouvel accès de colère du chevalier, qui, tout en mangeant sans nous attendre sa troisième côtelette, s'en prenait tour-à-tour au digne ecclésiastique et à un autre homme assis à la même table.

Nous changeâmes de voiture à Mèze, selon l'usage adopté par les conducteurs de *roulantes*, pour se soustraire au paiement de l'impôt alloué aux maîtres de poste pour les chevaux qu'ils ne fournissent pas. Notre négociant se rendait à Cette par l'étang de Thau ; il me proposa de

faire cette course avec lui; j'y consentis, et je quittai mon jeune étudiant, avec promesse de le rejoindre le lendemain à Montpellier.

Nous voilà naviguant à pleine voile sur l'océan le plus rétréci du globe, et célèbre néanmoins par ses tempêtes et ses naufrages. La grandeur de notre voilure, le défaut de lest de notre barque, et l'habileté de notre pilote, n'étaient rien moins que rassurans. Cependant nous passâmes sans mésaventure à la vue de *Balaruc*, jadis renommé par ses eaux thermales, et nous arrivâmes d'assez bonne heure à Cette pour y trouver le tems de parcourir le port, les quais, la ville, et de monter à la citadelle pour y jouir d'une vue magnifique et d'un des plus beaux couchers de soleil auxquels je me souvienne d'avoir assisté.

Nous visitâmes les vastes *chais* qui bordent le canal, et qui, tout immenses qu'ils sont, suffisent à peine aujourd'hui pour contenir la grande quantité de vins et d'eaux-de-vie qu'on y dépose.

Ce négociant m'apprit encore que, parmi les bonnes maisons de commerce de cette ville, celle de Bonnaric et Laffont tenait un des premiers rangs. Je ne pouvais me dispenser de faire

une visite à M. Laffont ; ce jeune homme, que distingueraient à Paris même ses qualités aimables , son caractère élevé et ses rares talens , est le neveu de mon ancien ami *Gévaudan*, né dans cette même ville de Cette, et qui est beaucoup moins redevable de la considération dont il jouit dans la capitale à sa grande fortune qu'à la noblesse de ses sentimens et à l'inépuisable bonté de son cœur. On l'appelle le *Bon Riche*, épithètes qu'il a trouvé le secret de concilier ensemble.



N° XL. — 29 *juillet* 1818.

MONTPELLIER.

Periculum ex aliis facito, tibi quod ex usu fiet.
TÉRENCE.

Que les folies des autres servent du moins à vous rendre sage.

Il y a beaucoup plus de variétés dans la physionomie physique et morale des habitans du midi de la France, que dans les provinces du centre et du nord : les *caractères* y sont plus originaux, plus tranchans, et je ne m'étonne pas que le premier des peintres dramatiques ait été si souvent y chercher ses modèles. Je viens de faire la route de Cette à Montpellier avec un de ces personnages de comédie dont la rencontre eût été pour Molière une bonne fortune : je l'appellerai *Philogène* par antiphrase, car c'est bien de tous les mortels celui qui fait le moins de cas de la création ; cet original, du commerce

le plus amusant, et de l'esprit le plus ironique, a choisi sa résidence à Montpellier, « par la raison, dit-il, que la nature humaine ne se présente nulle part sous une face aussi comique, et ne donne une idée plus complète du dessein fantasque dans lequel ce drôle de monde a été conçu. »

Nous nous sommes arrêtés à *Frontignan* chez M. Lapierre, un des plus riches propriétaires du pays. Philogène, en buvant à lui seul une bouteille de l'excellent vin que produit cette contrée, a voulu prouver à son hôte qu'il ferait fort bien d'arracher ses vignes, qui donnent au pays un aspect triste et monotone, pour planter des arbres où ses arrière-neveux trouveraient du moins un peu d'ombre, et ne seraient pas brûlés du soleil; quelque intérêt que M. Lapierre puisse prendre au teint de ses petits-enfans, il m'a paru décidé à s'en tenir à ses vignes.

Philogène voulait me mener dans un village sur le bord de la mer, pour me montrer, disait-il, le point de départ d'un guerrier célèbre; mais quand il m'eût appris que le fait d'armes du héros occitanien consistait à avoir rassemblé là quel-

ques centaines de paysans pour aller soumettre Montpellier, qui avait reconnu deux jours auparavant le gouvernement royal avec enthousiasme, j'ai cru pouvoir différer mon plaisir, et nous sommes arrivés directement à Montpellier, où j'ai été prendre gîte à l'*hôtel du Midi.*

Le lendemain matin, comme je déjeûnais avec le jeune étudiant que j'avais quitté à Mèze, Philogène arriva, suivi d'un domestique chargé de livres : « Je vous ai promis des renseignemens sur ce pays, me dit-il en riant aux éclats; en voilà, j'espère : 1° l'histoire admirable et insoutenable du Languedoc, en cinq énormes volumes, ni plus ni moins que grand in-folio; 2° l'abrégé du même ouvrage, par le même auteur, en six volumes in-12; 3° les Mémoires de M. de Basville en manuscrit, attendu que l'ancien gouvernement a jugé à propos de les mutiler en les livrant à l'impression; 4° le troisième volume du voyage de M. *Millin* dans les provinces du Midi, rempli de recherches curieuses sur les monumens de Montpellier; 5° une notice sur cette même ville, publiée par M. Charles Belleval, et dans laquelle il a rassemblé, en quatre-vingt-dix pages, plus de faits intéressans, plus

de détails exacts, plus de vérités, qu'on n'en trouverait, en cherchant bien, dans les in-folio de dom Vaissette, etc..... »

Je le remerciai de son attention très-aimable, en lui faisant observer qu'il ne me restait pas assez de tems à vivre pour entreprendre cette lecture; que je prenais les choses et les hommes où ils en étaient, et que la peinture des mœurs actuelles étant l'objet spécial de mon voyage, c'était moins de livres que d'observations que j'avais besoin. « Pour cela, je suis encore votre homme, reprit-il; je sais par cœur ma ville et ma province; et comme j'ai la faculté de réfléchir trait pour trait les objets qui m'approchent, c'est avec autant de vérité que de modestie que mes concitoyens m'ont surnommé le *miroir de Montpellier.* » On verra que j'ai souvent consulté cette glace, sans négliger néanmoins de rectifier, en présence des objets mêmes, ou sur les remarques pleines de justesse de mon jeune étudiant, les erreurs provenant du faux jour où se place quelquefois ce *miroir* ambulant.

« Je crois, me dit-il, en prenant sa part de notre déjeûner, que vous n'attachez guère plus

d'importance que moi à concilier l'opinion du chanoine *Gabriel*, qui confond l'origine de Montpellier et celle d'une ville nommée *Substantion*, bâtie par les Romains, avec l'opinion plus commune qui veut que cette capitale du Bas-Languedoc ait pris naissance lors de la destruction de Maguelone par Charles-Martel.

» Vous ne vous souciez pas davantage de disserter pendant une quinzaine de jours pour avouer à la fin qu'il est assez indifférent que le nom de Montpellier vienne des mots latins *Mons Passulus* (Mont-Verrou), attendu qu'il y avait un gros verrou à la porte du grand parc où les premiers habitans renfermaient leurs troupeaux; ou de *Mons Puellarum* (Mont des Jeunes Filles), en l'honneur de deux chastes demoiselles qui vivaient en hermites au pied de la montagne où la ville est assise, dans la *Vallée des Bêtes Fauves* (Vallis Ferarum), que l'on appelle encore aujourd'hui *Valfère*. Je ne connais rien de plus niais que toutes ces recherches étymologiques.

» Ce qu'il y a de certain, c'est que Montpellier n'est pas une ville ancienne, et n'a rien de commun avec la *Substantion* des Romains; on

voit encore les ruines de cette dernière, près près d'un village appelé *Castelnau*, à une lieue d'ici, sur la rive opposée de la rivière de Lez, dont les eaux alimentent le canal de *Grave*, le long duquel s'étend un faubourg de Montpellier, qu'on appelle (ne me demandez pas pourquoi) le *Pont Juvénal*. Quelque petite part que vous veuillez faire à l'érudition historique, ajouta le jeune étudiant, vous ne pouvez guère vous dispenser de dire, en parlant du pays que vous parcourez maintenant, que cette province fut longtems connue sous le nom de *Gaule narbonnaise*, puis de *Septimanie* : quand on divisa de nouveau l'Empire romain, on donna le nom d'*Occitanie* aux régions vers l'ouest, et de *Novempopulanie* à la province de Bordeaux; ce qui pourrait faire croire que le mot d'Occitanie ne vient pas de la position topographique de la province, mais du nombre de la division territoriale dont elle faisait partie.

» — En profitant de cette remarque, répondis-je à l'étudiant, j'ajouterai que ces divisions varièrent beaucoup, suivant les différens états par où passa l'Empire d'occident. La Septimanie, par exemple, était précisément la partie littorale

sur le golfe de Lyon ; Narbonne en était la ville principale. Une chose, très-bonne encore à observer, c'est que *Sidonius Apollinaris* (auquel, par parenthèse, la maison de Polignac fait remonter son origine, que je ne lui contesterai pas) salue cette ville comme un séjour très-sain : *Salve Narbo*, *potens salubritate*, dit-il dans une pièce de vers phaleuques. Les choses ont bien changé ; la mer s'est retirée de toute cette côte, où l'on ne trouve plus que des marais qui corrompent l'air depuis Narbonne jusqu'à Aigues-Mortes, où s'embarqua saint Louis ; ce ci-devant port est maintenant à près de deux lieues de la mer. — Vous me faites souvenir, reprit Philogène, qu'il y a, dans cette dernière ville, une vieille tour bâtie par ce bon empereur Constance Chlore, ennemi des apostats de toute religion. En faisant élever ce monument, qui porte encore son nom, ce prince si tolérant ne prévoyait pas que, quatorze siècles après lui, on y enfermerait, on y mettrait aux plus affreuses tortures les chefs et les ministres de la religion protestante, sans que la dislocation de leurs membres ait fourni une preuve de plus en faveur des vérités saintes auxquelles on cherchait à les ramener.

» — Arrivons vîte, repris-je, à des tems plus modernes, et disons que la féodalité n'a jamais été implantée que superficiellement et n'a jeté dans cette région que de faibles racines : avant la révolution, elle semblait encore gouvernée par *l'édit du préteur*, tout y était municipal.

» — Vous ne savez peut-être pas, me dit à ce sujet Philogène, que ce fut à Montpellier, pendant l'année d'exil qu'il y passa, que M. Necker prit l'idée de son doublement du tiers : dans les états de Languedoc, il y avait vingt-trois barons, vingt-trois évêques, et quarante-six députés du tiers ou des municipalités. »

Je lui fis quelques questions sur ces états, dont je ne tardai pas à m'apercevoir qu'il parlait en homme instruit par tradition et par expérience.

« Je devrais, dit-il, commencer mon discours comme le pieux Énée : *Infandum*......... *jubes renovare dolorem* ; mais vous seriez homme à rire de ma douleur, que je supporte moi-même assez gaîment : je vous dirai donc le fait tout simplement et sans préambule.

» Le Vivarais et le Gévaudan, l'un sur douze, l'autre sur sept baronnies, n'en avaient qu'une

qui entrât chaque année aux états de Languedoc ; aussi ces dix-neuf places *tournaires*, et les vingt-une annuelles, étaient remplies par moins de trente familles. La plupart des évêchés dont les titulaires siégeaient aux états n'étaient dans le principe que de simples abbayes, que l'avide simonie de Jean XXII avait érigées en évêchés, au profit de la comtesse du Périgord, avec laquelle il vivait publiquement à Avignon, en tout bien, mais non en tout honneur.

» Presque toutes les villes, et même les gros bourgs, avaient des députés au banc du tiers-état ; mais comme il y avait des villes qui alternaient, plus de soixante villes ou bourgs étaient représentés alternativement par les quarante-six places réservées aux députés municipaux.

» Les familles qui siégeaient au banc de la noblesse étaient : *La Croix de Castries*, comme comte d'Alais, première place fixe ; le vicomte de *Polignac*, deuxième place fixe ; le baron de tour *du Vivarais*, troisième place fixe ; le baron de tour *du Gévaudan*, quatrième place fixe. Les autres, par rang de réception.

» Les familles baronniales étaient, dans les derniers tems, *Brunet-Villeneuve*, *d'Hautpoul*, *Noailles*, *La Tour-Maubourg*, *de Gange*, *Desmou-*

tiers-Mérinville, *Calvisson*, *Levis-Mirepoix*, *Carrion-Nisas*, *Crussol d'Uzès*, *La Tourrette*, *Roquelaure*, *Pierre de Bernis*, *Morangiés*, *Rohan-Soubise*, *Thesan*, *Poujol*, *Balincour*, *d'Avejean*, *Lordat*, *du Roure*, *d'Apechier*, etc., etc., etc.

» Il fallait, pour asseoir une baronnie, la placer sur trois clochers, et que son revenu fût au moins de quinze mille francs.

» Aux états-généreux de 1789, les barons des états renouvelèrent la prétention qu'ils avaient fait valoir plus anciennement, de représenter de droit la noblesse, sans élection par d'autres nobles : ceux-ci voulurent députer par sénéchaussée ; ce mode d'élection fut adopté ; les barons protestèrent, la division se mit parmi les nobles languedociens ; le décret du 4 août 1790 portant destruction des privilèges, les mit tous d'accord.

» Les états de Languedoc prélevaient annuellement un don soi-disant gratuit, qu'ils envoyaient directement au trésor royal ; il était d'usage que l'envoyé, qui en annonçait l'*octroi*, fit en même tems hommage au roi d'un mouton de Gange. Je ne sais quel mauvais plaisant a prétendu que Louis XV avait refusé un don gratuit que le mouton n'accompagnait pas ; il est vrai

que les moutons de Gange, qui paissent des pâturages aromatiques, sont d'un goût exquis.

» Les états duraient quarante jours, et pendant leurs vacances les *diètines* s'ouvraient dans chaque sénéchaussée et dans chaque diocèse ; on les appelait *assiettes* parce qu'on y réglait l'assiette et la répartition de l'impôt et des dépenses.

» Il n'existait pas et il n'existe pas encore aujourd'hui de chemins en France aussi bien entretenus que l'étaient alors ceux du Bas-Languedoc, par les soins des *cantoniers*, qui se partageaient la surveillance, l'entretien et la réparation des routes.

« Les états de Languedoc ont laissé plusieurs beaux monumens ; quand vous aurez vu celui que l'on appelle la place du Peyrou, vous serez tenté, comme Joseph II, de demander *où est la ville* ?

» En voilà beaucoup sur les Etats, continua-t-il, mais ne vous effrayez pas, c'est pour n'y plus revenir. Vous êtes impatient d'arriver à l'époque actuelle, nous y voici.

» Depuis les premiers jours du consulat jusqu'aux derniers momens de l'empire, Montpellier a peut-être été la ville de France la plus

heureuse; je ne parlerai donc pas d'un état contre nature dont je ne saurais d'ailleurs assigner la cause. — M. Philogène veut-il me permettre de la lui faire connaître, interrompit l'étudiant? — Parlez, monsieur ; le bien que les jeunes gens disent du tems présent ne tire pas à conséquence. — Tout le monde ici dira comme moi, au vénérable hermite, que le bien-être dont jouit Montpellier à cette époque fut l'ouvrage de son préfet, homme d'une sagesse égale à sa capacité ; pendant les quinze ans durant lesquels M. le baron de Nogaret administra le département de l'Hérault, il eût été impossible d'y découvrir la plus légère trace d'esprit de parti : je n'ajouterai qu'un mot à cet éloge, c'est que l'influence de son administration conciliatrice, secondée par celle du maire, M. Granier, s'est survécue à elle-même, et n'a permis dans nos murs, voisins de Nîmes, qu'une très-faible partie des malheurs qui affligèrent cette dernière ville : en tout, la révolution n'a pas été sanglante à Montpellier.

» — Vous êtes bien difficile, monsieur l'étudiant, reprit Philogène, si vous n'êtes pas content du rôle que vos concitoyens ont joué aux deux péripéties de ce terrible drame. Pour moi,

je ne vois pas ce que le fanatisme révolutionnaire pouvait faire de mieux, dans la fameuse affaire des *galettes*, que de condamner à mort ou aux fers, comme accapareurs de subsistances, cinq malheureux, hommes et femmes, qui, dans la crainte d'une famine assez probable, s'étaient avisés de faire du biscuit par précaution. Je m'abstiendrai, pour le moment, de parler d'une affaire plus récente, qui pourrait servir de pendant à ce tableau, et qui a reçu dans nos contrées une douloureuse célébrité. *

J'ai vu des deux côtés la fourbe et la fureur.

Quelque couleur que prennent les factions, la couleur du sang y domine toujours : je veux pourtant bien convenir avec vous que, dans ce pays, l'exaltation s'évapore pour l'ordinaire en menace; que l'on crie beaucoup, et que l'on agit peu; à Dieu ne plaise que je m'en plaigne; aussi avouez qu'il nous faut ici du fanatisme, ou du moins de la superstition, et que la mode

* Le sieur Ferrier, l'un des accusés, contumax dans cette affaire, vient de se présenter; et, sur le vû des mêmes pièces qui l'avaient fait condamner, il a été acquitté.

se borne à en changer l'objet. Celui qui s'est emparé depuis trois ou quatre ans de toutes les cervelles, est de la plus mauvaise espèce. Les hommes les plus dissolus regrettent les capucins, et vont s'entretenir chez les filles du retour des jésuites. La faction dévote (je ne dis pas religieuse, car la religion, la liberté, la philosophie, ont des adorateurs et non pas des dévots); cette faction, dis-je, a été au moment de tout envahir, et tel homme, complètement diffamé dans l'opinion publique, eût été canonisé s'il fût mort il y a seulement cinq ou six mois. Savez-vous, mon cher Hermite, que nous avons ici des dévots qui ne trouvent pas le pape assez catholique, et qu'une *petite église*, connue sous le nom de *pure*, ne reconnaît pas tout-à-fait l'autorité du vicaire actuel de J. C.?

» La religion de la classe ouvrière se borne à l'observation des pratiques les plus minutieuses; peut-être aurait-on de la peine à trouver un artisan que le besoin le plus urgent de sa famille pût empêcher d'assister à une procession. Ce zèle, presque toujours mal entendu, a donné naissance aux confréries de pénitens, dont nous sommes bien plus fiers que de notre

gloire et de notre industrie.— Vous ne nierez pas, dis-je à Philogène, que ces associations bien dirigées n'aient un but d'utilité publique : j'en ai déjà signalé les avantages en parlant de celles d'Agen ; des quêtes, des amendes contre ceux qui manquent aux offices, y forment un fonds destiné au soulagement des confrères pauvres ou malades ; ces derniers reçoivent trente sous par jour, et deux pénitens, à tour de rôle, les veillent et les servent pendant leur maladie.....

» — Vous avez vu, ou plutôt on vous a fait voir le beau côté de l'institution primitive ; en voici le côté ridicule : sur le modèle de ces humbles associations d'ouvriers se sont formées ici deux superbes confréries de pénitens *bleus* et *blancs*, lesquelles ne luttent ensemble que de luxe et d'ostentation : ce n'est pas entre elles à qui soulagera plus de maux, prodiguera plus de secours ; mais à qui étalera, dans les processions, de plus belles bannières, de plus riches candelabres, un plus grand nombre d'encensoirs, d'ostensoirs, de bâtons, de croix d'argent. La moitié de la dépense qui s'y fait entretiendrait cent pauvres ménages.

» Il faut voir avec quelle noble émulation ces deux confréries se disputent la prééminence ! Pour prévenir les suites funestes qu'une rencontre pourrait occasionner, on est sagement convenu qu'elles ne figureraient pas à-la-fois dans le même service.

» Nous n'avons ici d'autre société que des clubs, c'est-à-dire des réunions où les femmes ne sont pas admises; ce qu'il y a de très-remarquable, c'est que l'isolement où vivent ces dames ne leur donne aucune humeur, et qu'il n'y a peut-être pas de ville en France où les maris dorment plus en sûreté; j'en sais la raison, mais je ne vous la dirai pas; qu'importe à quoi tienne la vertu des femmes? l'essentiel, c'est qu'elle tienne à quelque chose.

» Parmi ces assemblées masculines, au nombre de plus de cinquante, il vous suffira de connaître :

» Près du palais, *la société des procureurs*; le premier article du règlement défend à ses membres d'assister au spectacle.

» Dans des jardins sur l'esplanade, *les économistes*, chez lesquels les dîners sont fixés à trois francs par tête, et les lumières à une chandelle par table de jeu, etc., etc.

» La *triple alliance*, où l'*écarté* est considéré comme la plus belle découverte du siècle.

» Les *vrais amis*; on s'y dispute sans cesse, et l'on s'y bat quelquefois; c'est probablement pour cette raison que cette société a changé son nom : mais pourquoi a-t-elle pris celui des *troubadours?*

» La société des *perruquiers et coiffeurs*, où l'on décide chaque soir les nouvelles et les anecdotes qu'on mettra le lendemain matin en circulation chez les pratiques.

» Toutes ces sociétés sont du second rang; au premier brille la *loge*, dont l'éclat néanmoins s'est beaucoup obscurci depuis 1815. Sous le nom philosophique de *la vraie humanité*, elle réunissait, antérieurement à cette époque, tout ce que Montpellier offrait d'hommes recommandables et d'étrangers de distinction. Malheureusement quelques *ultrà* ont saisi l'à-propos et s'y sont introduits.

» Le système d'épuration était alors à la mode; ils ont choisi le moment d'en appliquer le principe, et, grâce à leur zèle, douze personnes entre les plus distinguées par leurs talens, leur probité, leurs lumières, ont été rayées de la

liste des sociétaires : cette mesure ultra-politique a singulièrement refroidi tous les gens raisonnables; l'épuration s'est continuée volontairement, et il est à craindre ou à espérer que les épurateurs, restés seuls, auront le sort des soldats de Cadmus.

» Je vous conduirai ce soir à la loge, et, si vous avez le talent des portraits, vous n'y manquerez pas de modèles; mon talent, à moi, c'est la caricature. »



N° XLI. — 16 *août* 1818.

LA VILLE ET LES CITOYENS.

Ne faut-il que délibérer,
La ville en conseillers foisonne.
Est-il besoin d'exécuter,
On ne rencontre plus personne.

LA FONTAINE.

Je commence par demander pardon à certaines personnes d'employer, dans le titre de ce Discours, ce vilain mot de *citoyens*, qui sonne si mal à leurs oreilles. Je sais que nous avons le mot d'*habitans* qui n'est point suspect, et le mot de *bourgeois*, d'une innocence irréprochable; mais ni l'un ni l'autre n'expriment exactement l'idée d'un homme qui jouit du droit de cité dans la ville qu'il habite, et je suis décidé à prendre les noms, les choses et les hommes pour ce qu'ils valent, sans m'embarrasser de la fausse application qu'on a pu en faire. Je pousse si loin mon respect pour la justice

grammaticale, que si j'eusse fait partie de l'auditoire qualifié dernièrement de *frères et amis* par un procureur du roi, je n'aurais point songé à prendre en mauvaise part cette double épithète; je n'aurais été frappé, tant j'ai l'esprit bien fait, que du sens littéral des mots *frères*, *amis*, si doux à prononcer et à entendre.

Une journée passée tout entière en promenade avec mon petit étudiant, que j'appellerai *Victor*, m'a fait connaître Montpellier et ses établissemens publics.

La ville est une carrière de pierres taillées en très-belles maisons, dans des rues étroites et mal percées. La place du Peyrou est, comme je l'ai déjà dit, le plus magnifique ornement de la ville. C'est une montagne coupée et aplanie, où l'on a fait venir, d'une distance de sept mille cinq cents toises, par un aqueduc tantôt souterrain, tantôt supporté par un double rang d'arcades, les eaux abondantes de la fontaine de Saint-Clément. La partie la plus proche de la ville, qui est un pont prolongé à double arcade, est construite sur le modèle du pont du Gard, et n'a guère moins de quatre cents toises de long. Cette place fut dédiée à Louis XIV par

les états du Langudoc; la statue équestre de ce monarque (ouvrage de Coysevox) en occupait le centre; elle portait pour inscription :

Ludovico Magno comitia Occitaniæ, incolumi vovère, ex oculis sublato posuère. Anno, etc.

Voltaire l'a traduite : *A Louis XIV, après sa mort;* seul exemple peut-être d'une traduction plus courte et meilleure que l'original : l'inscription latine est d'un *M. des Ours de Mandajors*, fameux à cette époque par son esprit et son érudition ; on a retenu de lui quelques petites pièces de vers assez ingénieuses. Je citerai ce quatrain, adressé à la belle princesse de Conti-Vallière :

> Jadis on invoquait à différens autels
> La majesté, la beauté, la sagesse ;
> Que vous auriez alors, adorable princesse,
> Epargné de marbre aux mortels !

Ces vers annoncent un élève de l'hôtel Rambouillet.

C'est à l'architecte *Daviller* que les états confièrent la direction des travaux de la place du Peyrou ; on lui doit aussi la belle porte de ville qui conduit à cette place, dont elle porte le nom.

Ce morceau d'architecture est estimé des connaisseurs.

Les Etats avaient formé le magnifique projet d'entourer le Peyrou des statues en marbre de tous les grands hommes du siècle de Louis XIV. En 1780, on y voyait déjà celles de *Turenne*, de *Condé*. La faux révolutionnaire a tout détruit.

L'école de médecine, que nous avons été visiter ensuite, est une partie trop importante de la gloire de Montpellier pour ne pas être l'objet d'un examen spécial; je me propose d'y revenir. Pour le moment, je me contente de remarquer que cette école, placée autrefois sur le tertre qui domine la campagne du côté du nord, est maintenant établie dans les bâtimens de l'évêché; qu'elle possède un très-bel amphithéâtre d'anatomie, dont elle est redevable à l'un de ses plus illustres membres. Cet amphithéâtre fut bâti par l'architecte *Lagardette*, sous le ministère de M. le comte Chaptal, fondateur de la bibliothèque de l'école, qui se compose d'un grand nombre de volumes, dont quatre mille cinq cents de médecine seulement. Les deux belles têtes antiques d'Hippocrate et de la déesse Hygie, qui décorent cet établissement, sont un

présent de cet ancien ministre, dont le buste *avait* été placé dans l'amphithéâtre en témoignage de reconnaissance pour les services rendus par le ministre et par le savant à une école où il a professé la chimie pendant plusieurs années avec le plus grand éclat.....

On a rétabli sur l'édifice l'ancienne et bizarre inscription : *Ludoviceum medicum.*

Nous voici dans le *jardin des Plantes*, que mon jeune compagnon appelle son berceau. Ce jardin est le premier qui ait été consacré à l'instruction publique. Formé vers la fin du seizième siècle, par *Richer de Belleval*, savant botaniste, sa distribution était un modèle d'intelligence pour ce tems-là : il avait élevé des terrasses arides pour les plantes *quæ sub fervido sole amant adolescere* *, selon l'inscription qu'on lit encore au-dessus de la porte de l'escalier qui y conduit ; on avait creusé des enceintes profondes et spacieuses pour cultiver les végétaux qui se plaisent à l'ombre et dans les endroits humides.

C'est là, sous une petite voûte, dans une des allées basses, que se trouve le tombeau de *Narcisse*, fille du poète Young. J'ai bien quelques

* Qui se plaisent sous un ciel brûlant.

raisons de révoquer en doute un fait que Johnson conteste dans la *Biographie des poètes anglais;* mais je n'aime point à désenchanter les lieux, et d'ailleurs cette opinion est si généralement répandue, qu'il serait tout-à-fait inutile de la combattre. MM. de Balainvilliers, ancien intendant du Languedoc, le vicomte de Polignac, et lord Camelford, s'étaient réunis avant la révolution, qui vint interrompre leur projet, pour élever en ce lieu un monument à la fille de l'auteur des *Nuits;* M. et Mme Talma reproduisirent cette idée sans succès en 1798 : M. de Candolle était au moment de l'exécuter en 1815 ; mais....

M. de Candolle est le premier botaniste de l'Europe ; il était directeur du jardin des Plantes, et c'est à son zèle, à ses soins, à ses lumières, que l'on doit l'état florissant où se trouve aujourd'hui cet établissement public ; il n'était pas probable que l'envie, la haine et la sottise négligeassent l'occasion qui s'offrait de perdre un homme d'un aussi grand mérite, auquel on pouvait reprocher d'avoir continué, pendant les *cent jours*, à cultiver ses arbres, ses arbustes et ses fleurs. Aucun désagrément, aucune calomnie, aucune vexation ne lui furent épargnés. Ses amis,

ou du moins ses connaissances les plus intimes se signalèrent parmi ses persécuteurs. Un homme qui, sous le gouvernement impérial avait brigué et obtenu l'honneur de toute députation où il y avait un rôle de flatterie et de bassesse à remplir ; deux autres personnages qui, par droit de fureur, se sont arrogé, depuis 1814, une sorte de dictature dans la société, se sont ligués contre le paisible conservateur du jardin, et l'ont forcé à donner sa démission, que la commission de l'instruction publique a long-tems refusée ; mais peut-être resterait-il quelque espoir de conserver à Montpellier cet illustre professeur, si la ville de Genève, pénétrée de son mérite, ne s'était empressée de l'attirer dans ses murs, en créant pour lui un jardin des plantes, et en y instituant une chaire de botanique. Tel est néanmoins l'attachement que porte M. de Candolle à la ville de Montpellier et à ses élèves, qu'il a surmonté en leur faveur sa répugnance à retourner, même momentanément, dans un pays où il a tant souffert, et que, depuis sa retraite, il y est venu terminer son cours. Combien n'y a-t-il pas été dédommagé des dégoûts dont on l'avait abreuvé, par l'enthousiasme avec lequel les étu-

dians l'ont accueilli, et par les témoignages d'intérêt et de bienveillance qui lui ont été prodigués! M. Félix Duval, son élève, dirige en ce moment le jardin des Plantes, et il est juste de dire qu'il fait ce qu'il peut pour consoler cette ville de la perte irréparable qu'elle a faite.

Le jardin botanique a été doublé depuis six ans; dans la partie récemment réunie se trouvent les écoles des *vignes*, *oliviers*, *arbres forestiers*, *arbres fruitiers* et *haies vives*, genre d'établissement qui n'est pas encore apprécié à Montpellier autant qu'il doit l'être.

Point de monumens antiques; Montpellier est une ville moderne.

L'évêché y fut transféré de Maguelone, petite île entre l'étang et la mer, célèbre par Charles-Martel, qui en chassa les Sarrasins.

Je ne dirai rien d'une citadelle démantelée, construite par Louis XIII après la prise de la ville, pour contenir les protestans, si ce n'est qu'elle sert d'entrepôt militaire et de caserne pour le régiment du génie, qui y tient garnison.

On ne tire aucun parti d'un petit port sur le Lez: le canal, qui joint l'étang à la mer, est peu fréquenté; les arrivages se font par Frontignan,

d'où les marchandises arrivent par la voie du roulage.

Le commerce est très-florissant à Montpellier; indépendamment des fabriques de crême de tartre et de vert-de-gris qui lui appartiennent en propre, plusieurs manufactures d'étoffes de coton et de mouchoirs façon des Indes, et surtout de ceux dits de Madras, y rivalisent avec celles de Rouen : cette ville est une des premières où l'on ait teint le coton en rouge façon d'Andrinople. Il s'y fait un immense commerce de vin et d'eau-de-vie.

La profession de commerçant est ici ce qu'elle doit être partout, honorée autant qu'honorable; les principales maisons ont plus d'un siècle d'existence : dans ce nombre on distingue celles de MM. F. Durand et fils, Farel, Bascou fils et Boume, B. Enrières; les chefs de deux des maisons de Paris les plus estimées et les plus considérables, MM. *Davilliers*, sont de Montpellier et de la même famille (malgré l'altération qu'a subie l'ortographe de leur nom) que le celèbre architecte Daviller, dont j'ai fait mention en parlant de la place du Peyrou.

S'il est vrai que les rapports commerciaux

aient diminué par la moindre circulation de l'argent, occasionnée par la perte d'un capital de plus de trente millions en rentes sur l'Etat, la province, les diocèses, et en remboursement d'offices; il est certain aussi que l'accroissement de l'industrie a tout réparé, même avec avantage.

J'ai appris avec surprise qu'il n'y avait ici aucune manufacture de soieries; si près de Nîmes, où elles sont nombreuses, et des Cévennes, qui fournissent une si grande quantité de soie, on ne conçoit pas que cette branche d'industrie ait été négligée.

C'est sur l'Esplanade, assis avec Victor, sous un *broussonetia* *, où j'attendais Philogène, qui devait me conduire à *la loge*, que j'ai recueilli, dans un long entretien avec mon jeune étudiant, quelques observations générales sur les mœurs et les habitudes des habitans de cette ville, dont j'ai depuis vérifié l'exactitude.

Le peuple est vif, spirituel, mais insolent, criard, et grossier; foncièrement bon, avide de plaisirs, il aime la danse avec passion, et chante toujours. Adroits à tous les jeux d'exercice, le

* Mûrier de la Chine, naturalisé dans ce pays par Auguste Broussonnet, qui lui a donné son nom.

ballon, le battoir, les boules et le mail sont les jeux que préferent les Montpelliérains; ils excellent à ce dernier. Le peuple, indépendant par caractère, ne témoigne aucun respect pour le rang et la richesse; il court au-devant de tous les personnages considérables, mais par pure curiosité : c'est un spectacle qu'il se donne. Il est fier de son pays : *Souï énfan dé Mounpéïé* est l'éloge que chacun se donne ici le plus volontiers.

Les relations de famille sont douces, faciles et agréables; il entre dans la froideur que l'on témoigne aux étrangers une sorte de dédain qui prend sa source dans cette vanité bourgeoise dont les gens les mieux élevés ont peine à se défendre.

Le grand écueil de la société, dans cette ville, c'est un commérage habituel qui fait les frais de la conversation dans toutes les classes, mais principalement dans les plus élevées. Un homme a-t-il donné le bras à une femme, ou parlé deux fois à une demoiselle, on en infère aussitôt une intrigue ou un mariage.

Les jeunes gens de la ville ont, en général, beaucoup de gaîté et d'esprit; leur vice radi-

cal est dans l'éducation : écoliers précoces, l'activité de leur imagination leur permet de tout saisir, de tout comprendre au premier aperçu ; mais cette extrême facilité, en les dispensant du travail, leur fait perdre tous les avantages qui résultent de l'application et de la persévérance. Ils remplacent assez ordinairement le *savoir* par le *savoir-faire* ; il en est bien peu qui ne sachent *se tirer de dessous* ; je me sers là d'une locution du pays qui ne manque ni d'énergie, ni de justesse, et que, dans les dernières classes, où ce talent n'est pas moins commun, on exprime en patois par ces mots : *lous ustanciurs*. Rien de plus joli, de plus leste, de plus fringant, que les grisettes de Montpellier ; elles parlent avec une grâce particulière le plus joli patois du Midi ; leur costume serait charmant, si elles ne semblaient prendre à tâche de se rendre bossues, en rassemblant tous les plis de leur robe entre les deux épaules. Si j'étais plus jeune, j'entreprendrais de faire baisser leur taille, elles ne savent pas tout ce qu'elles y gagneraient. Elles ont déjà eu l'esprit de se débarrasser de ces énormes coiffes qui cachaient si maladroitement la finesse et le jeu de leur phy-

sionomie ; maintenant, un petit toquet, orné de dentelles et d'un ruban de choix, couvre à peine leurs cheveux, qui s'échappent et retombent en petites boucles sur le côté. Elles portent habituellement un corset et une jupe de velours de coton noir; une chaîne d'or au cou, et un clavier d'argent suspendu à leur ceinture, sont des ornemens qu'elles ne quittent jamais. Ces demoiselles sont pour la plupart dévotes, et *tendres* à l'excès. Mais comment leur faire un reproche d'un défaut que l'on regarde comme la meilleure sauvegarde de la vertu des dames, dans un pays où l'on aime les plaisirs faciles ? Cette dernière réflexion appartient à Philogène, qui nous avait rejoints dans le cours de cet entretien.

Nous voici *à la loge*; pour nous donner une contenance plus commode et moins suspecte, nous nous sommes assis dans un coin, où nous feignons de jouer une partie de piquet. « L'assemblée, me dit Philogène, n'est pas en ce moment très-nombreuse, mais elle est choisie.

» Ce petit monsieur qui nous lorgne à l'autre bout de la salle, s'est fait une très-jolie petite réputation locale par quelques vers qu'on retrouverait encore dans la mémoire de sa vieille

maîtresse, si l'on avait le malheur de perdre la collection de l'*Almanach des Muses*. Il a si complètement oublié, dans sa nouvelle carrière, qu'il a jadis signé l'acte additionnel, qu'il ne pardonne pas même aux sous-lieutenans qui ont eu la lâcheté de se faire tuer à Waterloo. « Que le roi oublie tout, j'y consens, disait-il un jour; mais qu'il ne perde jamais la mémoire de l'interrègne.—Vous êtes si bon (lui répondit le malin professeur que vous voyez assis vis-à-vis de nous, dans l'embrasure d'une croisée), qu'en y réfléchissant un peu, vous trouverez qu'il n'y a pas d'inconvénient à oublier aussi les cent jours. » Il y a de la naïveté dans la manière dont il se justifia un jour, à la loge, d'avoir signé l'acte additionnel : « Nous avons calculé, ma femme et moi, disait-il, que les trois mille francs que rapporte ma place nous étaient indispensables. On prétend qu'il pouvait s'en passer avec trente-cinq mille livres de rentes.

» Vous voyez bien cet homme sec qui porte la tête si haute? Emigré pendant quelques jours pour affaires de commerce, il a été tout surpris, en 1815, de se réveiller chevalier de Saint-Louis.

Dès-lors il a senti la nécessité, pour se mettre au courant, de faire une étude approfondie des gazettes : avec cette figure-là, il est homme à vous assurer qu'on ne l'appelait en Allemagne que le *beau Français*. Il vient de se donner des pages ; et le concierge de sa maison de campagne a l'ordre d'y arborer un drapeau du moment où *sa chevalerie* arrive.

» Celui qui l'aborde en ce moment est un original de la même espèce. Désespéré de n'avoir rien pu gagner à la révolution, quoiqu'il eût constamment postulé et recherché toutes les places ; quoiqu'il se soit long-tems mêlé de conscription, par pur dévouement; quoique...., et quatre pages de *quoique*, il se souvint à tems qu'il avait jadis servi dix-huit mois dans les gardes-côtes, et fit tant, qu'il obtint la récompense de ses bons et loyaux services, dont l'a privé en partie la dernière ordonnance militaire. Il n'avait pas attendu ce moment, malgré son *girondisme*, et peut-être afin de le faire oublier, pour se jeter à corps perdu dans l'ultrà-royalisme, dont il est ici l'apôtre le plus intolérant.

» Cet autre, debout devant la glace, où il

fait l'exercice avec sa canne, serait d'autant plus embarrassé de vous dire ce qui lui a valu la double décoration qu'il porte, qu'il avoue très-ingénuement qu'il n'a jamais vu brûler une amorce; cependant, depuis la paix, il ne rêve qu'uniforme, manœuvres et revues. Il apprend à battre la caisse.

« Dieu nous garde du parleur éternel que je vois entrer ; le voyez-vous chercher sa victime ? On l'évite, on le fuit; mais un malheureux étranger est tombé entre ses mains. Il va défiler, sans reprendre haleine, le chapelet de sa perfide mémoire, à commencer par les événemens qui placèrent les Capets sur le trône. Il ne lui faudra pas moins de deux mortelles heures pour arriver au règne de Louis XVI; et, s'il entame la révolution, c'en est fait de la journée entière du pauvre diable qui l'écoute: sa péroraison est toujours la même. « Puisque *l'homme généreux qui s'est si noblement dévoué* CONTRE *le général Lagarde* est obligé de fuir; puisque les écrits lumineux de MM. *** ne produisent plus d'effet il ne reste à la France aucun espoir de salut; et cette fois tout est perdu, même l'honneur. »

» Ce monsieur n'a manqué qu'une seule fois

de mémoire ; un jour, chez le libraire Renaud, il apostrophait durement un conventionnel sur un fait bien digne sans doute du reproche qu'il lui adressait. Celui-ci, pour toute réponse, sortit de sa poche une lettre que le susdit lui avait écrite dans le tems, pour le féliciter de son vote. »

« — Quel est ce monsieur aux petits bras, qui se distingue par la longueur du ruban de la croix qu'il porte ? — C'est, me répondit Philogène, un homme qui prétend, avec raison, que tout se vend, puisqu'il a tout acheté, sa noblesse, ses honneurs et sa réputation. Il répète si souvent qu'il a perdu cent mille écus de rente à la révolution, qu'il a fini par le croire lui-même, sans pouvoir néanmoins le persuader à personne, pas même à ceux qui ont vu ses *Mémoires*. »

Je priai Philogène de me dire quelle était la personne qu'il venait de saluer d'un air si affable.

« Je ne vous en parlais pas pour deux raisons, me dit-il ; la première, c'est qu'il n'est pas de la loge, à moins que ce ne soit depuis quelques mois ; la seconde, c'est que je ne

m'entends pas en éloges, et qu'il n'y a que du bien à dire de ce M. B*** : c'est l'auteur de la *Notice sur Montpellier.* Doué des mœurs les plus douces, de l'instruction la plus aimable, ce diable d'homme a trouvé le moyen de se faire aimer de tout le monde, dans un pays où l'on n'aime personne; on a pris le plus vif intérêt aux pertes qu'il a récemment éprouvées, et j'ai vu le moment où Mr P. de S** lui-même s'attendrissait sur son sort.

» Parlez-moi de cet Alsacien (continua-t-il en me désignant du doigt un monsieur qui venait d'entrer); je vous le donne pour l'original le plus méthodique de France. Il passe alternativement une année à Montpellier, et l'autre à Strasbourg. Il arrive et part à jour fixe; et, l'année dernière, il a passé trois jours à Lunel (quatre lieues de Montpellier) pour faire son entrée le 3 octobre, comme à l'ordinaire. Il retrouve le même appartement qu'il paie, quoique absent; la même maîtresse, qu'il met à demi-solde lorsqu'il habite Strasbourg, où son ménage est monté de la même manière; et, pour que rien ne manque à l'uniformité qu'il s'est prescrite, il raconte périodiquement les

mêmes histoires. Je dois ajouter qu'on ne se lasse pas de les entendre, car elles ont toutes pour objet la gloire de la France, et l'éloge des hommes qui l'honorent. »

J'avais quelques emplettes de livres à faire; en sortant de la loge, Philogène me conduit chez un M. R***, qui meurt de faim par probité et par délicatesse. Ce singulier libraire ne vendrait pas un volume sans prévenir l'acheteur de tous les défauts de l'édition qu'il vous présente, et sans vous indiquer celle qu'il croit préférable, et qu'il n'a pas. Il affecte un purisme de langage d'autant plus singulier, qu'il parle plus souvent patois que français, et qu'il est sujet à mêler ensemble les deux langues. Il a changé de logement pour éviter d'avoir sous les yeux l'enseigne d'un café, où ce mot se trouvait écrit par deux FF; il s'est brouillé avec son meilleur ami, parce qu'il l'entendit demander à son domestique une *bûche de bois*.

M. R*** ne conçoit pas qu'on puisse loger à l'hôtel du Midi, où il n'y a pas d'accent circonflexe sur l'o du mot hôtel. Mais combien de singularités ne seraient pas rachetées par la

probité, par la bonne foi dont cet honnête homme est le modèle !

Je ne ferais peut-être pas un éloge aussi complet d'un de ses confrères, qui a rédigé et fait signer la pétition pour le rétablissement des jésuites, bien qu'il assiste régulièrement à tous les services funèbres, en manteau noir et en pleureuses. La probité, même parmi les libraires, est peut-être encore plus rare que la dévotion.



N° XLII. — 31 *août* 1818.

MONTPELLIER ILLUSTRÉ.

Paulùm sepultæ distat inertiæ
Celata virtus . . . .
HOR., lib. III, od. 8.

C'est confondre le vice et la vertu, l'ignorance et le génie, que de les abandonner également à l'oubli de la tombe.
(*Imitation.*)

Nous avons été achever notre journée au spectacle ; la salle est assez vaste : c'est tout le bien que je puis en dire ; des acteurs qui paraissent avoir été choisis avec un soin tout particulier parmi les plus mauvais de la province ; un orchestre un peu au-dessous de celui du café des Aveugles ; un bruit scandaleux dans le parterre, des *filles* répandues dans toutes les loges, un théâtre mal éclairé, un choix de pièces détestables, voilà ce qu'on trouve dans une ville dont le préfet, homme de lettres, est lui-même auteur de plusieurs jolis ouvrages dramatiques.

Je ne me suis cependant pas ennuyé à la représentation, grâce à la présence de deux personnages très-comiques, que Philogène me fit remarquer, non sur le théâtre, mais dans une loge voisine de la nôtre. L'un est atteint de la manie des mariages, c'est le *Williaume* gratis de Montpellier. Il a en poche la liste de toutes les jeunes filles, de tous les garçons, de toutes les veuves à marier; il va faire les demandes aux parens; il fixe les dots, met les jeunes gens en rapport, et s'entremet dans ces sortes d'affaires le plus souvent sans connaître les parties intéressées; il lui est arrivé de pousser les choses si loin entre des personnes qui ne s'étaient jamais vues, qui n'avaient jamais pensé l'une à l'autre, qu'il les a mises dans l'obligation de se marier pour éviter le scandale d'une rupture avant d'avoir commencé une liaison.

L'autre est un fou d'une espèce différente; il a passé soixante ans de sa vie à commenter l'*Apocalypse*, et il ne parle pas d'autre chose. Rien de plus amusant que de l'entendre, deux ou trois fois (l'ennui commence à vous gagner la quatrième), débiter d'un ton magistral les inconcevables rêveries dont il a meublé toutes les cases

de son cerveau ; il a fait un extrait de son ouvrage en un volume in-folio ; il y divise l'histoire du monde en cinq ères principales : « Nous sommes dans la quatrième, à la fin de laquelle les Turcs seront maîtres de la terre entière, ce qui n'empêchera pas que la religion catholique ne soit alors universelle ; » tant les voies de Dieu sont grandes, et tant on apprend de choses en étudiant l'*Apocalypse !*

Le lendemain était le jour où nous devions visiter l'Ecole de médecine ; je ne fus pas fâché que Philogène refusât d'y venir avec nous ; il n'y a pas moyen d'examiner un établissement de ce genre avec un homme qui vous dit, à Montpellier, que la médecine est une des plus grandes billevesées qui soient jamais passées par la tête humaine.

Cette école, la plus ancienne de l'Europe, paraît avoir été fondée par des Arabes qui s'établirent sur l'emplacement actuel de la ville, attirés par l'abondance des plantes médicinales qu'ils y trouvèrent. Sa création remonterait alors à la fin du dixième siècle. La distribution qu'on y faisait des plantes dont on enseignait les vertus attira peu-à-peu à Montpellier la population de Ma-

guelone. Dans l'ancien établissement (d'où l'École a été transférée depuis peu dans le local qu'elle occupe à l'évêché) tout rappelait l'ancienneté de l'institution; des inscriptions en grec et en arabe couvraient les murs; une chaire curule d'une seule pierre représentait en bas-relief la figure d'Homère tenant par la main ses deux filles, l'*Iliade* et l'*Odyssée;* on ne voit pas trop ce qu'Homère et ses deux filles avaient affaire dans une école de médecine.

On a fait la remarque que de 1323, époque où cette école commençait à fleurir, jusqu'en 1640, Montpellier fut ravagé sept fois par la peste, tandis qu'en 1722 la ville fut garantie de la contagion de cette fameuse peste de Marseille, qui vint s'arrêter à ses portes; n'est-on pas en droit d'en conclure que les secours de la médecine, qu'on employa seuls à cette première époque, sont beaucoup moins efficaces contre ce terrible fléau que les mesures d'une bonne police dont on fit usage à la seconde?

J'ai eu la curiosité de me faire montrer la robe de Rabelais, dont chaque bachelier devait jadis être revêtu le jour où il était reçu docteur; on n'y a changé que le corps de la robe et les deux

manches; à cela près, elle est toujours la même.

Un modèle plus précieux à conserver est celui du serment que prêtent les jeunes médecins en recevant le bonnet doctoral, et qu'ils prononcent à haute voix en séance publique. Je le transcris littéralement :

« Moi, Isidore, etc.

» Devant l'effigie d'Hippocrate, en présence
» des professeurs de cette Ecole et de mes chers
» condisciples ;

» Je jure, au nom de l'Être-suprême, d'être
» fidèle aux lois de l'honneur et de la probité
» dans l'exercice de la médecine.

» Je donnerai mes soins gratuits à l'indigence,
» et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de
» mon travail; admis dans l'intérieur des familles,
» mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe; ma
» langue taira les secrets qui me seront confiés,
» et mon état ne servira jamais à corrompre les
» mœurs et à favoriser le crime.

» Respectueux et reconnaissant envers mes
» maîtres, je rendrai à leurs enfans les leçons
» que j'aurai reçues de leurs pères.

» Que les hommes m'accordent leur estime,

» si je suis fidèle à mes sermens ; que je sois
» couvert d'opprobre et méprisé de mes confrè-
» res, si j'y manque ! »

L'école de médecine de Montpellier a été féconde en hommes illustres ; on y révère la mémoire d'*Arnault de Villeneuve*, qui a fait connaître la distillation des vins ; de *Rondelet*, à qui nous devons le premier bon traité qui ait paru sur les poisons, et que Rabelais, dans son *Pantagruel*, désigne sous le nom du docteur *Rondibilis*. On compte encore parmi les médecins célèbres qui ont plus particulièrement honoré l'école, *Rivière*, *Guy de Chaulieu*, *Sauvage*, *Le Roi*, *Barthez*, *Lamure*, *Venel*, *Fize*, *Fouquet* ; et de nos jours *Auguste Broussonnet*, *Dumas*, *Delpech*, *Chrétien*, *Beaume*, *Lordat*, *Prunelle*, etc.

J'ai vu à l'œuvre quelques-uns des illustres qui nous restent. On soutenait thèse le jour de ma visite à l'Ecole ; je n'avais garde de manquer un spectacle auquel je n'avais pas assisté depuis plus de soixante ans. Je demandai d'abord à mon jeune introducteur le nom des terribles savans qui composaient l'aréopage. « Celui qui préside, me répondit-il, n'est pas encore bien fixé sur le nom qu'il doit

transmettre à la postérité ; son frère (Auguste Broussonnet, le naturaliste) rendit véritablement célèbre le nom sous lequel nous l'avons connu jusqu'en 1814 ; mais, à cette époque, notre doyen, qui ne voulut pas se contenter de cette illustration roturière, prouva victorieusement qu'il descendait, je ne sais pas s'il a dit en ligne droite, d'un cardinal du quinzième siècle, appelé *Brissonnet.*

» Il a réclamé et obtenu la faveur de prendre ce nouveau nom ; malheureusement un vieux chroniqueur s'est avisé de découvrir que le Brissonnet cardinal avait obtenu le chapeau pour avoir trahi son pays et son roi. Un mauvais plaisant a fait courir le bruit que la branche aînée de cette famille prenait le titre de marquis d'Oisonville ; ce qui mit notre savant professeur dans une cruelle perplexité. S'appellera-t-il, signera-t-il *Broussonnet* ou *Brissonnet* ? voilà la grande question sur laquelle se partagent tous les grands esprits de Montpellier. Nous sommes de l'avis des *Broussonnistes ;* mais il faut avouer que les *Brissonniens* ont encore, *intrà muros et extrà*, un parti très-formidable.

» — Maintenant, dites-moi pourquoi les deux

*

argumentateurs se tournent le dos, et ne regardent même pas le candidat auquel s'adressent alternativement leurs questions? Ils paraissent craindre que leurs regards ne se rencontrent.

» — Si le père Élysée vivait encore, il vous expliquerait cette énigme, dont le mot doit être *intrigue*, *calomnie* ou *délation*.

Quoi qu'il en soit, le plus jeune de ces deux professeurs s'est déjà fait un nom célèbre par de grands travaux, de grands talens et d'excellentes qualités; on a profité du tems où il se rendait à Nîmes pour y donner ses soins au général Lagarde, dont il a sauvé la vie, et l'on a répandu le bruit qu'il avait fait partie des fédérés pendant les cent jours, et qu'en cette qualité il avait marché contre l'armée royale; l'absurdité d'une calomnie que la publicité nécessaire des actions d'un praticien aussi recherché rendait si facile à détruire, ne permit pas qu'elle s'accréditât; mais, pendant quelques mois, elle causa un profond chagrin à celui qui en était l'objet; la calomnie n'avait pas perdu son tems.

Son adversaire a trouvé le moyen de se *tirer de dessous* par son savoir-faire et par des écrits de nature à faire des dupes parmi les profanes;

les adeptes en ont jugé différemment ; ils y ont trouvé des applications de la chimie à la médecine poussées jusqu'au ridicule ; d'autres disent jusqu'à l'extravagance. Doué d'une prodigieuse mémoire, ce docteur n'a jamais rien oublié que les *discours* et la *tragédie* qu'il a faits en l'honneur *du vainqueur des vainqueurs de la terre ;* ce qui ne l'empêche pas de se proclamer le royaliste par privilége et par excellence.

Avant de sortir de ce temple d'Esculape, Victor me présenta à un savant médecin que je fus étonné de ne pas voir au nombre des professeurs de l'Ecole ; c'est le docteur *Chrétien*, à qui l'humanité est redevable de la découverte d'un puissant antidote contre un mal funeste, *mal que le ciel en sa fureur inventa pour punir* les humaines fredaines. Ce savant médecin obtient des succès incontestables d'une préparation de muriate d'or, appliquée aux cas les plus graves de cette cruelle maladie. Je dois ajouter que le docteur Chrétien a rendu de grands services à ses concitoyens par son courage et sa présence d'esprit, dans les troubles civils qui ont éclaté à Montpellier en 1814. Il me restait à connaître le docteur *Gouan*, célèbre dans toute l'Eu-

rope comme botaniste et comme correspondant de l'illustre Linnée. Je me suis fait conduire chez ce vénérable vieillard, réduit maintenant à une cécité presque absolue. Pour donner une idée de la sagesse et de la modération de son caractère, je me contenterai de citer la réponse qu'il fit à une dame qui ne brillait pas par les mêmes qualités :

En 1791, à l'époque des premiers troubles qui éclatèrent à Nîmes entre les prostestans et les catholiques, M. Gouan racontait à Montpellier les scènes désastreuses dont il venait d'être témoin à Nîmes. « C'est fort bien, lui dit avec aigreur la marquise de R**** qui l'écoutait ; mais tout cela ne dit pas de quel parti vous êtes. — Du parti des malades », répondit le docteur ; et tout le monde se mit du sien. Depuis ce tems-là l'esprit de parti n'est plus si bête. Demandez plutôt au docteur N***.

L'*Académie des sciences* a cessé de s'assembler. On y comptait deux ou trois savans qui l'étaient et beaucoup d'autres qui ne l'étaient pas ; entre autres un *antiquaire* qui ne savait pas un mot des langues anciennes.

Là brillait ***, *si bien connu de vous et de*

toute la terre ; il écrit sur tous les sujets ; ses libraires ont la malice de s'en plaindre ; et, parce qu'il lui arriva un jour d'employer le mot *animalos* dans une dissertation latine, ne s'est-on pas avisé de lui en conserver le surnom !

Cette académie n'avait pas de jetons ; ce qui valait mieux que d'en avoir avec deux fautes d'ortographe, comme on le reprochait à l'académie de Rouen.

J'ai remarqué, à la bibliothèque de l'Ecole, entre autres manuscrits très-rares, dix à douze volumes de lettres originales de la reine Christine de Suède, et de Louis XIV à cette princesse.

Parlons maintenant des hommes distingués de toutes les clases que cette ville a vus naître, et de ceux qu'elle possède encore.

Je commencerai par *saint Roch*, non parce qu'il était saint, mais parce qu'il fut le bienfaiteur des hommes, et que cette réputation est la première à mes yeux ; c'est une tradition établie à Montpellier que saint Roch était de la maison de Lacroix de Castries. Ce qui est mieux prouvé, et plus honorable encore, c'est qu'il se dévoua pour secourir ses concitoyens dans une peste violente dont il arrêta les rava-

ges. Les personnes de sa famille se tiennent pour assurées qu'elle n'ont rien à craindre des maladies contagieuses; et cette heureuse superstition a donné à plusieurs d'entre elles le courage d'une charité intrépide aux époques les plus désastreuses.

Montpellier a été quelque tems le séjour du bon roi *Réné de Sicile*, monarque ambulant, qui vivait avec une grande simplicité de mœurs. On appelle encore les endroits les plus exposés au soleil, où les habitans vont se réchauffer pendant l'hiver, *la cheminée du roi Réné.*

Les rois de Mayorque ont aussi habité cette ville, et parmi les guerres de ce petit canton, les chroniqueurs n'ont pas oublié celle que fit un comte de Roquefeuille à un roi de Mayorque, parce que ce *potentat* avait maltraité un de ses pages, lequel était de la maison de Roquefeuille. N'est-il pas plaisant de servir domestiquement celui à qui on peut faire la guerre? Mais l'histoire de la féodalité est pleine de ce genre de burlesque.

Jacques Cœur n'est pas né à Montpellier; mais comment passer son nom sous silence, en parlant d'une ville dont il fit le centre d'un

commerce qui s'étendait dans toutes les parties du monde, qu'il dota de plusieurs monumens publics, et qui resta fidèle à son bienfaiteur, quand l'ingrat Charles VII, oubliant les services d'un sujet qui lui prêta deux cent mille écus d'or, l'abandonna si cruellement à l'avidité de ses maîtresses et de ses courtisans, qui se partagèrent ses riches dépouilles ?

L'histoire des femmes célèbres de tous les tems et de tous les pays a mis au premier rang celui de *Constance de Cézelly*, fille d'un président de la chambre des comptes de Montpellier. Son mari, gouverneur de la place de Leucate, qu'il défendait contre les ligueurs et contre les Espagnols, tomba dans une embuscade et fut fait prisonnier. En donnant avis de sa détention à sa femme, il l'exhorta à se jeter dans la place, et à ne la rendre sous aucune condition; elle en fit le serment. Les ennemis la menacèrent de la mort de son mari si elle persistait à défendre Leucate. Constance offrit en pleurant tout ce qu'elle possédait pour la rançon de ce cher prisonnier, *hormis l'honneur.* Les assiégeans, irrités de son refus, eurent la basse cruauté d'étrangler son époux et de lui

renvoyer son corps. Les soldats qu'elle commandait voulurent la venger sur le seigneur de *Loupian*, prisonnier dans leurs murs; mais Constance, aussi généreuse qu'intrépide, s'opposa noblement à ces cruelles représailles, et vengea plus glorieusement son époux, en conservant à Henri IV une place dont le roi, pénétré d'admiration, la nomma *gouvernante*.

Quand j'aurai nommé le jésuite *Castel*, inventeur du clavecin oculaire; *Bruyeis*, auteur par moitié avec *Palaprat*, de la comédie du *Grondeur*; *Ranchin*, connu par ce joli triolet :

Le premier jour du mois de mai
Fut le plus beau jour de ma vie.....

La Peyronie, fondateur de l'Académie de chirurgie; *Rousset*, auteur du poëme de l'agriculture; *Roucher*, moins célèbre peut-être par son poëme des *Mois* que par ces vers adressés à sa femme et à sa fille, en leur envoyant son portrait, le jour même où le tribunal révolutionnaire lui signifia son arrêt de mort, la veille de celle de Robespierre :

Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
Si quelqu'air de tristesse obscurcit mon visage;

Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
On dressait l'échafaud, et je pensais à vous.

Albisson, mort il y a quelques années conseiller-d'état, avec la réputation d'un homme profond dans la science des lois municipales, sur lesquelles il a publié un traité classique; *Mourgues*, pendant quelques jours ministre de l'intérieur sous Louis XVI, et dont on a quelques ouvrages politiques, plus remarquables par le fond des idées que par le style; enfin, parmi les peintres, *Sébastien Bourdon*, et sur-tout *Vien*, que l'on a surnommé, à juste titre, le restaurateur de l'école française; on connaîtra, je crois, les personnages les plus célèbres parmi ceux que Montpellier a vus naître. Il me reste à jeter un coup-d'œil sur ceux qui prétendent à une gloire contemporaine, dont la postérité ne se croit pas toujours solidaire.

Ce n'est pas seulement par égard pour les dignités dont il a été revêtu, pour les fonctions éminentes qu'il a remplies, que je placerai M. *Cambacérès* en tête de cette liste; ceux qui sont le moins disposés à rendre justice à un homme qui a pris une part active à la révolution, sont eux-mêmes forcés de reconnaître en

lui un des plus savans jurisconsultes dont la France s'honore. Un éloge tout aussi juste, quoique moins unanime, le présentera sous un jour plus honorable encore, en observant que, dans le cours de sa longue existence politique, quelquefois au faîte du pouvoir, on ne peut lui reprocher aucun acte arbitraire; qu'il n'a jamais perdu l'occasion d'être utile à ses concitoyens; que, forcé de transiger avec le despotisme, il a constamment cherché à faire prévaloir les principes de la modération; et qu'enfin, pour lui trouver des torts, on a été réduit à lui trouver des ridicules.

Plusieurs généraux d'une grande distinction ont reçu le jour dans les murs de Montpellier. La prise de Gaëte et la défense de Dantzick suffiraient à la réputation du général *Campredon*, qui vient d'être nommé à la place importante d'inspecteur des écoles militaires.

M. le comte *Mathieu Dumas*, après avoir présidé avec honneur l'assemblée législative, après s'être fait, à la guerre, la double réputation d'un général habile et d'un grand administrateur militaire, est devenu, comme Thucydide, l'historien élégant et profond des cam-

pagnes qu'il a faites sur les deux continens.

M. le général *Maurin*, qui de simple soldat est devenu successivement aide-de-camp de Bernadotte et lieutenant-général, a été chargé, en 1814, de l'honorable mission de la rentrée des prisonniers de guerre français en Russie.

MM. les généraux *Berthezène*, *Poittevin*, *Lepic*, etc., ont également des titres à l'estime de l'armée et à la reconnaissance de la patrie.

M. le comte *Daru* occupe le premier rang parmi les hommes de lettres qui ont pris naissance dans cette ville; je ne sais s'il existe dans notre histoire littéraire un autre exemple d'un homme qui ait réuni au même degré les talens qui consituent le grand administrateur, et ceux qui font le bon poète. Sa traduction en vers français des *Œuvres d'Horace* est en même tems la meilleure, la plus fidèle et la seule complète que nous ayons dans notre langue.

Goudouli a trouvé un rival pour la poésie languedocienne dans la personne de M. *Auguste Tandon*, dont les fables sont ici en grande réputation. L'étendue de ses connaissances, la bonté de son caractère et l'aménité de ses mœurs ajoutent beaucoup à l'estime dont il jouit parmi

ses concitoyens. Il y a néanmoins des amateurs qui préfèrent au naturel gracieux qui distingue ses poésies patoises, la verve originale d'un ancien curé de village, nommé *Fabre*, célèbre dans tout le Midi par son fameux sermon de M. *Sistre*.

Montpellier est aussi la patrie d'un jeune auteur connu à Paris par une foule de jolis vaudevilles où l'on trouve une gaîté franche, une malice spirituelle et une grande finesse d'observation. M. *Merle*, dans plusieurs de ses pièces, et particulièrement dans son *Ci-devant Jeune Homme* (dont un de ses compatriotes lui a, dit-on, fourni le modèle), a prouvé qu'il aurait pu prétendre à des succès dramatiques d'une plus haute importance, s'il ne se fût amusé trop long-tems à l'entrée de la carrière que son talent lui avait ouverte.

Le barreau de Montpellier, qui a vu briller plusieurs avocats, compte encore aujourd'hui des hommes d'un très-grand mérite, M. *Rech*, considéré généralement comme la meilleure tête à conseil, et la plume la plus habile de la contrée; M. *Caisergues*, pour la plaidoirie; l'action est la partie de l'orateur qui le distingue essentiellement; M. *George Fabre*, bâtonnier de l'ordre,

connu par la pureté de ses sentimens et par la force de sa dialectique, et M. *Caplat*, qui jouit de la réputation d'un excellent jurisconsulte.

Je n'ai rien à dire de la magistrature actuelle.

Je terminerai cette espèce de bilan des réputations de Montpellier, par cette singulière remarque, que cette ville seule a fourni aux divers gouvernemens qui se sont succédés en France depuis trente ans, neuf ministres à portefeuille; M. *de Saint-Priest*, ministre de la maison du roi en 1789, aujourd'hui pair de France; M. *Lajard*, ministre de la guerre; M. *Mourgues*, ministre de l'intérieur; M. *de Graves*, ministre de la guerre; ces trois derniers pendant la session de l'assemblée législative; M. *de Joly*, ministre de la justice, à l'époque fameuse du 10 août, où il se comporta avec autant de loyauté que de courage; long-tems persécuté, aujourd'hui avocat au conseil; M. *Benezech*, ministre du directoire, et dont l'administration habile parvint à rétablir l'ordre dans les subsistances, à la chute des assignats; M. *Cambacérès*, ministre de la justice à l'époque du 18 brumaire, où il devint second consul; M. *Chaptal*, ministre de l'intérieur, sous le con-

sultat et l'empire, et dont le ministère fut si brillant pour les arts et les manufactures. L'exposition des produits nationaux, dont il introduisit l'usage, est une grande pensée dont on s'est contenté d'entrevoir les avantages; M. *Daru*, ministre de l'administration de la guerre sous l'Empire. Il a déployé dans ces hautes fonctions des talens supérieurs, une probité sévère, une justice impartiale dont il faut lui savoir gré d'avoir laissé le modèle.

Je puis ajouter à cette liste M. *Méjan*, né dans la même ville, et qui fut pendant huit ans secrétaire-d'état du royaume d'Italie. Avant cette époque, il s'était acquis l'estime de ses compatriotes dans la place de secrétaire-général de la préfecture de Paris, qu'il avait remplie avec beaucoup de distinction. Appelé à Milan à de plus hautes fonctions, M. le comte de Méjan s'y est montré digne du prince qui les lui avait confiées, en faisant respecter en lui le caractère français, qu'il honore par les vertus les plus solides et les qualités les plus brillantes.

N° XLIII. — 14 *septembre* 1818.

CONSTANCE DE BALBE.

Qui amant ipsi sibi omnia fingunt.
VIRGILE.

L'amour ne se repaît guère que d'illusions.

Quelque pressé que je sois d'arriver à Nîmes depuis qu'on y a désarmé la garde nationale, je ne puis cependant résister à l'envie de faire une course dans les environs de Montpellier, sous la conduite de Philogène, qui s'engage à me remettre sur ma route à Lunel, dans trois jours au plus tard.

La vallée de l'Hérault, que nous avons remontée jusqu'à la ville d'Aniane, est riante et fertile. On a pu craindre un moment que la suppression d'une riche abbaye de bénédictins ne nuisît à l'accroissement de la population de cette petite ville ; mais une superbe filature établie dans leur ancien couvent les a, sous ce point de

vue même, remplacés avec beaucoup d'avantage. Le thym que produisent en abondance les montagnes pelées qui entourent Aniane offre une grande ressource aux habitans, qui en distillent une quantité prodigieuse.

Dans une excursion que nous avons faite *à Saint-Guillien du Désert*, nous avons visité la fameuse grotte située sur la pente de la montagne, dont l'entrée, défigurée aujourd'hui par un mur de clôture, devait présenter à l'œil un précipice obscur et profond. A la clarté des torches dont nous nous étions munis, nous en avons parcouru les quatre immenses salles, remplies, ou plutôt ornées de stalagmites et de stalactites brillantes de tout l'éclat des pierres précieuses. Des figures, des autels votifs, des colonnes torses, des réservoirs, un puits dont on ne peut sonder la profondeur, à l'extrémité *le Registre*, rocher énorme, uni, glissant, au haut duquel les curieux qui en ont le courage (je n'ai pas été de ce nombre) vont inscrire leurs noms; au total, une des merveilles de la nature. Philogène, qui a vu les deux, préfère la grotte *de Saint-Guillien* à celle d'*Antiparos*.

On fait à Saint-Guillien un grand commerce

du buis dont les montagnes sont en grande partie couvertes ; on l'exploite, façonné en grosses *boules*, pour le jeu de ce nom, amusement par excellence des habitans du midi.

En revenant sur nos pas par un autre sentier, nous sommes entrés dans une caverne où les paysans chassent les oiseaux à coups de bâton, et à l'aide d'une lanterne qui les éblouit. De là nous avons été nous reposer sur les ruines d'un vieux château-fort, appelé *don Juan*. La chronique du pays, et un tableau qui existait dans une abbaye voisine, font foi que ce château était jadis habité par un géant, *persécuteur, cruel et barbare*, qui ravageait le pays, tourmentait ses vassaux, et mettait à mal ses vassales les plus jolies.

Philogène m'a fait lire un vieux manuscrit en langue romance, où le fait est raconté de la manière suivante :

Le château de Saint-Guillien du Désert fut bâti, dans le *bon* vieux tems, par un *bon* seigneur de mœurs très-féodales, à en juger encore aujourd'hui par le lieu où il avait établi sa demeure, et par les tours de défense qu'il avait élevées sur tous les passages. Ce terrible baron,

d'une stature gigantesque, s'était arrogé sur toutes les filles de la contrée un droit du seigneur, qu'il percevait de la manière du monde la plus violente; enlevait les jeunes contribuables; et les tenait renfermées dans ses tourelles jusqu'à parfait acquit d'une taxe qu'il modérait quelquefois en faveur de celles qui l'avaient déjà payée. Ce farouche percepteur, d'origine espagnole, s'appelait *don Juan;* rassasié de victoires domestiques, il entreprit des courses lointaines, et l'espoir de la plus brillante conquête le conduisit aux Bouches-du-Rhône.

Là commençait à fleurir *Constance de Balbe*, nièce et pupille d'un vieux châtelain avare, qui s'était bien promis de ne marier Constance de son vivant, afin de ne pas être obligé de lui restituer sa dot. Tous ses efforts pour dérober au jour la beauté de sa nièce ne purent la soustraire aux regards du jeune *Bertrand*, dont personne ne connaissait la naissance, mais qui s'était déjà fait un nom célèbre par son courage contre les forbans africains, dont il était la terreur. Je n'ai pas besoin de dire que le châtelain de Balbe reçut avec indignation la demande que Bertrand osa lui faire de la main de

sa nièce. Ce refus ne découragea pas les deux amans : ils étaient jeunes, et le châtelain approchait du terme. Bertrand résolut de mettre à profit pour sa gloire des jours qu'il ne pouvait encore consacrer à sa belle maîtresse, et partit de nouveau pour guerroyer sur la côte d'Afrique.

Constance, après l'avoir accompagné jusqu'au bord de la mer, où son habitation était située, après avoir reçu ses adieux au milieu des soupirs et des pleurs, regagnait tristement la porte du jardin qui lui avait donné passage. Tout-à-coup un homme s'élance d'un rocher voisin, la saisit d'un bras vigoureux, l'assied sur une de ses épaules, et la porte évanouie dans une barque, qui s'éloigne aussitôt du rivage. La jeune infortunée, en reprenant ses sens, se voit avec terreur entre les mains d'un ennemi redoutable qui augmente son effroi en lui apprenant son nom ; c'était don Juan, dont le regard de feu la faisait frémir, alors même que sa voix cherchait à la rassurer.

Dans la carrière de forfaits que le déloyal a parcourue, il a tant consolé de filles inconsolables, a tant apaisé de regrets éternels, qu'il croit pouvoir étouffer d'un baiser injurieux la

plainte de sa victime ; mais l'innocence a son désespoir : Constance, échappée de ses bras, se précipitait dans les flots, si l'un des rameurs ne l'eût arrêtée. Don Juan, qui ne croit point au courage de certaine vertu, se contente d'observer qu'il faut donner plus de tems et plus d'espace au premier mouvement de la pudeur, il consent à différer son triomphe, et cet homme de proie transporte dans son aire la colombe gémissante qu'il promet à ses coupables désirs.

La vieille chronique, que je me borne à traduire en l'abrégeant, ne dit rien des événemens qui se passèrent au château de don Juan pendant les quinze jours qui précédèrent la délivrance miraculeuse de la tendre captive, et dont je vais rendre compte avec la même ingénuité, sinon dans les mêmes termes.

Bertrand, de retour de sa glorieuse expédition, apprend avec des transports de fureur impossibles à décrire l'enlèvement de sa chère Constance; à la nature du crime, à la manière dont on lui dépeint le ravisseur, c'est don Juan, il n'en saurait douter; sans perdre un moment, il se fait amener Griffine, Griffine, le modèle des jumens, l'honneur de l'Arabie, qui l'a vue

naître. Il saute sur son dos; en quelques heures il arrive vis-à-vis le château fatal, dont il n'est plus séparé que par la rivière; tandis qu'il en mesure de l'œil l'effrayante largeur, et qu'il s'afflige du long détour qu'il doit faire pour tourner cet obstacle, le pont levis du château s'abaisse; il en voit sortir le géant, à la tête de quelques satellites qui l'accompagnent matin et soir autour de la forteresse, pour s'assurer qu'aucun ennemi ne le menace. « Arrête, infâme ravisseur, lui crie Bertrand du plus loin qu'il peut se faire entendre, arrête; et, si tu n'es pas le plus lâche des hommes, ose m'attendre sur cette esplanade, où je te défie. » Don Juan, à l'aspect d'un homme seul, qui, tout monté qu'il est sur son cheval, est obligé de lever la tête pour le regarder en face, ne retient pas un éclat de rire insultant, et se contente, pour toute réponse, de faire voler à la tête de son adversaire un morceau de rocher qu'il trouve sous sa main, et dont le bruit seul fait câbrer Griffine. Transporté de colère, Bertrand la pousse vers le bord, l'encourage de la voix, la presse de l'éperon; elle s'élance et franchit avec lui la rivière. Don Juan, étonné, s'arrête

et rassemble autour de lui son escorte ; Bertrand, le sabre au poing, vole à son ennemi, l'attaque au milieu de ses satellites, qu'il disperse, le joint corps-à-corps, et d'un coup d'estramaçon l'étend mort sur l'arène.

Après cet exploit mémorable, l'amoureux chevalier entre en vainqueur dans le château ; il vole de chambre en chambre, appelant Constance à grands cris. Dans plusieurs cellules où il pénètre, vingt beautés s'offrent à sa vue dans le simple appareil d'une toilette de nuit, à laquelle le trouble du moment ajoute une grâce toute particulière ; il ne voit rien ; son cœur n'a pas reconnu Constance.

A l'extrémité du long corridor qu'il venait de parcourir, une porte en laque, sur laquelle un milan peint en or se joue brutalement au milieu d'un essaim de colombes, indique l'appartement principal ; Bertrand l'ouvre, et pénètre dans un réduit charmant où, sous un baldaquin de pourpre, soutenu par des lances, repose... Il la voit ! c'est elle, c'est Constance; aucun bruit encore n'a troublé son repos dans ce mystérieux asile : elle dort du sommeil des Grâces. Bertrand respire à peine, il approche, il hésite, il admire ; cédant

enfin au plus doux besoin de son cœur, il soulève un bras qui couronnait mollement sa tête. « Oh ! ma chère Constance ! lui dit-il d'une voix émue, l'amour nous réunit. — Encore ; ah ! laissez-moi, répondit la belle dormeuse sans ouvrir les yeux, et en lui abandonnant une main qu'il couvrait de baisers... » Point de doute qu'aujourd'hui, dans ce siècle de calomnie et de corruption, on ne tirât quelque conséquence maligne de ce peu de mots échappés à la plus fidèle amante; mais Bertrand vivait dans un tems où l'on croyait à tout, même à l'honneur des dames exposées vingt jours et vingt nuits aux entreprises d'un puissant ravisseur. D'ailleurs, réfléchit-on en pareille circonstance ? « Reconnais-moi, ma tendre amie, s'écrie-t-il, je suis Bertrand. » A ce nom, Constance s'éveille tout-à-fait, et telle est l'émotion qu'elle éprouve, que la vie semble prête à lui échapper; elle se ranime peu-à-peu aux soupirs d'un amant adoré, et des pleurs se mêlent à l'expression de sa joie en apprenant qu'elle est vengée de son persécuteur.

La renommée vole, et déjà la mort du seigneur géant est répandue dans la contrée; on

accourt, on se rassemble au bord de la rivière, et l'on crie au miracle en apprenant le double exploit du cheval et du cavalier.

Cependant Bertrand, qui craint avec raison que les satellites de don Juan ne se rallient, et qu'un nouveau combat n'expose ce qu'il aime à de nouveaux périls, remonte sur Griffine, prend Constance en croupe, et s'éloigne avec elle sans être vu.

La foule, un moment après, inonde le château; elle y cherche en vain son libérateur: cette disparition subite, le coup terrible qu'a frappé l'inconnu, et, par-dessus tout, le saut miraculeux que le cheval a fait, tout sert à frapper l'imagination de la multitude. Quelqu'un a prononcé le nom de saint Guillien, patron de la contrée, et bientôt on n'en doute plus: c'est lui, c'est saint Guillien en personne qui a combattu le géant: « Regardez, le voilà dans les nuages qui remonte au ciel sur son cheval. » Dix, vingt, cent, mille témoins vont déposant de la vérité du fait, et le tabellion, par ordre du curé, en dresse le procès-verbal : après cela, doutez du miracle.

Constance et Bertrand errèrent pendant quel-

ques heures au gré de leur destrier, sans autre sentiment que celui du bonheur d'être ensemble : après avoir couru long-tems pour faire très-peu de chemin, ils s'arrêtèrent au déclin du jour au hameau de *Poussan*.

Je ne m'engage pas dans le récit par trop naïf que fait mon auteur de la nuit que passèrent nos deux jeunes amans dans une chaumière où la décence exigea qu'ils prissent la qualité d'époux; encore moins parlerai-je après lui de l'étrange désapointement qu'éprouva Bertrand, et qui lui rappela si mal à propos l'exclamation échappée le matin à la tendre Constance. Notre langue, chastement hypocrite, se refuse à des détails dont la langue romance ne craignait pas d'exprimer la gracieuse nudité.

J'arrive donc au dénouement, sans m'arrêter aux circonstances qui l'amenèrent. Après plusieurs mois passés dans cette solitude, au milieu des délices et des tourmens d'un amour où se mêlaient je ne sais quel regret dans le cœur de l'un, je ne sais quel repentir dans le cœur de l'autre, la grâce agit tout-à-coup sur nos deux amans, et la religion triompha dans leurs ames. Constance prit le voile dans un couvent de bé-

nédictines, aux environs de Poussan, et Bertrand alla fonder, à une lieue de là, dans un village nommé *Cassan*, une abbaye de bernardins, dont la prospérité passa long-tems en proverbe. On se ressent toujours de son origine; les moines de Cassan, à l'exemple de leur fondateur, prirent une tendre affection pour les habitans du village voisin, et ce sentiment se perpétua si religieusement chez leurs successeurs, qu'il avait donné lieu dans le pays à cette espèce de proverbe patois : *Lous enfans de Poussan, an sous pères à Cassan.*



N° XLIV. — 29 *septembre* 1818.

MON ARRIVÉE A NIMES.

—

..... *Deteriores omnes sumus licentiâ.*

TERENCE.

La licence nous conduit tous à la dépravation.

Je suis vieux, et j'aime les histoires; celle que j'ai faite dernièrement à mes lecteurs a pour garant un miracle; partout ailleurs qu'à Saint-Guillien on est le maître d'en croire ce qu'on voudra. Je poursuis ma narration.

La commune de Saint-Guillien n'a de terrain cultivé que les intervalles de rochers sur lesquels les paysans apportent, avec beaucoup de peine, la terre qu'ils vont chercher à une lieue de là. Quelques vignes, quelques oliviers, c'est à cela que se bornaient leurs richesses; dans ces dernières années, les orages ont détruit toutes les plantations. Cette population de douze à quinze

cents ames, réduite à la dernière misère, est d'autant plus digne de l'intérêt du gouvernement que je voudrais pouvoir appeler sur elle, que ses mœurs sont honnêtes, laborieuses, hospitalières. Le propriétaire de la filature d'Aniane est venu *seul* au secours de ces familles malheureuses, en leur procurant du travail : puisse son exemple trouver des imitateurs !

L'Hérault est extrêmement encaissé à Saint-Guillien du Désert ; les habitans, à défaut de pont, le traversent d'une manière qui mérite d'être rapportée : une corde est fortement attachée au rocher des deux rives ; le paysan ou la paysanne, le panier ou le fagot sur la tête, enfourche un bâton suspendu à la corde, au moyen d'une manivelle creuse qui court dessus, et dont ils se servent pour se tirer eux-mêmes sur l'autre bord.

Nous avons regagné la grande route à deux lieues de Montpellier, en laissant à notre droite le village de Saint-George d'Orques, célèbre par ses vins rouges, et qui le serait bien davantage si ses vins étaient mieux connus et moins frelatés. Cette commune recueille annuellement de quatre-vingts à cent mille hectolitres de vin,

et cependant on en expédie quatre ou cinq cent mille sous le même nom.

J'ai vu à *la Mosson* les ruines d'une maison vraiment royale; elle avait été bâtie par un trésorier de la province, qui n'y dépensa guère moins de quatre millions; il est vrai qu'il mourut ruiné.

De tant de maisons de campagne des environs de Montpellier, que l'on cite emphatiquement aux voyageurs, une seule m'a paru vraiment belle; c'est *la Vérune*, ancienne propriété des évêques, appartenant aujourd'hui à madame Brunet, que ses vertus et son malheur recommandent à la vénération de ses concitoyens: rien n'égalait sa tendresse pour un fils unique qu'elle a perdu il y a deux ans, par un accident funeste: bonté, douceur de mœurs et de caractère, nombreux amis dont il était adoré, fortune considérable dont il faisait le plus noble usage, une chute de cheval a tout détruit. Sa malheureuse mère lui a fait élever un tombeau magnifique dans la chapelle de son château; elle y passe trois ou quatre heures chaque jour à pleurer son fils, à lui parler comme s'il pouvait encore l'entendre....

J'ai quitté Philogène à Lunel, où il m'a conduit; j'ai voulu l'engager à m'accompagner à Nîmes : « A Nîmes? m'a-t-il dit avec une sorte d'effroi; ils ont tué mon meilleur ami. » En achevant ces mots il m'a serré la main, est remonté dans sa voiture, et nous nous sommes séparés.

Lunel est une ville fort ancienne; elle doit son origine à une colonie de Juifs qui sortirent de leur patrie immédiatement après la prise de Jéricho, comme le prouve incontestablement le nom de *Luna* (dont on a fait Lunel), et qui signifie en hébreu *nouvelle Jéricho*. Cette ville devint bientôt florissante; les Juifs y élevèrent de belles synagogues; *le Talmud* y fut expliqué; le rabbi Benjamin en parle dans son *Itinéraire*, et prétend que le rabbi Shalomon a pris, de cette ville, le surnom de *Jarhhi*, qu'il se donne. La synagogue dans laquelle ce fameux rabbin enseignait existe encore; ce monument est bien conservé, quoiqu'il date de plus de deux mille ans. Il appartient aujourd'hui à la maison de *Pierre de Bernis*, célèbre par le cardinal de ce nom; on en a fait un immense cellier, où les vins se conservent et s'améliorent, grâce, dit-

on, à l'énorme épaisseur des murs de cet antique monument.

La population israélite a fait place à celle des *vinotiers*. Le commerce des vins et des eaux-de-vie occupe presque tous les habitans de Lunel; ceux qui s'y livrent exclusivement se sont fait une espèce d'argot à leur usage particulier, dans lequel le genre de leur commerce s'appelle l'*article*. Comparés aux vinotiers de Lunel pour la *fabrication*, les marchands de vin de la Rapée ne sont que d'ignorans manipulateurs. La plupart de ces commerçans sont fort riches, et l'énormité de leur fortune ne peut se comparer qu'à la rapidité avec laquelle ils la font.

Il existe cependant à Lunel plusieurs familles très-anciennes et très-respectables; je mets de ce nombre celle de *Beaumes*, dont la branche aînée exerce ici depuis plus de trois cents ans la profession de notaire. Je ne sais pas si l'on trouverait dans toute la France un autre exemple d'une succession de seize générations d'une même famille dans la même charge. Ce phénomène m'a paru digne d'être remarqué; il suffirait sans doute pour expliquer la considération dont la famille *Beaumes* jouit à Lunel depuis plusieurs siècles; pour elle, ce n'est pas seulement

un honneur, c'est un mérite. Le fils du notaire actuel, seizième de sa race, est un homme d'esprit et de talent, commissaire des guerres à demi-solde; il remplit en ce moment les fonctions de secrétaire-général de la préfecture d'Ajaccio, dans l'île de Corse, mais sans renoncer à la succession du notariat paternel. Lunel est particulièrement connu par ses vins muscats, dont un certain abbé Bouquet a fait la réputation par les soins particuliers qu'il a donnés, pendant sa vie, à leur amélioration.

Je me suis encore détourné de mon chemin pour visiter la très-petite ville de *Massillargues*, qui me présentait un attrait tout particulier. Du haut de la chaussée du *Vidourle*, qui coule au pied de Massillargues, ses bons et loyaux habitans ont été spectateurs compatissans et paisibles des excès qui ont déshonoré les lieux circonvoisins; ni menaces, ni visites fréquentes de gendarmes, ni désarmemens réitérés, jusqu'à faire acheter, pour le lui prendre ensuite, un fusil à qui n'en avait pas, n'ont pu les contraindre à refuser un asile aux fugitifs; ils n'attendaient pas qu'on l'implorât; c'était à qui s'empresserait de l'offrir; aussi ce bourg fut-il vingt fois signalé comme un foyer de séditieux, comme un repaire

de brigands, par les brigands et par les séditieux dont se composaient les bandes secrètes dans les cités voisines.

Ma première visite a été chez M. d'Azémar, ex-préfet du Var, dont la maison de campagne a été transformée, pour ainsi dire, en hôpital, où il délivre gratuitement des secours à tous ceux qui viennent le consulter. Ce vieillard respectable est un objet de vénération pour la contrée dont il est le bienfaiteur.

J'étais adressé, à Massillargues, à un homme de beaucoup d'esprit, et par conséquent bon Français; je lui sais bien bon gré de m'avoir fait faire connaissance avec M. V***, ex-secrétaire-général de la préfecture de Nîmes, et avec le docteur A****, distingués tous deux par des talens, des vertus, et par l'excellence de leurs principes.

On m'a fait remarquer le château de Massillargues, naguère encore habité par une famille qui remonte à la seconde dynastie; elle descend de ce *Guillaume de Nogaret*, qui signifia si durement au pape Boniface VIII l'appel, au futur concile, des bulles dont Philippe-le-Bel avait à se plaindre. Ce roi lui assigna, pour récompense de ses services, tout le terrain qui s'étend de

Massillargues à Lunel jusqu'au bord des marais; cette immense propriété était déjà réduite à quelques centaines d'arpens, lorsque la révolution acheva de la morceler.

Massillargues a donné le jour au lieutenant-général *Vignolle*, si justement célèbre par ses campagnes en Italie, où il contribua puissamment au succès des journées de Castiglione et d'Arcole. La république cisalpine, dont il fut gouverneur, lui fit hommage d'une superbe épée, sur la lame de laquelle sont gravés ces mots : *La république cisalpine reconnaissante, au général Vignolle*; cet officier-général, de la plus haute distinction, aujourd'hui préfet dans l'île de Corse, y fait respecter et chérir le gouvernement constitutionnel, et vient d'y introduire l'enseignement mutuel.

Du *pont de Lunel*, construit sur la rivière du Vidourle, et qui sert de limite aux deux départemens de l'Hérault et du Gard jusqu'à Nîmes, c'est-à-dire sur une route de quatre lieues d'étendue, j'ai été surpris du grand nombre de villages que j'ai traversés.

Sur la gauche se trouve cette opulente contrée, connue sous le nom de *Vaunages*, lequel est évidemment un diminutif ou plutôt une

corruption de celui de *Vallée de Nages*. Nages, aujourd'hui petit village que rien ne distingue de tous ceux qui l'environnent, était jadis une ville, et très-probablement la capitale de la contrée. La Vaunages ne compte aujourd'hui aucune ville dans son enceinte; *Calvisson* même, qui peut en être considéré comme le chef-lieu, n'est qu'un gros bourg de trois mille habitans: *Sommières* n'occupe pas un autre rang, bien que l'on y compte plusieurs manufactures d'étoffes de laine, dont les produits sont connus, dans le commerce, sous le nom de l'endroit où ils se fabriquent. Ce bourg a vu naître le général Bruyère, qui, jeune encore, et déjà lieutenant-général, a trouvé la mort sur le champ de bataille, dans une de nos glorieuses campagnes. Un des jeunes militaires qui ont le mieux profité des exemples de gloire qu'ils ont eus sous les yeux en entrant dans la carrière des armes, M. d'Albenas, chef d'escadron d'état-major, et auteur des *Ephémérides militaires*, est né aussi dans le bourg de Sommières.

C'est un tableau bien digne de l'attention d'un spectateur philosophe, que cette réunion d'une vingtaine de villages, peuplés de simples paysans professant tous la religion réformée,

attachés à leur culte jusqu'à l'enthousiasme, d'une fidélité inébranlable au gouvernement, et présentant le phénomène, unique en Europe, de dix ou douze mille agriculteurs unis comme des frères, et vivant, non-seulement dans l'aisance, mais dans une abondance à laquelle le luxe même n'est pas étranger. Un fait justifiera cette dernière assertion : presque tous les paysans *vaunajols* ont de quinze cents à deux mille francs de rente : un grand nombre en a cinq, six, sept ou huit mille, et l'on m'en a cité plusieurs qui tirent annuellement de vingt-cinq à trente mille francs de leurs récoltes. Je ne parlerais point de leurs richesses, si je n'avais à les louer de leurs vertus.

J'ai remarqué particulièrement le village du *Grand-Gallargues*, bâti sur le penchant d'une colline, et qui se dessine en amphithéâtre d'une manière très-pittoresque. Au plus haut de la colline est l'ancien château ; cet élégant édifice a été transformé en un temple destiné au culte protestant.

J'ai été fâché d'apprendre et de me convaincre, par mes yeux, que dans ce bon pays de la Vaunages, si recommandable encore par la probité, la bonne foi, l'antique vertu, le luxe

des villes se soit introduit depuis quelques années à la suite des richesses. Ce luxe destructeur des biens qui l'ont fait naître se remarque surtout dans les ameublemens et dans la parure des femmes; les Vaunajoles, jusqu'à ces derniers tems, n'avaient pas osé quitter le *juste d'indienne*; tout au plus, dans les grands jours de fête, se permettaient-elles le *corset de nankin*: maintenant ces étoffes trop simples ont fait place à la percale, à la mousseline, aux plus riches dentelles, et je tiens de M. *Portefaix*, premier bijoutier de Nîmes, qu'il vend plus de diamans aux grosses fermières d'*Aigues-Vives* qu'aux petites-maîtresses de *la rue Dorée* ou du *boulevart de la Comédie*.

Le grand village de *Vauvert*, qui prétend au titre de ville, et qui le mérite plus que beaucoup d'autres sous tous les rapports, a été pour moi l'occasion d'un autre étonnement: ses habitans, riches vignerons, ont la passion du spectacle; ils ont fait bâtir une salle dans laquelle une troupe, composée des débris de celle de Tarascon et d'Arles, joue la comédie et le vaudeville: lors du passage de Talma, il avait été question de lui envoyer une députation pour l'engager à se détourner un peu de sa route, et à venir donner

une représentation à Vauvert. L'exécution de ce projet a été ajournée à son premier voyage dans le Midi.

En entrant dans le village de *Milhaud* je me suis aperçu que j'approchais de Nîmes. La première maison que l'on voit à droite, sur la grande route, n'offre plus que quelques débris de murs extérieurs. Après avoir été pillée et ensuite incendiée, elle a enfin été démolie; cette maison appartenait à M. *Teulon*. Ai-je besoin de dire qu'il est protestant? Tout vis-à-vis se trouve une maison de forme assez élégante, et nouvellement peinte d'une couleur rosée; j'ai appris qu'elle appartenait à l'adjoint du maire, lequel était alors et est encore aujourd'hui en fonctions; il est probable que la maison Teulon était bien solidement bâtie, car on a mis six mois à la démolir.

J'arrive à Nîmes, et je ne traverse pas, sans une profonde émotion, ce faubourg du chemin de Montpellier, où se sont commis, en juillet, août, septembre et octobre 1815, la plupart des assassinats qui ont marqué cette cruelle époque; j'avais à choisir entre l'*hôtel du Louvre* et celui du *Luxembourg*; je me suis décidé pour ce dernier par des raisons qui me sont personnelles.

Commençons par quelques observations générales sur la population de cette ville : elle est d'environ quarante mille ames, et peut se diviser en quatre classes, dans chacune desquelles il est aisé de remarquer une différence assez sensible de mœurs et de caractères.

A tous seigneurs, tout honneur ; les *nobles* sont peu nombreux à Nîmes, et ce n'est que depuis les événemens de 1815 qu'ils se sont ralliés et forment une espèce de corps ; avant cette époque, ils ne se cachaient pas, ils se perdaient dans la foule ; il m'en coûte de dire qu'ici, comme ailleurs, plus qu'ailleurs peut-être, la haine des institutions libérales est, à quelques exceptions près, le caractère distinctif de la noblesse : sans être possesseurs de grandes fortunes, sans compter un aussi grand nombre d'hommes habiles que les autres classes de la société, on les a vus, dans ces derniers tems, exercer une très-grande influence politique ; pour en apprécier les avantages, il suffit d'en connaître les moyens et les résultats.

En parlant du *commerce* (comme il n'est ici question que de l'identité des mœurs), je comprendrai dans cette catégorie les bourgeois, les propriétaires fonciers et les principaux mar-

chands. Cette classe, la plus nombreuse, la plus industrieuse et la plus riche, offre une foule d'hommes respectables et de vertueux citoyens.

Entre cette classe et celle du peuple se trouvent les divers états qui participent de l'une et de l'autre. Un peu moins d'élégance dans les vêtemens, et l'usage habituel du patois sont la nuance extérieure qui la distingue du commerce; ici, point de prétentions à la mode, au bon ton, au bon goût : l'ambition des hommes n'a qu'un but : gagner de l'argent; l'amour-propre des femmes qu'un objet, s'effacer entre elles.

Le peuple. Que dire du peuple de Nîmes? j'ai fait cette question à deux personnes également bien placées pour y répondre : « Ce peuple, m'a dit l'une, est laborieux, patient, actif, industrieux; voyez-le dans les ateliers, dans les manufactures, toujours gai, vif, serviable et spirituel. » « C'est une horde de brigands, m'a répondu l'autre, courant au meurtre, au pillage, à l'incendie, dansant autour de l'instrument de mort, et insultant sans pitié à la victime qu'on immole. » Que conclure de ces deux assertions contradictoires? qu'il y a deux peuples à Nîmes, ainsi que dans toutes les grandes réunions d'hommes; que ce dernier est bon ou

méchant, humain ou cruel, paisible ou tumultueux, selon les circonstances où il se trouve, les intérêts qui l'animent, et l'impulsion qu'il reçoit de ceux qui l'agitent; avec cette seule différence que le peuple de Nîmes et du midi de la France, en général, une fois libre du frein des lois, s'arrête d'autant plus difficilement qu'il y a dans ces contrées plus de fanatisme dans les esprits, et plus d'effervescence dans les passions.

Le commerce de Nîmes a principalement pour objet la fabrique des mouchoirs dits *madras;* des étoffes et des bas de soie; la pelleterie, la bonneterie et les huiles. Les deux premières branches de ce commerce ont long-tems répandu dans Nîmes l'opulence parmi les négocians, et l'aisance parmi les ouvriers; cette grande activité a fait tout-à-coup place à la langueur : si l'on observe que cet état de chose date de la paix extérieure, on sera bien forcé d'en chercher la cause dans les troubles civils dont elle a été suivie.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les catholiques se font une loi sévère de ne donner du travail qu'à des hommes de leur religion. Les aumônes même ne sont que trop soumises à cet esprit de secte, qui, dès-lors, doit prendre le

nom de fanatisme. Loin de moi de justifier, en l'expliquant, cette restriction que l'on apporte ici à l'exercice de la première des vertus humaines ! Les catholiques n'ont aucune excuse ; en vain me diront-ils que le cœur se glace et que la main se retire d'elle-même à la vue d'un mendiant qui vous demande aujourd'hui l'aumône avec humilité, lorsqu'on peut se souvenir qu'il vous la demandait deux ans auparavant en vous mettant le pistolet sur la gorge : je n'admets point qu'on puisse fonder sur des exceptions, quelque nombreuses qu'elles soient, une règle contraire à la religion et à la bienfaisance. Il est pourtant à Nîmes des hommes qui ne sont, à cet égard, ni protestans ni catholiques ; malheureusement la liste en est bien courte.

J'ai passé huit jours à parcourir la ville, à examiner les monumens, à observer les hommes ; j'ai recueilli des notes pour deux ou trois Discours; en fidèle historien des faits, je n'oublierai ni le respect que l'on doit à la vérité, ni les égards que l'on doit aux vivans.

N° XLV. — 15 *octobre* 1818.

MŒURS NIMOISES.

. . . . Ut homines sunt, ità morem geras
PLAUTE, *la Mostellaire.*

Je prends les hommes comme ils sont.

J'AI parcouru ce matin, pour la première fois, la ville de Nîmes : l'intérieur, c'est-à-dire l'enceinte, entourée autrefois par des remparts et maintenant par des boulevarts, n'a qu'une très-petite circonférence ; je ne crois pas me tromper en assurant que le seul jardin des Tuileries présente une surface à peu près égale : sous le rapport de l'étendue et de la population, Nîmes est aujourd'hui dans ses faubourgs.

J'ai commencé ma promenade par ceux du nord ; les *Bourgades*, l'*enclos de Rey* et le *faubourg du chemin d'Uzès*.

Le faubourg des Bourgades est un véritable cloaque, dont l'aspect n'est guère moins repoussant que celui des hommes qui l'habitent ; c'est

là que vivait, que devait vivre un homme que l'horreur publique a signalé dans vingt écrits comme le chef d'une horde d'assassins : il a, dit-on, changé de domicile pour ne pas entendre les cris déplorables de la famille du malheureux *Clos*, un de ceux envers lesquels ce monstre du Midi s'est empressé de *remplacer* et de *prévenir la justice*, pour me servir de l'expression de son apologiste.

On m'a fait voir, dans le faubourg du chemin d'Uzès, la maison d'un *abatteur de protestans;* c'est le nom que ce misérable s'est donné à lui-même, et que justifient à-la-fois ses crimes et sa profession. C'est dans ce même faubourg (je demande pardon du rapprochement) que demeure M. *Cavalier*, EX-procureur-général de la cour royale, et maintenant président honoraire : s'il ne put, en 1815, arrêter la fureur des assassins, aux poignards desquels il était lui-même désigné, il demeura du moins inébranlable au poste de la justice; il recueillit tous les renseignemens qui lui furent adressés, les transmit directement à l'autorité supérieure par une correspondance journalière qui dura cinq mois ; il perdit enfin sa place.

En parcourant dans l'est le faubourg du *che-*

min d'Avignon, je me suis arrêté devant la maison du savant *Seguier*, à la sagacité duquel on doit la découverte de l'inscription de la *maison carrée ;* j'aurai occasion d'en parler en visitant un autre jour les précieuses antiquités de cette ville.

De la rue Notre-Dame au faubourg du *chemin de Montpellier*, situé au couchant, le trajet est d'autant plus court que l'on passe devant le *palais de justice* et le bel amphithéâtre antique, vulgairement appelé *les Arènes :* ce faubourg, et celui du *Cours-Neuf*, qui l'avoisine, ont été les principaux théâtres du pillage et des massacres de 1815. J'ai vu la place où les deux infortunées sœurs *Aurèze*, arrachées de leur maison, furent égorgées ensemble le 20 août, à dix heures du soir : je ne puis me résoudre à faire frémir mes lecteurs au récit des cruautés que des tigres à figure humaine exercèrent sur ces malheureuses filles.

Après avoir passé devant la *porte de France*, et suivi le mur du cimetière dans toute sa longueur, me voilà parvenu à l'extrémité du *Cours-Neuf*. Le tableau que j'ai sous les yeux a quelque chose d'imposant : au nord *la Fontaine*, promenade charmante que l'on peut voir avec plaisir même après les Tuileries, dont elle est

le diminutif. Sur le plus haut point de la colline, au pied de laquelle se trouve la Fontaine, s'élève l'ancienne *Tour-Magne*, que l'on voit d'aussi loin que le dôme du Panthéon, et qui est pour les Nîmois ce que *Notre-Dame de la Garde* est pour les Marseillais au retour d'un long voyage; enfin, à droite et à gauche une longue suite de maisons et de jardins qui se prolongent jusqu'à la Fontaine, et qui, à défaut de beauté, présentent des lignes symétriques sur lesquelles la vue se repose agréablement. Le *Cours-Neuf* divise cet immense faubourg en deux parties à peu près égales : ici l'on ne peut plus faire un pas sans rencontrer les traces des monstres de 1815.

J'avais déjà remarqué près du cimetière du *Mail* la place *où fut* la maison *Souquet*, entièrement rasée : en me détournant et en passant près du *Petit-Genève*, j'ai été arrêté par un monceau de décombres calcinés, seuls restes de la maison *Mourgues :* dans la rue *Neuve*, mes regards se sont arrêtés avec le même effroi sur les ruines de la maison de M. *Nogier*, officier en retraite : j'ai vu avec plus d'horreur encore, au Cours-Neuf, celle où fut égorgé le malheureux *Lafont*, dans la nuit du 16 au 17 octobre.

Je croyais échapper à ce spectacle de destruc-

tion en rentrant dans la ville proprement dite par la rue du chemin de *Sauve*, vulgairement la rue de *Monsieur Paul.* Ce fut le respectable *Paul Rabaud*, ministre protestant, père du célèbre *Rabaud Saint-Etienne*, qui donna son nom à cette rue; malheureusement ce nom me ramène encore à des souvenirs de meurtre et de persécution ; je me rappelle avec douleur que Paul Rabaud gémit trente ans de sa vie dans un souterrain, que l'un de ses fils périt sur un échafaud, que l'autre passa sa vieillesse dans l'exil, et qu'enfin M. *Juillerat*, dernier ministre protestant qui ait habité la maison *Rabaud* dans la rue de *Monsieur Paul*, faillit être lapidé dans le temple le 12 novembre 1815.

Je rentrai chez moi, l'esprit et le cœur absorbés dans les réflexions que tant d'objets pénibles y avaient fait naître, et dont j'aurai occasion, une autre fois, d'entretenir mes lecteurs. . . . .

Quelques instans passés ce soir, entre les deux pièces, dans les deux cafés principaux de cette ville, m'en ont plus appris sur les mœurs de ses habitans que n'aurait pu faire en ce moment la fréquentation la plus assidue des sociétés particulières.

Le café de la Comédie, plus connu sous le nom du propriétaire *Martin*, présente un mélange piquant de tous les états, de tous les âges, de toutes les professions, et (ce qui n'a lieu dans aucun autre café de Nîmes) de toutes les opinions. La première salle, en entrant du côté du perron, est spacieuse, et serait parfaitement éclairée, si l'éclat des lumières ne s'y trouvait obscurci sous les nuages de fumée de tabac qui s'exhalent de toutes parts; on ne connaît pas ici la distinction des cafés proprement dits et des estaminets.

Là, comme dans tous les lieux publics du même genre, on trouve des habitués et des consommateurs de passage. Les premiers se distinguaient des autres par le ton familier avec lequel ils appelaient *Manicle*, et sur-tout par la manière dont ils employaient ce petit garçon de café, qui joint à une assez belle voix le talent de faire des grimaces, dont on fait grand cas à Nîmes. Grâce à cette double industrie, Manicle s'est fait un sort très-agréable; au lieu d'obéir, il commande; au lieu de servir les autres, il est lui-même servi. Il a quitté le café Martin.

Le pilier principal de ce café est l'avocat N***; je l'avais vu, avant le spectacle, à la pre-

mière table du côté gauche ; je le retrouvai, en rentrant, dans un coin à l'autre extrémité. Quelqu'un m'expliqua cette mutation. M. N*** change de table toutes les heures, et cette exactitude imperturbable tourne au profit des habitués qui n'ont pas de montre, et qui veulent savoir quelle heure il est. Quand il est à la première table, on sait qu'il est une heure; passe-t-il à la seconde, deux heures sonnent; dès qu'on le voit à la onzième, les gens réglés se retirent. C'est de cette observation réitérée que cette salle a tiré son nom de *Cadran de l'avocat*. Un autre trait du caractère de M. N*** est son goût pour la déclamation : le journal d'une main et sa tabatière de l'autre, il se passe peu de jours qu'il n'essaie de prouver à des gens qui sont pour la plupart de son avis, que Racine est le plus parfait des poètes tragiques; pour peu que vous ne partagiez pas entièrement son opinion, il se fâche, et vous répond *que ce que vous dites n'est pas français* : j'ajouterai, pour être juste, que M. N*** est ce qu'on appelle ici *un bon enfant*, et en tout pays un homme spirituel.

Le café Martin est le plus fréquenté, et par conséquent le plus bruyant de tous ceux de

Nîmes: c'est un tumulte, un chaos à fendre une tête de cyclope; il est vrai que tout cela tient aux habitudes et au naturel même de nos compatriotes du Midi: un éclat de rire d'un Nîmois s'entend de plus loin que le cri simultané de douze Parisiens.

C'est au café *Bolze* que se rassemblent pendant l'été les élégans des deux sexes, qui viennent y donner ou y recevoir la nouvelle du jour en prenant un *orgeat créponé*.

La fameuse société *Bolze* s'y réunit dans un local séparé de celui du public. Avoir souffert tous les maux de la révolution ; avoir servi dans la Vendée ou dans l'armée de Condé; avoir suivi le roi à Gand, n'ont point toujours été des titres suffisans pour être admis dans cette réunion ; je ne dirai point ceux que l'on exigeait encore ; je n'en ai point *la preuve légale*.

Par opposition à la *société Bolze*, je dirai quelques mots du *jardin Grailhe*, composé de protestans et de catholiques constitutionnels, au nombre de soixante, bourgeois, propriétaires ou négocians. Cette société, qui s'est formée il y a dix-huit mois, se réunit dans le plus beau local de Nîmes; l'entrée du vaste jardin qui en

fait partie donne sur l'avenue qui conduit à la Fontaine; ce voisinage, à l'époque où s'ouvrit l'assemblée, avait bien quelques inconvéniens pour des hommes que l'on menaçait sans cesse de jeter à l'eau; mais les sociétaires du jardin Grailhe avaient déjà bravé trop de périls pour s'arrêter à des menaces contre l'effet desquelles la présence du nouveau préfet (M. d'Argout) vint leur donner de nouvelles garanties. Ce cercle, composé en très-grande partie d'électeurs éclairés et patriotes, en s'étendant davantage, en se pénétrant mieux de tout le bien qu'il peut faire, de tout le mal qu'il peut empêcher, aurait infailliblement exercé la plus utile influence sur les élections qui se préparent, et d'où peut-être dépend le sort de ce pays, si des mains adroites ne fussent déjà parvenues, sinon à dénouer le faisceau, du moins à en relâcher les liens : disons le fait plus clairement. Il y a deux mois que tous les membres de cette société constitutionnelle s'étaient mutuellement promis de ne donner leurs voix qu'à des hommes indépendans par caractère, par principes, par position ; ils avaient senti que cette résolution, qui n'est qu'un devoir dans les autres départe-

mens, est pour eux une condition de l'existence; que les citoyens du département du Gard ont spécialement besoin d'une voix éloquente et courageuse, non pour défendre à la tribune nationale des droits que la charte leur garantit comme à tous les Français, mais pour en assurer l'exécution contre les derniers efforts du fanatisme religieux et féodal, dont le volcan, éteint partout ailleurs, brûle encore sous les cendres dont il a couvert le Midi.

On se promène beaucoup à Nîmes; le *Cours* et le *boulevart de la Comédie* sont abandonnés au peuple; les gens de bon ton vont à l'*Esplanade*, ou font le *tour de la ville*; il ne m'est pas arrivé une seule fois d'achever cette promenade sans y rencontrer un grand homme en redingote, portant canne et lunettes, qui se dandine avec beaucoup de majesté; toujours seul, le regard fier et la tête haute; on est tenté de se fâcher quand il vous regarde; la nonchalance est dans tous ses mouvemens, le dédain sur tous les traits de son visage; j'ai murmuré en passant près de lui le mot d'*égalité*; tout-à-coup il s'est grandi de six pouces, et le coup-d'œil de mépris qu'il a laissé tomber sur moi a rencontré sur mes lèvres

le sourire d'une bienveillance qu'il a pu prendre pour de la pitié.

En faisant quelques tours à la Fontaine dont j'ai parlé dans mon dernier Discours, j'ai trouvé deux ou trois couples dans l'*allée des Soupirs*, quelques jeunes gens dans l'*allée des Philosophes*, et le beau monde dans l'allée du Milieu, qui fait façe au Cours-Neuf; le défaut d'air, intercepté par la montagne du nord, et l'abondance des moucherons, obligent les beautés nîmoises à déserter pendant les chaleurs cette délicieuse promenade, et à venir respirer sur l'*Esplanade* avant d'aller prendre des glaces au café *Bolze*.

L'Esplanade, située sur le chemin par où passent les marchands de Montpellier, de Toulouse, de Bordeaux, pour se rendre à Beaucaire, attire une foule considérable à l'époque de la foire célèbre qui se tient dans cette ville du 15 au 30 juillet (et qui, soit dit en passant, n'a plus d'utilité depuis que les droits dont elle affranchissait ont été supprimés); la file des carioles, des charrettes, des voiturins, des montures de toute espèce donne alors à la ville en général, et à ce quartier en particulier, un mouvement, un air de fête que je n'avais encore

vu nulle part. Il est bon d'observer que le dimanche connu à Beaucaire sous le nom du *beau dimanche*, les Nîmois, impatiens de voir arriver les voyageurs qui retournent dans leurs foyers, se portent en foule au-devant d'eux sur le chemin même, au quartier appelé *les Aires*, où l'on jouit alors d'un spectacle tout-à-fait pittoresque : les femmes du peuple, assises sur les bords du chemin, d'où elles apostrophent les passans ; les pères s'acheminant lentement jusqu'au *mas Verdier*, qu'ils ne dépassent jamais ; les jeunes filles, bras dessus, bras dessous, laissant derrière elles leurs mamans, réduites à les suivre de l'œil, pendant qu'une légion d'enfans se roulent sur la paille, dont les Aires sont couvertes pendant cette journée ; les paysans qui reviennent de la foire, accompagnant, du bruit des tambours et des trompettes qu'ils y ont achetés pour leurs enfans, les chansons patoises qu'ils répètent en chœur : tous ces objets, distribués par groupes, et qu'on peut néanmoins rassembler d'un coup-d'œil, forment un tableau qui s'embellit encore du beau ciel qui l'éclaire.

L'Esplanade cesse d'être fréquentée vers la fin de la première quinzaine de septembre ; les

jours alors deviennent plus courts, les vendanges appellent tout le monde à la campagne, et les promenades de la ville sont abandonnées jusqu'au moment où les beaux jours d'hiver ramènent les Nîmois à la Fontaine.

Pour terminer le chapitre des promenades, il me reste à parler de celle du *Vistre*. Le Vistre est une très-petite rivière formée par l'écoulement des eaux de la fontaine, et qui va se jeter directement dans la Méditerranée. Un usage immémorial veut que tous les Nîmois, de quelque âge, de quelque condition qu'ils soient, aillent, le lundi de Pâques, faire une partie sur les bords du Vistre. La seule différence qu'il y ait à cet égard entre les pauvres et les riches, c'est que ceux-là sont assis sur les bords de la rivière, ou répandus çà et là dans la plaine, tandis que ceux-ci occupent les *mas* et maisons de campagnes des environs. Les dix ou douze mille personnes que cette fête attire ne pouvant trouver à s'établir dans la plaine, se répandent dans les avenues, dans les cours et dans les jardins des métairies voisines.

Le goût des représentations théâtrales est assez généralement répandu; et, quoiqu'il soit

vrai de dire que la tragédie soit abandonnée pour le mélodrame, la comédie pour l'opéra-comique, et qu'un pas de ballet passe ici pour le *nec plus ultrà* de l'art dramatique, on n'y résiste cependant pas à l'ascendant d'un talent supérieur, et l'on se laisse facilement ramener à un jugement plus sain : nulle part le prodigieux talent de Talma n'a excité plus d'enthousiasme et n'a été mieux apprécié. On ne saurait trop louer le directeur actuel, M. Singier, de son zèle pour la composition de la troupe, et de son empressement à satisfaire, à prévenir même le vœu du public. Ce zèle est d'autant plus digne de louange, que depuis trois ans cette direction ne lui avait procuré que des dettes : les protestans insultés, menacés, provoqués au spectacle, avaient fini par y renoncer entièrement ; le calme les y a ramenés, et M. Singier commence à réparer ses pertes. Il est d'usage, à Nîmes, que les gens riches aient des loges à l'année ; les choses s'y passent comme en Italie ; on s'y fait des visites, on y cause, on y prend des glaces, et l'on écoute la pièce quand on n'a rien de mieux à faire.

Depuis que les *Arènes* ont été déblayées, on emploie ordinairement les trois mois d'été qui

ne sont pas remplis par le spectacle à faire *courir des taureaux* dans l'amphithéâtre. Ces courses, qu'il ne faut pas confondre avec les *combats de taureaux*, ainsi que l'ont fait quelques journalistes parisiens, rappellent, ainsi que le remarque M. Millin, les antiques *taurocatapsies*, espèces de fêtes qui réunissaient la chasse, la course et les combats de ces animaux. Quelle que soit la noblesse et l'antiquité de son origine; ou peut-être par cette double raison même, ces jeux sont tout à-la-fois les plus cruels et les plus insipides que l'on puisse imaginer.

Les marais de Camargue nourrissent (ainsi que les petits chevaux qui portent leur nom) une espèce de bœufs sauvages, noirs, petits, armés de cornes moins longues, mais recourbées et plus aiguës que celles des taureaux des montagnes; ces animaux, plus caractérisés encore par la fierté et la légèreté qui les distinguent, sont les principaux acteurs des modernes *taurocatapsies*. Je ne décrirai pas la chasse au trident, au moyen de laquelle on parvient à se rendre maître du taureau, et à le faire sortir du pâturage natal pour le lâcher dans l'enceinte, ou l'attend la multitude des curieux et des combattans. Ces

derniers, armés de longues baguettes appelées *bédiganes* en langue du pays, assaillent à-la-fois le malheureux animal. Moins effrayé du nombre de ses ennemis qu'effarouché par le mouvement et le tumulte de la foule, il fuit d'abord, mais bientôt poussé à bout, il s'élance, et malheur au maladroit qu'il atteint; il n'est pas rare de voir ces modernes héros du cirque, victimes d'une témérité sans gloire, payer d'une mort cruelle leur barbare plaisir.

Je l'ai déjà dit, en parlant de jeux semblables en usage à Mont-de-Marsan, une administration sage, une police paternelle (si ces deux mots ne sont pas trop étonnés de se trouver ensemble), devraient interdire ces amusemens féroces, dont l'inconvénient le plus grave n'est pas dans les dangers qu'ils font courir à ceux qui s'y livrent, mais dans l'influence qu'ils exercent sur les mœurs. S'il faut craindre en tout pays d'accoutumer les hommes à voir couler le sang, l'autorité doit sur-tout se faire une loi de déraciner cette cruelle habitude dans les contrées où le climat, l'exaltation naturelle des esprits, les traditions de la haine, et les souvenirs de la vengeance, tendent déjà si fortement à rallumer les discordes

civiles et à étouffer la pitié dans les cœurs. Cette vérité avait été sentie par l'ancien préfet, M. d'Alphonse : les *courses de taureaux* ont été défendues tout le tems de sa sage administration ; on les a rétablies : quand on veut faire revivre les préjugés du peuple, il ne faut pas le chicaner sur ses plaisirs.

L'intérieur de la ville ne forme qu'un labyrinthe de rues étroites et tortueuses, qu'un amas de vieilles maisons, sombres, mesquines et mal distribuées, dans lesquelles on n'a presque jamais songé à sauver l'irrégularité des angles. Un très-petit nombre de maisons, rebâties depuis cinquante ans (parmi lesquelles deux ou trois ne dépareraient pas la Chaussée-d'Antin), offrent du moins quelque symétrie et quelques formes d'architecture : pour le goût et l'élégance, le mobilier paraît être de même date que les masures qui le renferment.

Les hommes n'ont rien qui les distingue par le vêtement de ceux des autres parties de la France ; seulement, dans la classe ouvrière, ils portent assez généralement des pantalons et des gilets verts, qui s'accordent assez bien avec la légèreté et la vivacité de leur allure. On

rencontre encore çà et là, dans les montagnes des Cévennes, quelques femmes vêtues à l'ancienne manière du pays, d'étoffes tissues dans les ménages mêmes, avec des matières provenant des débris des filatures de soie ; des corsets à longue taille et à petites basques, et pour coiffure des petits chapeaux de feutre, bordés le plus souvent d'une dentelle d'or ; mais, dans les villes et dans les bourgs de la plaine, les femmes portent presque toutes des espèces de tuniques grecques à taille courte, et des bonnets dont les formes varient suivant l'âge, la condition et les prétentions de chacune.

Les grisettes, remarquables, comme dans tout le Midi, par leur gentillesse et leur tournure, forment une classe à part qui se distingue par une grande recherche dans la parure. En voyant une femme des classes inférieures, on devine aussitôt la religion qu'elle professe : les catholiques portent une croix, et les protestantes un saint-ésprit d'or suspendu à leur cou.

Dans les classes élevées, les femmes ont généralement assez de goût pour se préserver de toute exagération dans leur soumission aux lois de la mode ; comme on l'a dit du sage,

elles ne sont jamais les premières à les recevoir, ni les dernières à y renoncer.

L'industrie manufacturière a trois branches principales : les fabriques de laine, celles de soie, et la distillation des vins, dont la matière première est fournie par le pays même ; d'où l'on peut se faire une idée de l'influence directe que le commerce exerce ici sur l'agriculture.

C'est dans les campagnes que se font les étoffes de laine, dont les bourgs de Sommières et de Saint-Hippolyte sont les deux grands marchés. Chaque paysan a son métier, où s'occupent lui, sa femme ou ses enfans dans les momens de loisir que leur laissent les travaux rustiques.

C'est un ouvrier de Nîmes, nommé *Cuvillier*, dont la famille subsiste encore et se distingue par une extrême habileté dans la même profession, qui le premier introduisit dans son pays cette précieuse machine (le métier à bas), qu'un autre de ses concitoyens paraît avoir inventée en Angleterre. Cuvillier la vit au château de Madrid, dans le bois Boulogne, et en saisit si parfaitement l'ensemble et les détails, qu'il fut en état de la faire exécuter de mémoire à

son retour chez lui ; on raconte que le serrurier à qui il commanda les pièces l'une après l'autre, sans lui en faire connaître l'assemblage et l'emploi, parvint cependant à les réunir et à leur imprimer le mouvement.

La fabrication des étoffes de soie et de celles de cette matière, mélangées avec le coton, est concentrée tout entière dans la ville de Nîmes ; chaque ouvrier travaille dans sa maison, au milieu de sa famille, et avec une liberté dont il ne peut guère abuser qu'à ses dépens.

L'activité des fabriques de Nîmes a commencé vers les premières années du dix-septième siècle. Dès 1564, un jardinier, nommé *Francat*, avait couvert le Dauphiné, le Languedoc et la Provence d'immenses plantations de mûriers, et préconisé dans un petit livre, dont Henri IV avait agréé la dédicace, l'avantage de cette culture. Dans le même tems, *Olivier de Serres*, par ordre du même roi, s'efforçait d'introduire le mûrier sur les bords de la Loire, où ses efforts n'ont eu qu'un succès éphémère, tandis que ceux de Francat sont devenus, pour le midi de la France, une source de richesses inépuisable.

L'importance du commerce des vins et des

eaux-de-vie n'est pas moindre ; cette industrie des champs a transformé un grand nombre de chétifs villages en gros bourgs, où règne une aisance progressive. L'appareil pour la formation simultanée des esprits à différens degrés a été inventée à Nîmes ; on l'a nommé l'appareil d'*Édouard Adam* : le chimiste Solimans en a revendiqué l'invention ; mais personne ne conteste à un simple distillateur de Gallargue, nommé *Besard*, d'avoir perfectionné cette machine en la simplifiant, et de l'avoir ainsi rendue plus usuelle.

Sous les rapports de l'agriculture, le département du Gard peut être divisé en quatre zones très-distinctes : la première, qu'on peut appeler la plage, se compose de vastes marais, traversés par un canal qui joint le Rhône à l'ancien canal royal ; de salines, dont la création remonte au treizième siècle, et qui sont l'un des plus singuliers et des plus lucratifs monumens de l'industrie humaine. Au-dessus de cette ligne règne, depuis le pont Saint-Esprit jusqu'au département de l'Hérault, une plaine riante et fertile, arrosée par le Rhône, le Gardon et la petite rivière du Vistre. La troisième bande est formée d'une

assez profonde épaisseur de collines, dont les rangs inférieurs et les vallées sont plantés en oliviers et en vignes; les plateaux sont couverts de bois, ou plutôt de landes appelées *guarrigues*, où paissent de nombreux troupeaux : en face de Vrière, le Gardon d'un côté et le Vidourle de l'autre, commence la chaîne des Cévennes, dont les montagnes renferment dans leurs flancs des mines de toute espèce, et principalement de charbon de terre; riches en mûriers, en châtaigners, en arbres fruitiers, les Cévennes sont la conquête de la patience, de l'industrie et du travail sur une nature sauvage et rebelle.



FIN DU TOME DEUXIÈME.

DE L'IMPRIMERIE DE PILLET AINÉ.

TABLE.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.


LIBRARY
MAY 18 1876
UNIVERSITY OF TORONTO

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PQ
2311
J75H52
1819
t.2

Jouy, Etienne de
L'hermite en province

